

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

<http://www.archive.org/details/quelquesposies00jaco>

a. Étienne Gilson
votre ami et élève

J. Barbet

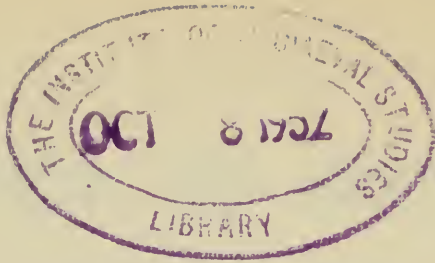
QUELQUES POÉSIES DE
FRA JACOPONE DA TODI

QUELQUES POÉSIES DE
FRA JACOPONE DA TODI
TRANSCRITES DE L'OMBRIEN
PAR LE DOCTEUR PIERRE BARBET

Préface du Père Paul Doncoeur



DESCLÉE DE BROUWER ET CIE, ÉDITEURS
PARIS



17051

NIHIL OBSTAT
Lutetiae Parisiorum
die 13^a Maii 1935
H. DU PASSEGE.

IMPRIMATUR
Lutetiae Parisiorum
die 14^a Maii 1935
V. DUPIN, v. g.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

A LA SAINTE MÉMOIRE
DE
FRÉDÉRIC OZANAM
PAR QUI NOUS FURENT RÉVÉLÉS
L'ÂME
D'UN GRAND MYSTIQUE
ET L'ART
D'UN GRAND POÈTE
FRA JACOPONE DA TODI

TERESIAE DVLCISSIMAE CONIVGI
QVAE
EX GALLICIS PARENTIBVS
IN VMBRIA DILECTA NOSTRA
OLIM NATA
IAM IN CHRISTO QVIESCIT

P Q
4472
.J 2 B 2

PRÉFACE

Le privilège des saints, ce n'est pas tant d'être des thaumaturges ou des fondateurs ; ou plutôt leur plus grand miracle et leur plus précieuse Institution, c'est la Saison Spirituelle qu'ils font lever sur le monde. Leur passage parmi nous, fût-ce celui d'un pauvre curé d'Ars ou d'un Benoît Labre ou d'une petite carmélite, laisse un climat nouveau fait de lumière, de parfums, de chants, de fruits dont Dieu rajeunit pour ainsi dire sa Création.

La plus grande merveille de saint François d'Assise, c'est qu'il a ouvert une ère nouvelle dans la chrétienté. Son siècle connaîtra par lui une joie, une légèreté, une fraîcheur d'amour de Dieu et du monde que le siècle même de saint Bernard n'a pas soupçonnées. L'Église, il faut bien oser parler ainsi, apprend avec François une tendresse, une liberté, une audace où s'épanouissent, comme les fleurs encloses dans un long hiver, des âmes qui donnent à un temps son caractère et son style.

Quel historien nous révélera ce printemps mystique qui donne à l'Ombrie du Trecento son charme nostalgique ?

Nous avons raillé, bien sûr, les vers un peu emphatiques du vicomte de Bornier. Mais plus je reviens à Rome et plus je connais l'Ombrie, plus j'y éprouve qu'il est possible d'avoir deux patries. Dans les Catacombes et aux Basiliques nous sentons que nous sommes chez nous, au pays de nos pères, en une maison nôtre. A Assise nous savons bien que c'est l'air natal

de nos âmes que nous respirons. François, Claire, nos père et mère, nos frère et sœur, avec qui silencieusement le cœur parle d'accord et comprend et se sait compris.

Nous aimerions bien connaître davantage cette parenté innombrable, ces cousins aux alliances, aux fortunes diverses, émigrés, revenus au pays, fidèles au type de famille, mais à leur façon ; avec leurs traits, ramassés on ne sait de qui, avec leurs paroles de village ou de villes parfois lointaines, mais où « l'air de famille » se trahit toujours. Je sais bien que frère Élie et frère Bonaventure, que frère Ubertin de Casale et frère Jacopone da Todi ont des tempéraments assez marqués pour se heurter et se battre au besoin. Et que sœur Angèle et sœur Marguerite ou sœur Claire de Montefalco connaissent d'étranges et diverses folies d'amour. Mais révoltée ou fidèle, virgine ou pénitente, l'âme franciscaine se révèle de bonne race à des traits qui ne peuvent mentir.

Je ne connais rien de plus divers que les Confessions d'Angèle de Foligno et les Laude de Jacopone. Et l'une a vécu dans une obéissance tendre à l'Église et l'autre a provoqué l'excommunication et souffert la prison.

Et cependant ces deux livres, exactement contemporains, sont proprement frère et sœur, identiques par le sang. Ils s'illustrent admirablement, se complètent nécessairement l'un par l'autre. Des Laude ont passé sur les lèvres d'Angèle et l'amour extatique de la pauvreté ou de la Croix brûle le cœur de Jacopone. Il serait aisé d'établir ces rapprochements. Et c'est pourquoi je souhaite aux amis de la grande mystique la lecture de ce poète tendre, brûlant ou furieux.

Il est souvent parlé au Livre d'Angèle de ses disciples ou

compagnons. Maîtresse prudente, vigoureuse, passionnée, elle leur transmet ses enseignements, ses conseils, ses consolations. Elle les reprend, les endoctrine, les encourage. L'un des plus grands franciscains de ce temps, Ubertin de Casale, a dit quel bouleversement avaient produit en son cœur la rencontre et l'amitié de la contemplative pénitente. Sans l'avoir nommée, il ne semble pas possible que Jacopone n'ait pas connu la Bienheureuse qui, dans la province d'Ombrie tout au moins et dans le milieu spirituel, exerçait alors une telle maîtrise. Il serait en ce cas très probable qu'elle eût exercé sur lui la même séduction que celle qui conquiert Ubertin.

Quoi qu'il en soit de ces rencontres dans l'espace, frère et sœur, Angèle et Jacopone, emportés par le même courant, mêlés aux mêmes conflits, nés du même amour, ravis des mêmes objets divins, incarnent avec éclat l'idéal franciscain de la seconde génération de l'Ordre, tel que les Spirituels entendaient le faire prévaloir. Leurs divergences mêmes concourent à mieux exprimer un message identique de pauvreté et de crucifixion.

Lorsqu'ils auront lu les poèmes de Jacopone, les disciples d'Angèle apporteront plus de clairvoyance et de goût à relire le récit de ses visions. Ils y trouveront aussi ce sentiment de calme rassasiement qu'on éprouve quand on passe de la parole des génies à celle des saints.

Ils sauront gré au grand ami de l'Ombrie franciscaine de leur avoir donné des Laude une transcription si fidèle, où l'érudition se voile avec déférence devant l'intuition née d'une communion intime. Les œuvres nées de l'amour portent un accent qui leur est propre.

Il me resterait un souhait. Le docteur P. Barbet sait bien

que Jacopone vivait en un temps où le poème était vraiment une chose vivante et humaine. L'époque moderne seule — et les époques de décadence en général — ont connu ces poésies artificieuses écrites pour les yeux des raffinés qui sont de vrais impuissants. Tout vrai poème est chanté, depuis les psaumes jusqu'aux Ballades de Charles d'Orléans. Moins qu'aucune autre la musicale Ombrie ne pouvait trahir cette loi interne de la poésie vivante. Les Laude de Jacopone étaient écrites sur des mélodies populaires et beaucoup (que nul ne se scandalise) étaient dansées.

« Chacun des amants qui aiment le Seigneur
S'en vienne à la danse, en y chantant d'amour »

Ces paroles ne sont pas fausses invitations de lettré, elles appellent vraiment à la danse.

Or, tandis qu'en France nous avons réussi à retrouver — et à ressusciter — notre folklore musical du XIII^{me}, du XII^{me} siècle, se peut-il que l'Italie se contente de nous révéler des textes inertes, auxquels l'âme de la musique demeure absente?

« Musique certaine, répond-on, mais musique perdue! » Ainsi nous disait-on, quand il y a vingt ans, nous interrogeons les érudits sur nos mélodies médiévales. Les manuscrits ont fini par chanter. Il est indubitable que ce qui s'est passé en France, doit être réalisé en Italie. L'exploration des archives doit amener aux mêmes découvertes.

Quelle impatience avons-nous d'entendre de nouveau fra Jacopone da Todi nous enseigner les beaux chants d'amour dont ce recueil nous a mieux fait pressentir la forme véritable, le rythme, la couleur et la vie.

PAUL DONCOEUR.

FRA JACOPONE DA TODI

« En 1847, je revenais d'une mission littéraire en Italie, assez heureux pour rapporter des documents inédits qui intéressaient l'histoire des temps barbares. Mais avec ces rares épis, j'avais cueilli quelques fleurs de poésie, comme le liseron mêlé au blé mûr. C'étaient des vers détachés d'un manuscrit du XIII^e siècle, des chants qui, après avoir passé par les lèvres de plusieurs générations sont tombés dans un injuste oubli. C'étaient des recueils de légendes que le voyageur lettré dédaigne d'acheter aux foires, mais qui édifient les paysans. » Ainsi commence un délicieux livre intitulé : « Les poètes franciscains en Italie au XIII^e siècle », par A. F. Ozanam. Les fleurs dont il parle ce sont les Fioretti de Saint François et les poésies de Fra Jacopone da Todi.

Et il continue en évoquant le singulier renouveau dans tous les arts italiens qui suivit la prédication de saint François d'Assise et la fondation des deux grands ordres frères, les Mineurs et les Prêcheurs. Ce n'était certes pas le but poursuivi par les deux fondateurs, but essentiellement fait de réforme spirituelle, de retour dans le plan divin, but tellement identique que Dominique, dit la légende, eut un jour la velléité de joindre ses fils à ceux de François. Mais ce renouveau artistique qui n'était qu'un réveil de l'esprit de beauté, était implicitement contenu dans l'idée même de la réforme, car, dit Ozanam « n'est-il pas juste que la Providence tienne

compte de l'art en ses conseils si l'art est un moyen de faire l'éducation de l'homme, de civiliser la société et d'honorer Celui qui est parfaitement beau, comme il est bon et vrai ? » Les deux ordres ont évolué chacun suivant ses tendances, mais gardant tous deux le même esprit qui les marque comme des frères ; et s'il est au paradis des zones d'attraction particulière, je compte bien y retrouver un jour, sous l'œil paternel de saint Benoît, Bonaventure et Thomas d'Aquin, avec Fra Giovanni da Fiesole et Fra Jacopone da Todi, qui l'un de sa plume et l'autre de son pinceau ont si bien su traduire pour renforcer nos fois et nos espoirs, les « danze d'amore » et les « ballate del paradiso ».

Ozanam cite ensuite les poètes, premiers disciples de saint François, qu'il étudiera dans son livre : Saint Bonaventure, frère Pacifique, Jacomino da Verona. « Enfin vient le plus grand de ces poètes, le bienheureux Jacopone da Todi, méprisé comme un insensé, puni comme un malfaiteur, et du fond de sa prison, foudroyant de ses satires les désordres du clergé et du peuple. En même temps, il ne craint pas de traiter en vers les points les plus difficiles de la théologie chrétienne ; et arrivé aux dernières profondeurs du mysticisme, il a déjà l'accent de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. »

J'ajoute que des travaux récents ont bien mis en valeur l'influence qu'exerça sur la plupart des mystiques espagnols la lecture assidue des poésies spirituelles de notre vieil ombrien.

Et Ozanam terminera ses deux chapitres sur Jacopone en disant : « Nous aurions voulu tirer de l'oubli la figure de ce poète... tout brûlant d'amour de Dieu et de passions politiques (uniquement alimentées par des préoccupations spirituelles), humble et téméraire, savant et capricieux ;

capable de tous les ravissements quand il contemple, de tous les emportements quand il châteie ; et lorsqu'il écrit pour le peuple, descendant à des trivialités incroyables, au milieu desquelles il trouve tout à coup le sublime et le grave. »

Depuis 1848, où le grand catholique que nous verrons, j'espère, un jour sur les autels, le révélait au monde moderne par un coup qui dut bien ahurir quelques Joseph Prudhomme, Jacopone a été de nouveau oublié ou incompris jusqu'à nos jours. Le grand universitaire d'Ancona n'y a rien compris et ne pouvait rien y comprendre ; il en a fait une espèce de jongleur de Dieu, poète rustique aux imaginations obscures et bizarres. Comme l'écrit Giuliotti : « L'âme de Jacopone fascinée par la Croix est sœur de l'âme de saint François. Mais ce qui en saint François est transfiguration, ravissement et extase dans une atmosphère de sérénité, est parfois en Jacopone fureur, ivresse, incendie et délire. Voici peut-être les chants difficiles, obscurs et contournés dont parle d'Ancona. Si ce n'est que ce juif pas méchant, de culture universitaire, n'était pas obligé de savoir que lorsque le mystique veut exprimer l'ineffable, sa langue, par le débordement de l'amour est presque paralysée ; et alors la lumière surabondante qu'il a reçue se manifeste par rayons et par éclairs, violemment, comme elle peut. »

Nous pouvons conclure aujourd'hui avec Giovanni Papini : « Nous sommes désormais tous d'accord pour dire que Jacopone est un grand mystique, parfois un grand poète et presque toujours un docte poète. La tentative du juif d'Ancona de le représenter comme un chanteur d'histoires populaires, un Jongleur de Dieu, quelque chose entre le bouffon de foire et le malade de monomanie religieuse a fait faillite. Ceci, non par le mérite d'autres monomaniaques, mais de vrais et diplômés professeurs tels que Novati, Gottardi,

Parodi, Casella. *Nous sommes revenus avec un plus important appareil de preuves, à l'opinion de Frédéric Ozanam, premier et véritable révélateur de la grandeur de Frate Jacopone.*

Aussi dans les brefs commentaires qui encadrent mes traductions, on ne s'étonnera pas de me voir piller sans vergogne ce travail primordial que je voudrais voir réimprimer tout entier. Tout ce que le lecteur trouvera entre guillemets, sans référence, en est extrait comme un hommage de ma reconnaissance et de mon admiration.

Mais qui était donc ce Fra Jacopone ? L'auteur du *Stabat*, Ser Jacomo, de la noble famille des Benedetti naquit à Todi, probablement en 1230 ; peu de temps auparavant saint François s'endormait dans le Seigneur, non loin de là, à Assise (4 octobre 1226). Todi est aujourd'hui une délicieuse cité au confluent du Naja et du Tibre, qui se silhouette au sommet d'une colline, comme la plupart des bourgs et des villages de cette belle Ombrie verdoyante, pour moi parsemée de si chers souvenirs. Montant à pied par l'une des deux routes (pour connaître l'Ombrie, il faut la « faire » à pied) vous franchissez la triple enceinte cyclopéenne, romaine et médiévale, vous voyez en passant la longue « scalinata » qui monte à l'église de San Fortunato, où vous retrouverez les reliques de Jacopone et vous débouchez soudain dans une place rectangulaire, bordée de vieilles maisons et de palais antiques, au fond de laquelle s'inscrit la cathédrale. Là, pour peu que la chaleur du « solleone » ait fait le vide, vous vous trouvez comme reporté en arrière et vous verriez sans étonnement sortir des habitants en costumes du XIII^e, ou le somptueux cortège du gonfalonier descendre les degrés extérieurs du palais communal. Mais en 1230, Todi était une puissante cité « rangeant sous son gonfalon une armée de trente mille fantassins et de dix mille

chevaux; quatorze châteaux lui assuraient l'obéissance des campagnes voisines ».

C'est là, au milieu de toutes les passions et des rivalités qui agitaient alors les turbulentes républiques italiennes (rappelez-vous François combattant pour Assise contre Pérouse), que le petit Jacques passa son enfance, assez rude si on en croit ses vers. (Voir la laude : O vie pénible...)

Puis il dut s'expatrier pour étudier le droit, probablement à la fameuse faculté de Bologne et l'on verra comment Jacopone décrit dans le même poème sa vie d'étudiant, ses prodigalités peu favorisées par son père, ses querelles, son initiation au monde. Ce sont bien « les habitudes de ces turbulents écoliers de Bologne qu'on voit toujours en armes, défiant les magistrats, battant les archers de la commune, et poussant si loin la passion du luxe qu'il fallut des défenses réitérées pour abolir la coutume de célébrer les examens par des banquets et des tournois... Mais quand Jacomo de Benedietti promu au doctorat eut été selon l'usage, promené en robe rouge, à cheval, précédé de quatre trompettes de l'Université, des pensées plus sérieuses l'occupèrent et son nouveau titre le mit en mesure de réparer bientôt les brèches faites, comme il le dit, au coffre-fort paternel... Chez les Italiens du XIII^e siècle, âpres au gain et processifs, comme les vieux Romains, un jurisconsulte de quelque renom ne paraissait pas sur la place publique sans un nombreux cortège de clients. Jacques revenu dans sa ville natale, poursuivit la fortune avec plus d'habileté que de scrupules ; et patronnant les affaires de ses concitoyens, il eut bientôt rétabli les siennes. A tant de prospérité, il crut avoir ajouté le bonheur véritable, lorsque, entre toutes les jeunes filles de Todì, il se fut choisi une compagne parfaitement belle, avec tous les dons de la richesse de la naissance et de la vertu.»

Elle s'appelait Monna Vanna dei conti di Coldimezzo. « Mais c'était là que l'attendait un de ces coups terribles qui forcent les hommes à se souvenir de Dieu. »

En 1268, (il avait trente-huit ans), dans une fête publique, une estrade s'écroula où sa femme avait pris place. Grièvement blessée, celle-ci fut emportée par son mari éperdu jusqu'à leur maison, où elle mourut peu de temps après. Mais en la dévêtant, Jacques s'aperçut, pour la première fois, que sous les riches brocarts, la sainte femme portait un cilice. « Cette mort soudaine, ces austères habitudes chez une personne nourrie dans toutes les délicatesses de l'opulence, la certitude, enfin, d'être le seul coupable des péchés expiés sous ce cilice, frappèrent le jurisconsulte comme d'un coup de foudre. Le bruit se répandit que l'excès de la douleur venait de déranger ce grand esprit. Après quelques jours d'une morne stupeur il avait vendu tous ses biens pour les distribuer aux pauvres ; on le rencontrait couvert de haillons, parcourant les églises et les rues, poursuivi par les enfants qui le montraient au doigt, et l'appelaient Jacques l'insensé, Jacopone. »

En réalité, Jacopone était loin d'être fou. La douleur, que Dieu envoie à ceux qu'il aime, pour les faire réfléchir et les élever à Lui, avait changé son âme et « sous les égarements du désespoir il cachait les premiers transports d'une pénitence héroïque ». Comme l'écrit Papini, il avait compris que « pour obtenir tout, il est tout à fait raisonnable de concéder le peu que nous avons, pour une félicité pleine, haute et perpétuelle, ineffable, d'accepter une courte veille de souffrances et de renoncement corporel... La folie de Jacopone est donc dans un sens élevé, ironique : ce n'est pas lui qui est fou, mais bien ceux qui croyant à la divinité, vivent comme s'ils croyaient seulement au monde. Fou

serait le mondain athée qui vivrait ascétiquement ; mais plus fou encore le chrétien qui vit selon le monde. » Il est probable, ajoute Papini, s'appuyant sur son expérience personnelle, que le dépouillement du vieil homme ne se fit pas en un jour, et Jacques lui-même s'accuse, à quarante ans, donc deux ans après sa conversion, d'un certain illogisme. C'est le « *video meliora proboque* » du vieil Horace, mais sans doute avec une humilité et un ferme propos que n'avait certes pas l'aimable et indolent épicurien...

Au vrai, Jacopone menait une vie de dure pénitence. « La pensée de la mort ne lui laissait pas de repos ; il demandait la paix aux livres saints, qu'il lut d'un bout à l'autre » et ses vers montrent, quoi qu'en ait dit De Sanctis, sans doute peu compétent en la matière, aussi bien un théologien très averti, qu'un mystique très avancé dans les voies de l'ascèse. « Il apprenait à expier par la pauvreté volontaire, les délices de sa première vie, et en retour des applaudissements qu'il avait trop aimés, à chercher l'humiliation, le mépris, les huées des enfants. Il apprenait à réparer le tort d'une éloquence trop souvent prêtée à l'injustice des hommes, en les instruisant désormais. »

Mais, logique comme un juriste, il poussait jusqu'au bout les conséquences de sa nouvelle conception de la vie, et impétueux comme il le fut toujours, il exagérait volontairement les outrances de sa folie apparente. Il savait d'ailleurs s'en servir, car au cours de ses pérégrinations, il lui arrivait souvent de faire tout d'abord une « grande folie » puis, quand le moment lui semblait arrivé, il se mettait à prêcher sur l'humilité et la pénitence ou improvisait ses laudes débordantes d'amour à la gloire du Christ ou de la Vierge ou déchaînait d'amères satires contre les vanités et les mensonges du monde ; et tout cela était direct pour le peuple qui l'écou-

taït parler dans son dialecte todin, si âpre et si savoureux.

De toutes les histoires qu'on raconte sur sa « folie », gardons seulement celle-ci, qui traduit bien le fond de sa pensée : Un de ses parents le prie au marché de porter à sa demeure une paire de poulets qu'il vient d'acheter. Jacopone, incontinent, va les porter sur la tombe de famille. Puis, aux reproches virulents du cousin, lui répond : Quelle demeure est donc la vôtre sinon celle que vous habiterez pour toujours ?

Et pendant dix ans, Jacopone mena une vie errante de misère et de prédication, d'étude aussi, nous l'avons vu. Mais au bout de ce temps, « il comprit le danger d'un genre de vie trop indulgent pour la fougue de son caractère et pour l'indiscipline de son esprit. » Voulant arriver à réaliser son grand désir d'anéantissement, cette « nichilité » que de singulières incompréhensions ont comparé à je ne sais quel nirvana panthéistique, il voulut renoncer à la seule apparence qui lui restait de sa vie mondaine, sa liberté. Il était déjà tertiaire franciscain, il voulut être admis parmi les Frères Mineurs.

On conçoit facilement l'anxiété du pauvre « Gardien » de Todi, à l'idée de recevoir parmi ses frères ce pauvre insensé. Et pourtant, il passe au milieu de ses inventions bizarres, une telle flamme d'amour divin, qu'il est permis de se demander si on le connaît bien : Est-ce un fou ou un saint ? Il le renvoie d'un jour à l'autre, jusqu'au moment où le fin humoriste, voulant arriver à son but, et dissiper les préventions dont il était bien un peu responsable, lui apporte froidement deux pièces de vers, l'une en latin, l'autre en todin. « La prose latine n'avait rien qui la distingue des exercices de l'école et manifestait déjà un esprit fort sensé ; mais le cantique dont elle était accompagnée étincelait de verve. Une originalité hardie, quelque fois triviale (et pourquoi pas ?), y éclatait.

sous un dialecte rustique (mais de quelle saveur!) sous un rythme choisi pour les oreilles du peuple. La douleur et la solitude, ces deux grandes maîtresses du génie (et de l'ascension spirituelle), avaient fait du jurisconsulte un poète. » C'est la troisième laude de ce recueil : « Or, oyez tous une folie. »

« Après la lecture de ces vers, les Frères Mineurs ne craignirent plus d'ouvrir leurs portes à Jacopone : ils reconnurent que sa folie était celle de saint François lui-même, lorsqu'aux premiers jours de sa pénitence, on le voyait, comme un insensé, pourchassé à coups de pierres sur les places d'Assise, ou qu'on le rencontrait dans la campagne, tout en pleurs parce qu'il songeait à la mort du Christ. »

Désormais, Jacopone va avoir vingt ans de vie à peu près réglée, de 1278 à 1298, entre 48 et 68 ans. De cette période datent sans doute la plus grande partie de ses « laudes », bien qu'il soit impossible d'en esquisser même la chronologie. De ses séjours nous savons peu de chose. Son port d'attache était, à Todì le couvent contigu à San Fortunato, mais en 1288 nous le voyons « dans l'entourage du cardinal Bentivenga, évêque d'Albano, chargé de poursuivre en cour de Rome une négociation difficile, où il étonne ses compagnons par sa patience. » C'est qu'il poussait l'humilité franciscaine, et d'ailleurs chrétienne, jusqu'à ses extrêmes conséquences, l'humilité que saint Thomas d'Aquin définit : la véritable connaissance de soi-même. « Mais celui qui se connaît se voit méchant, il se juge donc haïssable, il veut donc être haï ; et dès lors périssent dans leur germe l'orgueil, l'envie et la colère. » Cette admirable « haine de soi-même » est l'un des deux boucliers dont il se dit armé, l'autre étant l'amour du prochain. Et cela va se fondre dans le plus éperdu des amours, l'amour de Dieu, dont la forme la plus réalisable

et la plus sensible pour notre pauvre humanité est l'amour d'adoration pour la personne du Christ, mort sur la Croix pour nos péchés.

Les moyens pratiques pour arriver à cet état, sont les pratiques de pénitence : amour de la pauvreté ; non pas seulement abandon des richesses et amour du dénuement, mais désir de renoncement à tout, rejoignant la suprême humilité, dans cet anéantissement devant Dieu qui n'exclut pas le libre arbitre, mais au contraire le présuppose ; amour des peines, des épreuves, des humiliations et même des maladies ; amour de la chasteté, enchaînement total des sens qui conduit à l'affranchissement total de l'âme. Mais il eût été bien mauvais disciple du « Poverello » s'il n'avait pas échappé tout naturellement à « ce reproche injustement adressé au mysticisme chrétien d'avoir serré les liens de la nature humaine jusqu'à l'étouffer ». Il aime autant la nature et même tout ce qui est bon et naturel dans l'homme, tout ce qui n'a pas été déformé par le péché originel. De ses sens eux-mêmes il fait autant de portes devant lesquelles l'assiège le divin amour ; et dans la nature il ne voit que raisons d'aimer : « Tout ce qui est au monde m'invite à aimer, bêtes, oiseaux et poissons dans la mer. » Il vit dans une exaltation continuelle, faite d'un élan d'amour vers Dieu ; amour est son refrain et même dans ses satires les plus virulentes il n'a de haine que pour lui-même et pour le mal.

Il édifiait de plus en plus ses frères revenus de leur ancienne prévention. « Lui qui avait pâli sur les traités d'Aristote et de Cicéron, comme sur les lois de Justinien, refusait maintenant l'honneur du sacerdoce ; il voulait rester frère lai et se réduire aux plus humbles services de la maison. Il gardait le nom dérisoire de Jacopone que le peuple lui avait donné. Accoutumé à tous les raffinements d'une vie somptueuse, il jeûnait

au pain et à l'eau ; il mêlait de l'absinthe à ses aliments. Si par hasard quelque mets moins grossier avait réveillé la complaisance de ses sens, il les châtiait par de rudes fatigues. » Nous verrons dans « La bataille de l'âme et du corps » sous quelle forme vivante et imagée il décrit avec humour les rudes combats qu'il eut à livrer.

« Il semble qu'arrivé à ce point d'anéantissement volontaire, la vie du pénitent de Todi n'ait qu'à finir ; et c'est au contraire ici qu'elle recommence. C'est dans le secret de ses guerres intérieures, que cette âme intrépide s'était préparée aux luttes publiques où le malheur des temps allait le précipiter, où elle devait pécher par l'emportement de son zèle et se faire tout pardonner par la pureté de ses intentions. »

« Les discussions que Jacopone avait cru fuir en quittant le monde l'attendaient dans l'Église et jusque dans la paix apparente du cloître. Au moment où il entra chez les Frères Mineurs, cette grande famille s'était divisée en deux parties. D'une part on commençait à se relâcher de la pauvreté primitive et à demander l'adoucissement d'une règle, écrite, disait-on, plus pour les anges que pour les hommes. » (Cette tendance avait commencé à se faire jour du vivant de saint François, et l'expression est du premier général Frate Elia.)

« D'un autre côté le petit nombre des rigides prétendaient retourner à l'ancienne austérité, en secouant l'autorité des supérieurs, qu'ils trouvaient complices des abus. Les premiers avaient pour eux la possession des dignités de l'Ordre, la gravité d'une vie sédentaire : on les nommait les Conventuels. Les seconds étonnaient le monde par la sincérité de leur pénitence ; et comme ils gardaient mieux l'esprit de la règle, on les appelait les Frères Spirituels. Ce fut de ce côté que le désir de souffrir et d'expier jeta Jacopone. » Et ce fut

l'origine de ses malheurs, ou plutôt du seul malheur dont il se soit jamais plaint, son excommunication.

Nous reviendrons plus en détail sur cette triste histoire à propos des cinq laudes qui s'y rapportent. Tout alla d'abord pour le mieux : l'ermite Pierre de Morrone reçut la tiare en 1294 et prit le nom de Célestin V. Ce saint moine permit aux Spirituels de vivre dans des couvents séparés, suivant la règle primitive, sous des supérieurs de leur choix. Mais au bout de cinq mois, terrifié par les intrigues temporelles de toutes sortes dont il était le centre, et auxquelles sa vie antérieure l'avait mal préparé, Célestin V abdiquait et, bientôt, montait sur le trône Benedetto Gaëtani qui devait tout changer. Jacopone était encore à Rome et Wading rapporte ce trait où se montrent déjà ses appréhensions et en même temps son étonnante hardiesse et sa rude franchise. Le pape troublé par une vision singulière consulta notre Todino. « Il avait vu, disait-il, une cloche sans battant et dont la circonférence embrassait toute la terre. — Sache Votre Sainteté, répondit le religieux, que la grandeur de la cloche désigne la puissance pontificale qui embrasse le monde. Mais prenez garde que le battant ne soit le bon exemple que vous ne donnerez pas ! »

Jacopone se retira ensuite dans le couvent des Spirituels de Palestrina, fief des Colonna et leur principale forteresse, et ce fut pour son malheur. Car d'une part, Boniface supprima les privilèges des Spirituels et d'autre part les deux cardinaux Colonna, pour des raisons temporelles, où l'honneur de l'Église n'était au vrai qu'un prétexte, s'insurgèrent, en mai 1296, contre le pape régnant, contestant même sa validité. Or Jacopone se trouva mêlé à cette révolte par l'ardeur de son sincère amour pour l'Église et par l'astuce des Colonna qui surent s'en servir, comme plus tard Port-Royal se servit de Pascal dans sa lutte contre les Jésuites.

Ces questions au XIII^e siècle se réglèrent les armes à la main. Boniface VIII, en septembre 1298, assiégea et prit Palestrina et le pauvre chanteur fut emprisonné dans ce « carcere duro » qu'il nous décrira avec sa verve habituelle. Il n'en sortit qu'après la mort de Boniface, après plus de cinq ans, relevé de son excommunication le 23 décembre 1303 par le pape suivant Benoît XI.

Physiquement brisé par cet emprisonnement sauvage qui l'avait pris à 68 ans et le relâchait à 73 ans, il se retira au monastère de Collazone, près de Todi, où il vécut encore trois ans. Il gardait toujours, avec son tempérament impétueux, son immense tendresse pour Dieu et pour les hommes et il écrivit encore quelques unes de ses laudes les plus belles et les plus enflammées. Et ce fut dans la nuit de Noël 1306, qu'après avoir reçu de son ami Fra Giovanni de la Verna le corps du Christ, ravi de joie à la pensée d'aller Le contempler, il rendit doucement son âme à ce Dieu qu'il avait tant aimé.

« Le souvenir des dissensions religieuses s'était effacé. Il ne restait de Jacopone que la tradition de sa pénitence, l'exemple de l'amour de Dieu poussé par lui jusqu'aux derniers efforts de la nature, et enfin ses cantiques populaires, répandus comme une rosée du ciel sur les montagnes de l'Ombrie. Les ignorants et les pauvres aimaient ce saint homme qui avait chanté pour eux, et ils se pressaient à son tombeau. Jacopone reçut un culte public et fut mis au rang des bienheureux. Il est vrai qu'on ne trouve ni les actes ni la date de sa béatification dans les annales de l'ordre de Saint-François. Mais on voit, en 1596, l'évêque Angelo Cesi élever dans l'église de San Fortunato à Todi un monument où il recueillit les restes du saint pénitent : il y fit graver cette inscription en latin : « Ossements du bienheureux Jacopone

de' Benedetti, de Todi, Frère Mineur, qui s'étant rendu insensé pour l'amour du Christ par un artifice nouveau, trompa le monde et ravit le ciel. »

« Souvent l'esprit de schisme a cherché sa justification dans la conduite des saints qui poursuivirent d'une parole sévère les désordres du clergé, ou que le malheur des temps mit en lutte avec les princes de l'Église. Ceux qui remuent toute l'histoire pour trouver des ennemis à la papauté n'ont eu garde d'oublier Jacopone. » (Nous aurons à montrer d'après son propre témoignage combien sont peu fondées certaines accusations d'hérésies qu'on a dressées contre lui.) « Toutefois ce qu'ils voulaient tourner à la confusion du catholicisme fait précisément sa gloire. Rome ne craignit pas de souffrir à ses portes, dans une ville du domaine pontifical, le culte public rendu à cet homme juste, mais trompé. Elle avait puni d'une peine temporelle l'erreur d'un moment. » (Ozanam minimise tout de même ici un peu trop l'acharnement de Boniface contre cet homme droit et saint qui aimait ses ennemis et ne demandait que l'absolution avec le maintien de toutes ses peines. Un tel manque de miséricorde ressemble vraiment trop à une haine personnelle ; c'est l'homme et le prince, non le pontife qui agit et qu'on a peine à excuser.) « Rome permit (mais sous d'autres règnes) qu'on récompensât d'honneurs sans fin une vie de vertus. L'Église, en pardonnant les violences de Jacopone, montre une fois de plus qu'elle a sondé jusqu'au fond le cœur humain, et qu'elle en a compris les contradictions ; car il y a dans le cœur de l'homme un amour sévère, jaloux, incapable de rien souffrir d'imparfait chez ce qu'il aime. Son langage est dur et les étrangers le prennent souvent pour le langage de la haine mais ceux de la famille savent ce qui se cache de tendresse sous ces emportements. »

Nous connaissons maintenant l'homme ; il nous reste à explorer ses œuvres. Mais tout d'abord, comment dans l'âme de ce saint le génie du poète s'éveilla-t-il tout à coup ? Jusqu'à sa conversion, le « notaro di contratti » n'avait sans doute rien produit, tout occupé de procès et de jurisprudence. En le voyant quitter le monde pour entrer dans le cloître, ses amis devaient penser que cet homme cultivé pourrait tout au plus s'appliquer à des études théologiques et s'adonner à la prédication ; rien ne pouvait faire prévoir en lui un poète, bien qu'on en eût déjà vu parmi les Mineurs. Ozanam donne de cette transformation une explication imagée, qui s'adapte merveilleusement à la manière impétueuse de Jacopone. « Cet homme qui se dépouillait ne faisait que se délivrer. La poésie est dans l'âme comme la statue dans le marbre ; elle y est captive et il faut qu'elle en sorte. De même que le ciseau fait voler en éclats les couches de pierre, sous lesquelles se dérobaient les formes conçues par le sculpteur, ainsi la pénitence, en frappant à coups redoublés sur Jacopone, emportait l'une après l'autre les enveloppes de la sensualité, de la vanité, de l'intérêt, qui retenaient l'inspiration prisonnière. »

« Mais encore le Todino avait-il à choisir entre les exemples de ses deux maîtres, entre les chants italiens de saint François et les séquences latines de saint Bonaventure. La séquence, en vers syllabiques rimés, plaisait aux oreilles du peuple par une cadence plus saisissable que la prosodie savante des anciens. Introduite dans l'Église dès le temps de saint Augustin, cultivée dans les écoles du moyen âge, elle venait d'atteindre au XIII^e siècle le plus beau moment de sa floraison. Saint Thomas avait écrit d'admirables proses pour la fête du Saint Sacrement, et le *Dies irae*, qu'on attribuait au pape Innocent III, faisait gronder ses strophes menaçantes

sous les voûtes des églises. Jacopone y fit gémir la Vierge désolée et composa le *Stabat Mater dolorosa*. La liturgie catholique n'a rien de plus touchant que cette complainte si triste, dont les strophes monotones tombent comme des larmes ; si douce, qu'on y reconnaît bien une douleur toute divine et consolée par les anges ; si simple enfin dans son latin populaire, que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par le chant et par le cœur. » Outre ce chef-d'œuvre, dont l'attribution, après de longues discussions, lui semble définitivement acquise, Jacopone écrivit un autre *Stabat*, celui de la nativité que nous lirons à sa place. Six autres séquences latines sont de plus insérées dans ses œuvres. Mais ce sont ses poésies en langue vulgaire qui nous retiendront exclusivement.

Éliminons tout d'abord une série de « rime », de « motti », enfilade de proverbes qui s'amènent les uns les autres, plus ou moins naturellement, mais sont l'expression naïve et profonde de la sagesse populaire, telle que Cervantes l'a immortalisée dans la bouche de l'ineffable et prudent Sancho Panza.

Ce qui nous intéresse dans ce recueil ce sont les « laude » de Jacopone. Rien n'est plus difficile que de les définir, si ce n'est d'en donner une classification ; heureusement rien n'est moins indispensable. La forme est très variable : s'il utilise certains types déjà connus, sirvente, canzone ou ballade, d'autres semblent tout à fait inédits. Il utilise les vers de 6, de 7, de 8 et de 11 syllabes ; ce dernier l'hendécasyllabique est le vers classique en Italie, comme chez nous l'alexandrin. Il les combine parfois dans des rythmes bien réglés qui donnent nettement l'impression d'ailleurs justifiée par les traditions que ces prières étaient pour la plupart chantées (qui nous en rendra jamais la musique !) Et ce qui con-

firme cette impression, c'est l'inégalité fréquente qui choque au premier abord le lecteur. Dans une suite d'heptasyllabiques apparaît brusquement un vers de huit syllabes, dont deux étaient manifestement accolées dans le redoublement d'une note normale.

Qui sait même si certaines de ces poésies n'étaient pas en même temps dansées? Jacopone revient plusieurs fois sur cette idée que les élus du paradis se réjouissent en dansant; nous verrons la danse d'amour et la ballade du paradis et cela semble la traduction d'une pensée habituelle et l'idéalisation d'une coutume populaire : « Que chaque amant qui aime le Seigneur, vienne à la danse en chantant d'amour. »

Quant à les classer, j'y renonce : il y a des satires dont les premières sont des confessions personnelles, les autres dénoncent les désordres du peuple et du clergé; il y a des appels à la pénitence sous toutes les formes, depuis les méditations sur la mort et le jugement jusqu'à des dialogues de l'âme pécheresse avec le Christ ou avec la Madonne; il y a des poèmes sur les vices, d'autres sur les vertus qui passent insensiblement de la théologie à l'ascèse et se terminent dans des cris d'amour divin et des dithyrambes mystiques que signerait sainte Thérèse. Il y a un véritable traité de mystique. Il y a enfin toute une série de pièces liturgiques dédiées à certaines fêtes, en particulier à celles de notre Mère à tous, qu'il aime d'une affection toute filiale et ardente, comme il convient à un vrai chrétien. Mais ces catégories sont tout artificielles et débordent les unes sur les autres, dans l'impétueuse inspiration de l'amour.

Le style est aussi très divers, souvent élevé, soutenu; souvent éperdu, haletant, avec les répétitions, les essoufflements de l'homme qui se perd dans le face à face avec Dieu

et qui finit par dire : « Je ne sais où je suis » ; souvent aussi trivial et grossier ; oh ! pas plus que Dante dans certains vers de l'Inferno, et Ozanam lui-même lui reproche alors d'avoir du génie mais de manquer de goût. Mais non, il dit bien ce qu'il veut dire et de la façon qui fera le plus d'effet ; son langage et son style sont parfaitement adaptés au sujet qu'il traite ; s'il dit crûment les choses, c'est qu'il l'a jugé nécessaire et si nous ne supportons pas cette vérité crue, ces « évocations horribles » et ces « images repoussantes » c'est que nous sommes abatardis par ce que notre orgueil appelle la civilisation. Ozanam compare lui-même l'œuvre de Jacopone, avec ses contrastes heurtés de sombres hideurs et de lumières radieuses, à cet admirable « triomphe de la mort » qu'Orcagna a peint au Campo Santo de Pise. Peintres et poètes n'avaient ni les uns ni les autres peur d'exprimer la vérité des choses, parce que cette vérité mène à Dieu.

Concluons, comme l'a fait excellemment G. Papini : « Jacopone fut un très grand poète, le plus grand poète religieux du moyen âge italien, un des plus grands du monde. Atroce et cru, quand il veut inspirer le dégoût ; acerbe et violent dans l'invective ; subtil et profond quand il veut versifier les mystères de la théologie ; familier et tout suave, quand il représente la Vierge dans la joie et dans la douleur ; ivre de volante et dansante passion dans la prière, dans l'invocation, dans le dithyrambe. Une seule chose lui manque, la mellifluidité polie qui plaît aux dames distinguées et aux petits professeurs de collège. — Chrétiens, pour l'amour du Christ, pardonnez-lui ! »

Je voudrais encore reproduire les belles pages, où Ozanam montre comment Jacopone fut un précurseur de Dante (qui lui a même emprunté, chose amusante, des vers entiers ; on ne prête qu'aux riches). Avant l'Alighieri, il a osé « deman-

der à la métaphysique chrétienne non seulement des vérités pour instruire les hommes, mais des beautés pour les ravir ; non plus des leçons mais des chants » et il a réussi merveilleusement. Dans ses satires, il l'a précédé en flagellant l'Église, ce qu'il aimait le mieux au monde, avec sévérité, mais avec passion, comme Dante le fera, et tant de Saints l'ont fait, ne seraient-ce que sainte Catherine de Sienne, saint Bernard ou saint Pierre Damien. Enfin il a abandonné le latin pour un dialecte populaire, et l'on sait que la Divine Comédie avait été commencée en latin ; on prétend même que Dante eut un moment l'idée de l'écrire en français.

Ceci nous amène à dire un mot de la langue des laudes. Ozanam avance que ce fut par humilité que notre auteur délaissa l'idiome des savants et des lettrés ; d'autres, comme Wading, l'avaient dit avant lui. « Comme il avait refusé les saints ordres pour rester frère lai, ainsi il abandonna le latin pour composer, non pas même dans la langue italienne, dans celle que Dante appelle la langue des cours, mais dans le dialecte des montagnes d'Ombrie tel que le parlaient les derniers des laboureurs et des pâtres. » Pour une fois, je me permets de ne pas être de son avis. S'il s'agissait seulement d'humilité, nous n'aurions pas ses séquences latines. Ce qu'Ozanam appelle la langue italienne, la langue des cours, c'était, à cette époque, un toscan un peu raffiné par quelques poètes, comme Guido Guinicelli ou Cavalcanti, et c'est en combinant cette langue avec le dialecte un peu plus vulgaire mais très analogue parlé par le peuple de Toscane, que Dante a forgé et fixé cet admirable instrument qui est devenu « la dolce favella », l'italien littéraire. Mais nous sommes en Ombrie et Jacopone veut se faire entendre de tous dans sa province. Alors qu'on me dise quelle langue « vulgaire » il peut choisir, sinon celle que parlent tous ses compatriotes,

riches et pauvres, citadins, paysans et montagnards, l'ombrien, et même, dans ses petites particularités, le todino ! Pour qui a vécu en Italie et constaté encore de nos jours avec quel plaisir les gens les plus cultivés, se servant normalement de l'italien classique reprennent dans l'intimité le dialecte provincial, ce choix est tout naturel. Il n'y avait pas au XIII^e siècle d'italien littéraire et tous ces vieux dialectes supplantés depuis, à l'école, par la langue de Dante et de Boccace se sont perpétués jusqu'à nos jours, souvent bien peu changés. Je dois dire ici le plaisir que j'ai à retrouver dans les laudes, ces formes pittoresques et savoureuses auxquelles j'ai bien dû m'habituer, quand, parcourant à pied les montagnes et les hautes plaines de l'Ombrie, je causais avec les paysans et les bergers, buvant le lait de leurs brebis et partageant avec eux le pain noir et le pecorino.

Mais si l'« umbro » fait le fond de la langue des laudes, Papini a raison de dire qu'en réalité, Jacopone écrit en jaconique ; et il le compare à Benvenuto Cellini brûlant son mobilier dans le four où il coulait son Persée, parce que, le bois venant à manquer, l'opération de la fonte allait être compromise ; (non content de cela, il jeta dans l'alliage dont le point de fusion ne lui convenait pas toute sa vaisselle d'étain.) Ainsi, ajoute-t-il, « l'impétueux Mineur ne trouvant pas sous sa main dans le dialecte natal les paroles aptes à exprimer ses ardeurs d'amant de Dieu ou les subtilités doctrinales de la mystique, recourt au latin et quand le latin ne suffit pas, à d'autres dialectes et quand le lexique mental ne répond plus, improvise et fabrique des mots nouveaux, mots à lui, et les jette furieusement à rougir dans la fournaise de l'inspiration jusqu'à ce qu'ils resplendissent comme leurs frères connus. »

○ Nous sommes donc loin de la prétendue rudesse inculte de

cet homme qui dit avoir fait ses délices de Cicéron, et loin du « rozzo volgare umbro » de la légende moderne, de même que nous ne croyons plus à l'ignorance théologique décrétée par De Sanctis et par D'Ancona. Ozanam est mieux inspiré quand il écrit à la fin de son travail : « Jacopone chante dans le dialecte des paysans » (et des citadins, nous l'avons dit) « de l'Ombrie ». « De là l'inégalité prodigieuse » (mais voulue) « de son style, où il porte tour à tour les inspirations de la Bible, les formules de l'école, quelques fois la délicatesse des troubadours, mais bien plus souvent » (pas si souvent) « la grossièreté des chevaliers et des bûcherons. Mais de là aussi » (là j'applaudis) « ces nouveautés de langage, ces alliances de mots, ces figures que n'aurait jamais trouvées le poète d'une société plus polie et moins naïve. On chemine pour ainsi dire à travers ses poésies, comme à travers les belles montagnes qu'il habite ; on y foule des herbes épineuses, mais qui en se brisant sous le pied, exhalent un parfum inconnu aux gens de la plaine. »

Avant de livrer ma traduction au lecteur, je dois lui faire ma confession et implorer son indulgence, qu'il soit Français ou Italien, car l'Italien verra plus aisément les insuffisances de mon travail et le Français, tout en comprenant mieux les difficultés, en sentira surtout la rudesse.

Ozanam, après avoir évoqué le Pianto della Vergine, ce récit dialogué de la Compassion de Notre Mère, qu'on ne peut relire sans pleurer, écrit : « Il faut lire dans leur langue ces chants dont on ne peut traduire ni la mélodie musicale, ni la grâce enfantine. » Hélas ! ce que cet érudit, ce poète et ce saint déclarait impossible, moi, chétif et pécheur, j'ai tenté de le réaliser. Mais quand, dans une opération chirurgicale, on se heurte à une difficulté en apparence insurmontable, au lieu de trancher dans le vif, on attaque de biais et, peu à

peu, au milieu des adhérences on trouve le bon plan de clivage et on arrive à ses fins, c'est-à-dire qu'on termine l'opération sans tuer son malade ; c'est à ces ruses qu'on connaît le bon ouvrier. J'ai donc rusé, mais j'avais des modèles.

Évidemment, traduites en prose et encore plus en vers, ces « Laude » perdent tout charme et si l'on conserve exactement le sens, comme l'a fait Ozanam dans son Purgatoire (car pour Jacopone, il le traduit le plus souvent à grands traits), on a complètement perdu et la saveur naïve de l'original et le rythme et la mélodie. Or, nous l'avons dit, ces poésies sont essentiellement musicales, non seulement parce que les vers chantent, mais que pour la plupart ils devaient se chanter. Il fallait donc, non pas traduire mais transcrire et, pour conserver rythme et mélodie, s'appliquer à suivre au plus près le texte ombrien. Cela fait évidemment un français bizarre pour nos oreilles modernes, avec la suppression, comme en italien, de beaucoup de pronoms et de certains articles, les inversions poétiques, dont j'ai supprimé certaines qui rendaient le vers par trop obscur, les mots souvent archaïques et désuets qui reproduisent le mot italien en ayant la même signification ou un sens très analogue. Cela ressemble peut-être plus à du Villon qu'à du français moderne. Mais si cela est compréhensible et me garde la musique du vers todin, je m'estime content.

J'ai imité surtout la manière dont Pératé a traduit la Divine Comédie et mes raisons sont exactement celles qui l'ont guidé. Il a fait de même dans sa traduction des Fioretti ; et le R. P. Doncoeur a été amené à employer la même technique dans sa belle transcription en français des confessions de sainte Angèle de Foligno. J'estime pour ma part qu'ils ont pleinement réussi. En lisant tout haut le texte français,

j'entends les vers divins chanter dans ma mémoire. Puissé-je ne pas être trop indigne de tels modèles ! Je m'en suis cependant un peu écarté. Ayant à traduire uniquement des hendécasyllabiques, Pératé a adopté uniformément un vers de dix pieds, sans rimes bien entendu, mais dont le rythme s'adapte mieux peut-être à nos habitudes françaises. Ayant affaire à des types très divers, parfois même dans le même morceau, j'ai copié exactement la facture du vers italien, m'efforçant d'en conserver, ce n'est pas toujours facile, la cadence et le rythme. J'ai même parfois pu conserver certaines rimes ou assonances qui rendaient encore mieux l'impression de la strophe originale. Quant à la fidélité, j'ai fait de mon mieux pour éviter les contresens, que j'ai trouvés parfois énormes dans certaines traductions ; quelques passages sont un peu difficiles à interpréter, même pour des Italiens ; mais le sévère M. Giuliotti me fait un peu peur, en déclarant comme « *difetto quasi comune nei francesi, l'ortografia italiana non di rado sbagliata e la traduzione non sempre esatta* ». Pour le texte, j'ai travaillé sur son édition, celle de Papini et celle de Ferri. Quant à ma traduction, comme c'est une transcription, j'ose presque espérer qu'elle sera rarement une trahison.

L'édition princeps de 1490, à Florence, compte 102 poèmes, la vénitienne de Tresatti, en 1617, va jusqu'à 211, mais on conteste à Jacopone la paternité de beaucoup de ces morceaux soi-disant retrouvés. La plupart de ceux que je donne sont dans la première édition, les autres bien qu'ajoutés par Tresatti, sont généralement acceptés comme authentiques. On me reprochera peut-être de faire œuvre incomplète. J'ai voulu surtout, en choisissant à mon gré (un choix est toujours arbitraire) cette soixantaine de laudes, donner une vue d'ensemble de la variété de ces compositions, et

j'espère, une idée exacte de l'âme géniale et sainte de leur auteur.

Si je ne l'ai pas trop mal servi, qu'il ne m'oublie pas dans ses prières !

A llaude di Christo.

Voici tout d'abord une poésie qui semble dater des premières années de sa conversion. Il explique pourquoi il a renoncé aux plaisirs du monde, aux honneurs, à la fortune ; il a relu en entier les Saints Livres et s'est exercé aux vertus, à la pénitence, à la méditation. Il s'est adonné d'abord à la vie active sous toutes ses formes ; puis, ayant cessé d'estimer le monde, il s'est rejeté dans la contemplation, qui l'a mené, semble-t-il, jusqu'à la vision unitive, à l'extase et aux ténèbres de la nuit obscure. Combien de temps mit-il à monter les degrés de cette échelle mystique, Dieu seul le sait. Peut-être eut-il des reculs, puisque nous verrons, dans la suivante laude, qu'à quarante ans il accuse des luttes et de grandes imperfections. En tout cas, et ceci est bien orthodoxe, il proclame que toutes ses grâces sont un don gratuit de Dieu, qu'il remercie de sa magnanimité, et il termine en associant déjà dans ses louanges à Dieu la Sainte Mère du Fils.

MU PAR UNE SAINTE FOLIE.....

Mû par une sainte folie,
Vous veux narrer toute ma vie.

En pensant un jour à la mort,
Commençai à trembler très fort,
Pour ce qu'avais ouvré à tort,
Si bien que damné me voyais.

La fortune ira aux parents,
Et le corps aux vers très puants,
L'âme sera en feux ardents
Tourmentée la nuit et le jour.

Pour fallacieux et vains plaisirs,
Ne serai parmi les élus,
Mais avec les démons maudits,
En une terrible agonie.

Compris qu'étais stupide et fou
De rechercher le vain soulas ;
De mes péchés étais esclave,
Et du Diable en domination.

De me sauver ayant désir,
Suppliai Dieu, Seigneur du ciel,
Que retirât de moi tout voile,
Pour assainir ma maladie.

Pour suivre toutes ses lumières,
Relus en entier son volume,
Trouvai que toutes ses coutumes
De salut étaient droite voie.

Vis encore que tant de saints
Se donnèrent à peine et pleurs
Et souffrirent tant de tourments,
Pour suivre Jésus-Christ Messie.

Me dis : Est temps de produire actes,
Et non paroles comme fous ;
Commençai, et me résolus
A sortir de l'enfantillage.

Eus une contrition parfaite
En confession pure et sincère,
Satisfis vite entièrement,
Comme convient au repentant.

Bannis les pensers dépravés,
Avec pensers saints et suaves ;
Et entrepris moult œuvres graves,
Pour que mon âme fût sauvée.

L'occasion du mal je fuyais,
Pour ne devenir plus mauvais ;
Fis du bien effectivement,
Évitant toute hypocrisie.

Rappelai à moi tout mon sens,
Au service de Dieu immense,
D'oraison lui donnai l'encens,
En psalmodiant en compagnie.

Pour éviter gentil honneur,
Me mis à toute œuvre servile,
Et pour être réputé vil,
Supporter voulus vilénie.

Pour acquérir un peu de fruit,
Tins mon corps en plainte et en deuil
Et le disciplinai du tout,
Pour abattre sa gaillardise.

Avec veilles et avec jeûnes,
Fuyais tout charnel aiguillon.
Et à mes sens plus ne donnais
Aucun plaisir comme autrefois.

Après m'être bien exercé,
Repensais à tous mes vieux vices
Et aux immenses bénéfiques,
Que le Seigneur m'avait donnés.

De mon mal demandais pardon,
Le remerciais de tous ses dons,
En priant ce Seigneur très bon
De ne regarder ma folie.

Pour avoir haine de mon vice,
Et de Dieu avoir grand désir,
« Qui es-Tu et que suis-je moi ? »
Je me mettais à méditer.

« Tu m'allumes l'intelligence
Et m'enflames bien l'affection,
Afin que je chemine droit »,
Telle était à Lui ma prière.

Pendant que sa vie méditais,
Venait la mienne s'épurant ;
Plus à Lui allait ma pensée,
Plus de grâces me concédait.

Illuminé par ses rayons,
De tout amour me dépouillai ;
De Lui tout seul m'enamourai
Et pus goûter sa mélodie.

Voulus exercer tout d'abord
Vie active sous toute forme.
Mais du monde perdis l'estime,
Parce que du vrai fait mensonge.

Maintenant mon Jésus contemple,
Cherchant à suivre son exemple ;
De mon cœur Lui ai fait un temple,
Et suis tout en jubilation.

Ne se fatigue qui fait bien,
Car l'amour tempère la peine.
Les vertus pour moi sont des chaînes,
L'âme tiennent en allégresse.

Étant de tout homme disjoint,
Tout entier suis à Dieu conjoint,
Et me trouve souvent ravi
Dans la céleste hiérarchie.

Déguste, en priant, cette manne
Qui me fait chanter hosanna.
Voyez pourtant combien s'égare
Qui recherche autre marchandise.

Tout le bien qui de Lui descend,
Mon esprit ne le peut comprendre ;
Pourtant si bien mon cœur s'enflamme,
Que pour lui je voudrais mourir.

En gardant enflammé l'amour,
Mets de côté l'intelligence ;
Puis me jette sans nul objet
Au milieu de saintes ténèbres.

Mon âme alors toute ravie,
Parmi Sa lumière infinie,
Tant avec Lui se trouve unie,
Que de soi jamais ne sera.

Doux baisers, saints embrassements
Sens que dans mon cœur il a mis,
Tant que convient de confesser
Sa grande magnanimité.

En un tel état, où me trouve,
Par amour tout me renouvelle.
D'autant plus L'aime, plus éprouve
Qu'Il est le bien que l'on désire.

Toi, par qui mon cœur est joyeux,
Je te supplie de m'exaucer :
Que tous à Toi donnent louange,
Ainsi qu'à Ta Mère Marie.

On pourrait presque dater de 1270 cette deuxième laude, que nous intitule « Confession », si l'on pouvait être sûr de la naissance en 1230. Quoi qu'il en soit, elle est d'un homme qui a déjà lutté et semblerait au premier abord d'un chrétien moins parfait que la première. Je me garderai bien de l'affirmer, car si cette confession accuse un recul apparent et un illogisme trop naturel aux pauvres humains, il ne faut pas oublier que plus l'âme avance en sainteté plus elle devient difficile pour elle-même, et que saint François s'estimait le dernier des pécheurs. Notons ici cependant l'incertitude où était encore Jacopone, son perpétuel désir de changement, qui le conduit à désirer la paix d'une règle stable. Quand il travaille, il a envie de prier, quand il prie, il voudrait prêcher, et tout se résume en cette jolie formule : Ne suis ni Marthe ni Marie. Il se reproche de reprendre les autres trop âprement, au lieu de se corriger soi-même, et accuse sa langue trop mordante et son cœur trop confiant en sa raison. Tout cela semble surtout scrupule de saint, scrupule très légitime pour qui sait que la sainteté, comme l'infini mathématique, n'est qu'un but où tend notre effort, et qui paraît d'autant plus éloigné que l'on s'en rapproche davantage. Il s'accuse encore de respect humain et cela semble invraisemblable chez un homme qui foulait à tel point toute convention mondaine ; mais les outrances de ses bizarreries, comme il les appelle lui-même, n'étaient-elles pas la marque d'un effort pour vaincre cette male honte qu'il déplore, mais qui ne paraissait guère ? Et il finit, après avoir, à notre humaine estimation, exagéré sa folie, en priant Dieu de la guérir.

OR OYEZ TOUS L'EXTRAVAGANCE...

Or oyez tous l'extravagance
De la folle vie qui est mienne!

J'ai d'années une quarantaine,
Espère mener sainte vie ;
Acquis ai vertu si parfaite,
Que voir plus grande ne se peut.

Comme rognon en graisse inclus,
Si suis parmi les miens reclus ;
La vertu recommande tant,
Et vicieux resté cependant.

Louange à table le jeûner,
Et dans mon lit loue le veiller ;
Silence me mets à prôner
Et puis bavarde plus qu'avant.

Mange et dors et me vêts de drap ;
Dis : Le monde est rempli d'embûches ;
Tristement dépense mes ans,
Perds la journée en bavardages.

Suis au monde traître fieffé,
Et pour moi-même suborneur.
Or voyez quelle grande erreur :
Espère bien en vivant mal.

Reprends les autres âprement ;
Reproches ne veux nullement ;
Qui me flatte, parmi les gens,
Prend aussitôt mon amitié.

Suis tenu de chacun aimer,
Et suis toujours à murmurer ;
Si je voulais amour porter,
D'autrui les vices je tairais.

Mon salut est en grand péril,
Et ne suis pas le bon conseil
Le plus souvent choisis le pire,
Par ma coupable vilenie.

Bien désire d'être sauvé
Et du vice suis prisonnier,
Voudrais bien vaincre le péché
Et de combattre n'ai envie.

Désirerais être patient,
Et pâtre ne veux nullement ;
Voudrais avoir paix en l'esprit,
Et me conserver tous mes vices.

Voudrais avoir le corps réglé,
Sans pourtant les sens réfréner :
Et vivant comme d'habitude,
Voudrais la fin que l'on désire.

Veux servir mon Dieu et Seigneur,
Et suis toujours en cette erreur ;
Recherche monde, cherche honneurs,
Et les plaisirs en même temps.

Sers le monde bien volontiers,
Et Dieu seulement en pensers ;
Le monde avec des actes vrais,
Et Dieu avec hypocrisie.

Si vraiment m'approchais de Dieu,
Fuirais le monde si pervers.
Autant recherche mon plaisir,
Autant fuis loin du bon Messie.

Confessant que suis dans l'erreur,
Cherche à retrouver mon honneur ;
Et dis : « C'est ma faute, Seigneur »
Lorsque me trouve en compagnie.

Vois arriver ma sépulture,
Et la pensée m'ensemble dure ;
Pour l'Église me mets en route,
Avec l'esprit faux et coupable.

A la Messe et à l'oraison,
Suis avec peu de dévotion ;
Et sans grand considération,
Regarde le fils de Marie.

Dans l'oraison je supplie Dieu
Que me remette mon debet,
Comme au prochain dis que je fais ;
Et pour lui vis en hérésie.

Tant de fois ai commis péché,
Et Dieu m'a toujours supporté ;
Et si suis point ou injurié,
De supporter n'ai pas la force.

Vois Jésus-Christ dessus la croix
Nous pardonner à haute voix ;
Et moi, ainsi que chien féroce,
Grand vengeance faire voudrais.

Ai désir de toujours gagner,
Sans nulle fatigue endurer ;
Voudrais sainteté acquérir,
Sans que me coûte aucune peine.

La fatigue m'est ennemie,
Désire vertu sans fatigue ;
Convient que vérité je die,
Que je suis plein d'hypocrisie.

Chaque jour, me vais confesser,
Et ne veux me vaincre moi-même.
Chaque jour plus, péchés ourdis,
Et reste dans cette ténèbre.

Je crois m'être bien confessé,
Avec le prêtre ai raisonné ;
Et puis, mon vice et mon péché,
Le commets comme auparavant.

Voudrais jouir à toutes heures,
Voudrais bénéfice et honneur ;
Plus grand mal n'y a pour le cœur,
Que rester en cette agonie.

Pauvreté, vergogne et douleur,
Est la route qui mène au Ciel.
Moi, richesse, honneur et repos
Je cherche et sauver me voudrais.

L'homme qui est bon par essence
Évite la bonne apparence,
Et moi, tout vide de sapience,
Cherche renommée mensongère.

Ne parle que pour mon honneur,
Mais fais montre que soit pour Dieu :
Le trompé, c'est cependant moi,
A cause de ma grand superbe.

D'abord on veut faire le bien,
Et puis on veut narrer le bien ;
Pourtant c'est folie de parler,
Quand on devrait d'abord ouvrir.

J'ai désir de changer d'état,
Pour faire bien d'autre côté ;
Et le démon m'a aveuglé ;
Je perds le temps en frénésie.

Suis attaché à vie active,
Et voudrais la contemplative ;
Tout mon mal de ceci dérive :
Ne suis ni Marthe ni Marie.

A ce à quoi suis obligé
Évite d'être mis à l'œuvre ;
M'en vais où ne suis appelé,
Et laisse mon fait en oubli.

Ce que ne peux faire désire,
Ce que pourrais, jà ne le veux ;
Laisse ce qui est juste et pieux
Mon espoir stupide et coupable.

Laisse le bien et prends le mal,
Toujours sous couleur de vertu ;
Grâce à ma cécité mentale,
Ne fais bien qui soit acceptable.

Veux élucider ce qu'est Dieu,
Et ne sais même pas mon vice.
Alors que chercher je devrais
A diriger bien ma maison.

Voudrais couler mes jours en paix,
De rien supporter me déplaît ;
Grâce à ma langue trop mordante,
Chois souvent en bizarrerie.

L'amour propre souvent me trompe,
Me fait poison paraître manne,
Et l'ennemi prend au panneau
Mon cœur confiant en ma raison.

Toujours le vice laisse peine ;
La vertu douceur nous amène ;
Et moi, fou à mettre à la chaîne,
Laisse le vrai pour le mensonge.

Peine grande et confusion
Laisse le vice aux pauvres hommes
Lumière et consolation
Vertu laisse à l'âme pieuse.

A ce que ne puis ou dois faire
Je voudrais toujours m'exercer.
Quand est devoir de travailler,
Mon cœur de prier a envie.

Lorsque me trouve en oraison,
Voici venir ma tentation :
Me dit que la prédication
M'aiderait à sauver mon âme.

D'autrui les maux voudrais guérir,
Et pour moi ne veux médecine ;
Pourtant devrais d'abord chercher
La cure de ma maladie.

Fais le péché en dire et faire,
Et le bien ne fais qu'en penser ;
Espère ma vie amender,
Et pourtant pêche nuit et jour.

Souventes fois fais le projet
De vivre bien sans défaillance :
Puis dans les vices me délecte,
Fixé en cette félonie.

Pour l'amour comme pour l'honneur,
Suis à Jésus-Christ fourbe et traître
Et n'accepte pour son amour
Pauvreté ni abaissement.

Voudrais bien mon âme sauver,
Sans pour cela me mortifier ;
Et avec le Christ triompher,
Mais non pas avec lui pâtir.

Quand m'obstine dans les délits,
Je dis : « Loué soit Jésus-Christ ! »
Puis subitement, triste sire,
Avec Pierre je le renie.

Suis fort gaillard hors de la guerre,
Mais en bataille choisis à terre,
Et l'ennemi ainsi m'empoigne,
Me vainc avec mes propres armes.

Du jugement et de l'enfer
Crois avoir terreur salutaire,
Et puis pour un léger sourire,
Mon âme laisserais damner.

Autant suis dolent de mon vice,
Autant la vertu ne conquiers ;
Ne corrige le vivre mien,
Et pourtant la gloire voudrais.

Du ciel voudrais miséricorde,
Et avec Dieu vis en discorde !
Si avec Lui avais concorde,
De mourir n'aurais pas terreur.

Mal ai fait, ne cesse de dire ;
Et le mal faire ne sais fuir !
Je vois la mort à moi venir,
Et vis avec des amusettes.

Bientôt rendrai raison au Christ,
Et mes péchés pourtant augmente ;
Et mourir combien en ai vus,
Sans pénitence ni piété !

Si attends à mon lit de mort,
Pénitence aura peu de prix ;
Quand ne pourrai plus faire mal,
A Dieu retourner je voudrai.

D'ici je vais bientôt partir,
En ai sincère repentance ;
Vers moi s'avance la sentence
Que m'en aille comme damné.

Suis déjà tout près de la mort,
Et à l'enfer cours à grands pas ;
Et les démons sont à la porte,
Qui m'attendent assurément.

Et je suis le fou malfaisant,
Qui pour Dieu n'accepte mésaise,
Moi qui devrais, comme un manœuvre,
Exténuer ma triste chair.

Et comme suis le fou mauvais,
Bien que fou, le bien j'aperçois ;
Pour avoir le monde, perds Dieu,
Par la grande mienne folie.

Bien je suis des fous le plus grand
Puisque reconnais mon erreur !
Tant de lumière ai du Seigneur,
Que pour Lui mourir je devrais.

O Toute-Puissance, ô Sapience,
O infinie haute Clémence,
Triple et unique par essence,
Guéris-nous de telle folie.

Voici la laude, qui, avec la séquence « *Cur mundus militat sub vana gloria* » démontra que Jacopone était loin d'être fou et lui ouvrit les portes du cloître de Todi. La séquence disait : « Pourquoi le monde s'enrôle-t-il sous la bannière de la vaine gloire, dont si passagère est la félicité? — Sa puissance tombe comme le vase d'argile qu'on brise. — Plutôt qu'aux vains mensonges du monde, croyez aux lettres qu'on a tracées sur la glace. — Dites : Que sont devenus Salomon jadis fameux, et Samson le chef invincible, — et le bel Absalon et le très aimable Jonathas?... (Mais où sont les neiges d'antan?) — Que la gloire du monde est une courte fête! sa joie passe comme l'ombre de l'homme. — O pâture des vers, ô poignée de poussière! ô goutte de rosée, ô néant, pourquoi t'élever ainsi? (Nous retrouverons ce thème dans une de ses laudes.) — Tu ne sais si tu vivras demain : « Fais du bien, fais-en à tous les hommes aussi longtemps que tu le peux. — N'appelle jamais tien ce que tu peux perdre... — Songe à ce qui est en haut. Que ton cœur soit au ciel. Heureux qui sut mépriser le monde. » (Trad. Ozanam.)

Or, voyez si je n'ai pas eu raison de le traiter d'humoriste, la poésie todine, qui doit prouver son bon sens, débute par ces vers : « Écoutez une folie, qui surgit à ma fantaisie! » Il ne flatte d'ailleurs pas ses futurs compagnons : « Me jetterai à corps perdu en troupe grossière et folle, folle d'une sainte démente. » Mais rien n'est plus sage que cette folie et les Mineurs y reconnurent celle de leur Père François. Il avoue ses luttes qui durent depuis dix ans : « Ai escrimé jà tant d'années », et déclare dès l'abord renoncer aux spéculations théologiques ; preuve des études qu'il en a faites. Il renie ses chers philosophes, Socrate et Platon, et Aristote et Cicéron, « dont les rubriques lui étaient telles mélodies ». C'est bien aussi la preuve de la très belle culture générale

de ce soi-disant ignorant. Et comme si cela ne suffisait pas, la strophe suivante, où il affirme la supériorité des œuvres sur la science, est tout entière écrite en latin. Il renonce encore, et l'on croit voir François se dépouillant de ses habits devant son père et l'évêque d'Assise, à sa famille, à la fortune et jusqu'à sa réputation, qu'il met à la queue d'un âne ; cette formule devait lui plaire, car nous la retrouverons. Faute de goût, dirait Ozanam !

Il veut s'attacher au seul Évangile, à la pratique des vertus, à la méditation de la Passion, et à la détestation de ses fautes. Et comme il connaît bien son pauvre esprit impétueux, il ne demande que la grâce de marcher sur les traces du Christ, « même s'il doit le faire d'une façon dérégulée », et le supplie d'écouter ses « grossiers bavardages ». Il veut en tout s'annihiler, et termine par cette strophe, qu'on pourrait mal interpréter : Seigneur, donne-moi de savoir et de faire ici ton vouloir, puis, que soit fait ton bon plaisir, *que damné ou sauvé je sois !*

On a pu, sur quelques vers isolés de leur contexte, et quelques expressions arrachées par l'enthousiasme de son amour passionné pour Dieu, supposer que Jacopone est tombé dans l'erreur, ou tout au moins a frôlé l'hérésie. Certaine insistance à prôner l'anéantissement a pu faire penser au nirvana du panthéisme hindou. D'autres vers peuvent sembler entachés de ce quiétisme, où sombrèrent en effet quelques-uns de ses frères, parmi les Spirituels, qui devinrent les Fraticelles et les Beggards. Nous verrons comment il répudie fortement ces hérésies, qui tournèrent au tragique, dans sa laude « de l'Amor falso ». Des vers qui précèdent, on en a rapproché d'autres, Ozanam lui-même. « Quand il loue ce repos (de la nichilité) dans lequel viennent s'éteindre toute crainte et toute espérance, qu'il ne s'inquiète plus de son salut (De l'inferno

non temere, Ne del cielo speme avere), quand il demande à Dieu l'enfer, à condition d'y porter l'amour (Dimandai a Dio l'inferno, Lui amando e me perdendo), il est bien près du quiétisme où glissèrent les faux mystiques de son temps. »

Ozanam ajoute cependant que « les expressions du poète ne permettent pas de reconnaître si cet anéantissement, où la crainte et l'espérance disparaissent, est pour lui un état passager, ou bien un état durable et définitif, ce qui constituerait l'une des erreurs condamnées dans les *Maximes* des saints. A vrai dire la question n'était pas posée de son temps comme elle le fut depuis » ; (nous sommes encore loin de Fénelon et de Bossuet) « il ne faut donc pas s'étonner s'il ne la résout point dans les termes qu'approuverait une théologie exacte. » En réalité ce sont des hérétiques qui ont abusé de ces citations isolées du contexte et c'est sur l'ensemble de l'œuvre qu'on peut juger l'orthodoxie de l'auteur, puisque d'autres passages contredisent ce qui ici paraît hétérodoxe. Quand Jacopone écrit « La carità perfecta caccia fora il timore », il traduit saint Jean « Perfecta caritas foras mittit timorem », (Jean, IV, 18), comme le dit très bien Pacheu et je ne pense pas que l'un soit plus hérétique que l'autre.

Sainte Angèle de Foligno, dans la fin du quatrième pas, dit avoir contemplé en extase la Puissance et la Volonté de Dieu, et qu'en cette vision, « lui avait été pleinement satisfait sur toute question, et de tous ceux qui devaient être sauvés ou damnés, et des démons et des saints ; car, bien qu'elle dût avoir plus de soin de soi que d'aucune créature, même si elle savait devoir être damnée, elle ne souffrirait pas, tellement elle comprit pleinement la justice de Dieu ». Le R. P. Doncoeur, dont je cite la traduction, met en note : « C'est une de ces suppositions impossibles, sur quoi discutèrent Fénelon et Bossuet. »

Je m'excuse de m'être laissé entraîner dans cette discussion théologique (*Ne sutor supra crepidam!*), mais le bon sens indique qu'il n'y a dans l'hypothétique hérésie de Jacopone qu'une expression imagée, une manière de dire enthousiaste. « *Faccio per un dire* », pourrait-il dire, en employant cette jolie expression courante en Italie ; et ce qui le prouve, c'est précisément la strophe qui nous a mis en train. Si Dieu l'exauce et lui donne de savoir et de faire Sa volonté, il peut bien ensuite s'en remettre à son bon plaisir, il est certain d'être sauvé. C'est bien la supposition impossible et l'on voit que cet anéantissement est loin d'éliminer l'action. Le dernier vers serait une naïveté, s'il n'était une exagération voulue, mais les trois premiers constituent la plus belle prière, qui puisse sortir de la bouche d'un chrétien, d'accord avec toute la Théologie et la Mystique catholique, et je la répète bien souvent : « *Signor mio, damni a sapere e a fare il tuo volere ; poi sia fatto il tuo piacere! Amen!* »

OR OYEZ TOUS UNE FOLIE...

Or oyez tous une folie,
Qui surgit en ma fantaisie :

Me vient le désir d'être mort,
Pour ce que j'ai vécu à tort ;
Laisse le mondain réconfort,
Pour parcourir plus droite voie.

Ce monde est une escroquerie,
Où tous se prennent aux cheveux :
Qui sort vainqueur de la bagarre,
Est homme de grand gaillardise.

Qui du monde se fait acquêt
Fait un triste gain très infâme ;
Quand au Christ en rendra raison,
Perdra toute sa marchandise.

Nous verrons alors tout le gain,
Que chacun aura apporté
Par devant le grand tribunal
De notre céleste Messie.

Renouvelle toi, créature,
Qui a l'angélique nature ;
Si restes en cette laideur,
Toujours seras enténébrée.

Ai escrimé jà tant d'années,
Pour fuir mondaines illusions,
Toujours trouve plus de misères,
Qui à l'enfer tout droit me mènent.

Si suis homme, le veux montrer,
Me veux moi-même renier,
Et de la Croix me veux charger,
Pour faire une grande folie.

Cette folie est ainsi faite :
Me jetterai à corps perdu
En troupe grossière et folle,
Folle d'une sainte démence.

Christ, tu connais tout mon dessein,
Que j'ai le monde en grand dédain,
Où je restais dans le désir,
De savoir bien philosophie,

De métaphysique savoir
Et de voir par théologie
Comment peut l'âme posséder
Dieu, par toutes les hiérarchies.

Scruter la Sainte Trinité,
Comment n'est qu'une Dêité,
Et comment fut nécessité
Pour Dieu de descendre en Marie.

Mais mon dessein n'est plus cela,
Car la mort se tient près de moi ;
Qui dévie et peut aller droit,
Semble que mémoire ait perdu.

Science est chose très divine,
Creuset où le bon or s'affine :
Mais tant d'hommes a mis en ruine
Sophistique Théologie.

Or oyez que me suis pensé :
D'être fou de tous réputé,
Ignorant, sot et sans mémoire,
Homme plein de bizarrerie.

Je vous laisse les syllogismes,
Les insolubles, les sophismes,
Hippocrate et ses aphorismes,
Et l'art subtil de calculer.

A crier Socrate et Platon,
Vous laissez épuiser votre souffle,
Argumenter de tout côté,
Pour prouver une insanité.

Je vous laisse l'art délicat,
Qu'Aristote a mis dans ses œuvres
Et les platoniques doctrines,
Qui la plupart sont hérésie.

Un très pur et simple intellect
S'en va en haut du ciel tout net,
Monte à la divine vision,
Sans toute leur philosophie.

Je laisse les écrits antiques,
Qui jadis m'étaient tant amis,
Et de Tullius les rubriques,
Qui m'étaient telle mélodie.

« Non sufficit ut sciamus,
Sed ut bonum peragamus :
Habitum conficiamus
Usu, arte et recta via. »

Laisse mon père, mes parents,
Mes amis et moult connaissants ;
Pourtant me sont des dards poignants
De dépouiller ainsi ma chair.

Laisse musique et chansonnettes,
Jolies dames et damoiselles,
Leurs mines, mortelles sagettes,
Et toute leur subtilité.

Pour vous prenez tous les florins,
Tous les ducats et les carlins,
Les nobles, les écus génois,
Et ainsi faite marchandise.

Laisse encor fortune menteuse
Travailler à ses bagatelles ;
Quand plus à nous se montre belle,
Comme anguille glisse et s'en va.

Je laisse en grande confusion
Le monde et toute sa raison,
Avec ses fausses opinions,
Qui du souverain bien dévient.

Vous laissez dire mal de moi :
Ainsi disait, ainsi faisait.
Sale bête, corrige-toi,
Toi et ta vie fausse et perverse.

Dites, dites ce que vous plaît,
Car l'homme sage est qui se tait,
Monde adieu, monde fallacieux,
Suis pourtant hors de ton pouvoir.

O mon honneur, te recommande
A la rosse qui va brayant ;
Indulgence de plus d'un an
A qui me dira vilénie !

Je possède pour capital
Que suis habitué au mal ;
Intellect a vraiment royal
Qui s'entend à ma frénésie.

Je réconforte les esprits,
Qui de l'autre monde ont concepts,
Qu'ils vainquent les mondains préceptes,
Ne sont rien autre que mensonge.

L'Évangile seul je veux suivre,
Qui nous montre au ciel à monter ;
Disposé suis à obéir
A sa doctrine de piété.

O mon Seigneur plein de douceur,
Donne-moi la grâce de force,
Que souffrir puisse l'âpreté,
Que pourtant suivre je voudrais.

O mon Seigneur plein de pitié,
Et d'une bonté infinie,
Donne-moi pure humilité
Et du monde suprême oubli.

Daigne m'accorder ta clémence,
Chasteté et obéissance,
Force à me mettre en pénitence,
Sans jamais faire reculade.

Donne-moi en foi haute place,
De chasteté un ardent feu,
Que me consume en son beau jeu,
Sans jamais nulle hypocrisie.

Broie-moi et détruis-moi le cœur
En grande plainte liquéfié,
Tel que de tout geste mondain
Plus aucune mémoire n'aie.

Donne-moi de pleurer ta mort,
Que pour nous tu souffris si dure,
Pour nous vouloir ouvrir les portes
Qu'Adam nous avait refermées.

Permetts que je pleure et soupire
Sur ton long et âpre martyre,
Que je veuille même en mourir
Et garde tel enchantement.

Fais que je pleure mes péchés
En un chaos tous rassemblés,
Qui ont couvert de leurs souillures
Tous les recoins de ma conscience.

Accorde-moi, pour tout pécheur,
De pleurer beaucoup son erreur,
Toujours que je te prie, Seigneur,
De pardonner à sa folie.

Fais que je dise ce doux chant,
Qui par le ciel dans tous les coins
Résonne partout : Saint, Saint, Saint,
Le beau Fils de Dame Marie!

Fais que je marche sur tes traces,
Même si vais en divaguant,
Mon pauvre esprit impétueux
Rien autre que toi ne désire.

Pour avoir la vie veux la mort ;
Que Dieu m'aide et me reconforte,
Qu'il me fasse constant et fort
En ce jour dont j'ai tant envie.

En âpre et grande religion
Je vais me soumettre à l'épreuve ;
Si je suis airain ou laiton
Bientôt nous en aurons la preuve.

Je vais en tout m'annihiler,
Et d'une autre masse me faire,
Mon libre arbitre dépouiller
De toute volonté mauvaise.

Je m'en vais à grande bataille,
A grand effort, à grand travail ;
O Christ, que ta force me vaille,
Que j'en sorte victorieux.

Je vais aller crier aux pieds
Du Christ : « Miserere mei ;
Je clamerai : Las moi, las moi ;
Donne aide à mon iniquité !

Je vais aimer d'amour la Croix,
Dont la chaleur déjà me brûle,
Et la prier, en humble voix,
Que, pour elle, fou je devienne.

Je vais prier le Crucifié,
Que me tire en haut d'ici-bas
Et qu'écoute avec attention
Ma rude et grossière harangue.

Vais faire l'âme contemplante
Et de ce monde triomphante,
Serai quiet et jubiland
En suavissime agonie.

Vais tenter si en Paradis
Peux entrer comme m'en avise,
Pour jouir des chants et des ris
De la céleste compagnie.

Seigneur, donne-moi de savoir
Et de faire ici ton vouloir ;
Puis, que soit fait ton bon plaisir,
Que damné ou sauvé je sois !

Voici, après les confessions, un suggestif exposé de toutes les misères inhérentes à la vie humaine. La forme personnelle sous laquelle il se présente n'est d'ailleurs pas de pur style, et bien des détails semblent bien être autobiographiques ; nous y avons déjà fait allusion à propos de la jeunesse orageuse et de la vie estudiantine de Jacopone. Si l'on ne se contente pas d'écouter cette monotone et un peu geignarde lamentation, on aperçoit bien vite l'idée maîtresse qui la dirige tout entière et qui en est la moralité. Si les laideurs de la naissance, qu'il décrit avec un réalisme, dont, en médecin, je ne peux m'offusquer, si toutes les misères de la première enfance, ne peuvent être mises au compte que du péché originel, toutes les autres peines qui accablent l'homme sont bien la conséquence directe de ses fautes. D'où la nécessité d'épurer notre âme, par la pensée de la mort et de nos fins dernières. Il faut lire en entier cette triste complainte, où les détails topiques et vécus surgissent à chaque strophe. Dans le fond Jacopone se moque, en pince sans rire, de notre triste humanité, qui a été la sienne, avant qu'il ait découvert la clef du paradis. Notons en passant le coup de patte d'usage au corps médical, dont nous avons l'habitude et qui nous amuse toujours : « Glie medici el sanno, che contano el costo, che scrivon lo'nchostro, e fonsa pagare ». Et puis se font payer ! Vraiment ils exagèrent ! Mais deux strophes plus loin, et sur le même ton, voici d'autres parasites tout aussi importuns, qui me rappellent ce vieux proverbe de mon pays Wallon : On n'est jamais tranquille ; par jour c'est les mouches et par nuit c'est les puces !

COMMENT LA VIE DE L'HOMME EST PÉNIBLE

O vie pénible, bataille continue
Avec quelle fatigue
Notre vie est menée!

Pendant que restai au ventre de ma mère,
Y pris l'assurance
De devoir me mourir ;
Comment me pouvais tenir en ces contrées
Closes et reserrées,
Ne le saurais redire ;
Parvins à en sortir
Avec moulte douleur,
Avec moulte laideur
Au milieu de mes gens.

Arrivai reclus en un ignoble sac
Et ce fut le manteau
Dont advins adoubé ;
Le sac étant ouvert, comme était celui-ci
Grandement misérable
Et tout entier sali,
Par moi fut commencée
Une nouvelle plainte ;
Ce fut le premier chant
Que fis à mon entrée.

En advint pitié à toute cette gent
Qui était là présente ;
Aussi me recueillirent ;
Ma mère était lors en fort mauvais état
Du labeur de son ventre,
Qui lui fut moult amer.
Ainsi donc me lavèrent
Me donnèrent des langes,
Et puis me recouvrirent
Avec un maillot neuf.

O pauvre moi dolent, à quoi suis venu,
Puisque si l'on ne m'aide,
Ne puis en réchapper !
Celui qui me sert, bien mal je rétribue,
Comme c'est l'habitude
En telle opération ;
Toujours à me salir,
Moi et mes vêtements,
Ainsi récompensai
Les soins de l'élevage.

Si maman revenait pour vous raconter
Les peines que prenait
A vouloir me nourrir !
Toutes les nuits fallait que se relevât
Et me donnât son lait,
Tout en souffrant le froid
Rester à me servir ;

Et pourtant je pleurais,
Sans avoir de raisons
D'ainsi me lamenter.

Elle, imaginant que mal pouvais avoir,
Craignant que ne me meure
Était toute tremblante ;
Elle avait besoin de rallumer la lampe
Et de me découvrir
Et puis me regardait
Et ne pouvait trouver
En moi nulle apparence
Qui des lamentations
Lui donnât la raison.

O ma pauvre maman, voici les profits
Qu'en une seule nuit
Tu as pu te gagner !
Porter pendant neuf mois si forte ventrée,
Avec moult contorsions
Et très grandes douleurs
Peiner en accouchant
Et peiner pour nourrir ;
De tout ce grand mérite
Bien mal en es payée.

Puis vint le temps que mon père a décidé,
A lire m'a placé,
Qu'apprenne l'écriture ;

Si n'apprenais ce qui était imposé,
M'en donnait payement
De grande batterie ;
Avec quelle terreur
En ce lieu me tenais,
Seraient longues paroles
D'en faire le récit.

Je voyais les garçons s'en aller jouant
Et je me lamentais
De ne le pouvoir faire
Si n'allais à l'école, il me fouettait
Avec un brin d'osier
Et je me lamentais ;
Me mettais à penser,
Si mon père mourait,
Pour que je ne sois plus
En cette compagnie!

A tant de rixes me mêlais en ce temps,
Que souvent y prenais
Moult horions sur la tête ;
Sans aller à Lucques trouvais des changeurs :
Les cheveux je donnais
Et recevais des gifles ;
Et de souventes fois
A terre étais traîné
Et foulé aux pieds
Comme raisin en cuve.

Le temps s'écoula et j'appris à jouer,
Du monde prendre usage
Et faire grand dépenses ;
Mon père ne cessait de se lamenter
Et de ne pas payer
Mes males entreprises ;
Les dépenses commises
Me forçaient à voler,
Le grain vendre à vil prix,
Faisant mauvais marché.

Après que fus appris à faire largesses,
(De pire infection
Certes, il n'en est pas,
Tout l'or et l'argent qu'on peut voir en Syrie
Ne seraient suffisants
A qui brigue l'honneur)
Me mourais de douleur
A ne pouvoir y faire ;
De souffrir la vergogne
Ne me faisais pas faute.

Ne pouvaient suffire en rien toutes nos terres
A couvrir les dépenses
Des brigues où entraïs ;
Luttés, émulations, chaussures, habits,
Le manger et le boire,
Et le rang à tenir,
Les présents qu'il faut rendre,

Les parents, les amis
Y furent tels suçoirs
Que le coffre ont vidé.

Si me voyais contraint à faire vengeance
D'une grande insolence
Dont avais dû pâtir,
Payer de retour ne pouvais d'habitude
Et la rivalité
N'avait pour moi d'issue ;
L'esprit tout égaré,
En crevais de douleur
Voyant mon déshonneur
Qui n'était pas vengé.

Si m'étais vengé, ne sortais plus qu'armé,
L'esprit tout apeuré
D'en récolter le double ;
Et me tenais chez moi, comme emprisonné,
Et tout épouvanté
En allant et venant ;
Qui pourra jamais dire
Combien grande est la peine
Que provoque la haine
Par coupable début!

Voulais une épouse à la fois belle et saine,
Et qui ne fut pas vaine,
Ceci pour mon plaisir ;

Avec une grand dot, et gentille et docile,
De race qui fut nôtre
Et langue à gazouiller ;
Perfection désirée,
N'en est pas sous le ciel
Et l'homme le sait bien,
Qui l'a ici cherchée.

Si n'avais pas d'enfant, était tout dolent,
Parce qu'à ma famille
Mon bien voulais laisser ;
Ayant des enfants, ne me sont si plaisants
Que de ce mon esprit
Se trouve consolé ;
Or voilà bien l'état
Qu'a l'homme dans ce monde,
Qui de tout bien est monde
Pour la gent aveuglée.

Le blé récolté et la vendange faite,
Aurai ensemencé
Pour le temps à venir ;
Jamais ne s'accomplit ce marché prévu
Dans l'ordre régulier,
Les comptes sur ce mur ;
Le temps à Dieu je vole
Et le lui ai soustrait
Rompu lui ai le pacte
De son commandement.

Bataille continue livre pour le manger
A dîner, à souper
Et jamais n'a de pose ;
Si n'est pas apprêté comme bon me semble,
Vite me scandalise,
On fait son audacieuse !
O vie combien pénible,
Où donc m'as-tu mené
Sans cesser de souffrir
A longueur de journée!

Jamais ne satisfait mon maudit palais
La saveur des repas,
Aussi veut en tout temps
Des vivres exquis et des fruits de primeur ;
Et pour payer tout ça
N'ai jamais de finance ;
O tribulation,
Où sera donc ta fin ?
Je la pourrais quitter
Et l'âme est en péché!

Quelle peine grande nous vient par les fièvres,
Ne nous viennent légères.
Mais nous sont moult pénibles,
Et ne nous quittent aisément de sitôt ;
Les médecins sont lourds,
Payer faut tant de choses,
Et des sirops de rose

Et d'autres potiquets ;
Écus plus que grillons
Y partent à la fois.

A combien de maux on voit l'homme soumis,
On ne pourrait sitôt
En rimes le compter ;
Médecins le savent, qui comptent le coût,
Écrivent de bonne encre
Et puis se font payer ;
Il nous faut abréger
Car il est nécessaire
Que nous achevions vite
Ce que nous racontons.

Voici donc l'hiver qui arrive pluvieux,
Le sol devient fangeux,
Circuler est pénible ;
Le vent, la froidure et la neige en tout temps
A l'homme est ennuyeux
Pour y faire séjour ;
Il n'est pas dans le monde
De temps qui soit plaisant,
Et de la longue piste
On ne voit pas la fin.

Voici l'été qui vient avec grand chaleur
Et ce sont grands ennuis,
La vie devient pénible :

Dans le jour les mouches rôdent arrogantes,
Nous mordant sans pitié
Ne nous laissant repos ;
Quand passe cette épreuve,
Voici la nuit qui vient,
Mais les puces l'escortent,
Il leur faut la becquée.

Fatigué du jour, allais me mettre au lit,
Et pensais que l'esprit
Au lit reposerait ;
Voici que les pensers, où étais couché,
Avaient su me contraindre
A ne pouvoir dormir ;
Me voici à penser,
Me tournant en tous sens,
Sans trouver le sommeil,
Et cela moult fois.

Le jour arrivait, et je recommençais ;
Ce qui plus me souciait
En tête reprenais ;
Mais rien n'était fait comme l'avais pensé ;
Étais plein de douleur
De ne rien accomplir ;
La journée s'en allait
Et voici que la nuit
Me ramenait l'escorte
Des cauchemars d'usage.

Réglé un souci, voici qu'en vient un autre ;
Et jamais ce mésaise
Ne peut de moi s'enfuir ;
Moult engagements tous ensemble m'assailent,
Plus pilé que mortier,
Toujours me faut souffrir ;
O décevant désir,
Et où m'as-tu mené,
Qu'en ces tribulations
Passe toute ma vie ?

Ainsi toujours souffrant, viens à la vieillesse,
Et perds toute beauté
Comme toute puissance ;
Et deviens hideux, perdant la propreté ;
Grande est la répugnance
Qu'inspire à qui me voit ;
Et il me faut aller
Par force vers la mort,
A recevoir le prix
Qu'elle donne en paiement.

O fallacieuse vie, où donc m'as-tu mené
Et comment m'as payé
De t'avoir bien servie ?
M'as conduit ici, pour que sois enterré,
Rongé et dévoré
Des vers par le menu ;
Or voici le tribut

Que donnes à tes serfs
Et ne saurait manquer
A tous ceux qui sont nés?

O homme, or pense donc qu'est une autre vie,
Laquelle est infinie,
Où il nous faut aller ;
Et y sais deux lieux, où nous pourrons gîter :
Le premier, accompli
Et de pleines délices,
Le second, lieu de peine
Et rempli de douleur,
Où s'en vont les pécheurs,
Avec l'âme damnée.

Si ne laisses ici l'amour du péché,
Seras mis sous terre,
Dans la fournaise ardente ;
Si tu le laisses, et t'en es amendé,
Tu seras transféré
Avec la sainte gent ;
Or sus, dès à présent
Faisons-nous correction,
Pour que dans l'affliction
Ne soyons envoyés.

Cette autre laude est comme un raccourci et une conclusion de la précédente. L'homme n'a rien dont il puisse se glorifier. Tout ce qu'il a de bon est un don gratuit de Dieu, y compris son intelligence ; et quant à ce dont il tire vanité, ses vêtements par exemple, si la brebis reprend sa laine et si la plante reprend sa graine, il restera nu comme il est arrivé au monde. Encore s'il portait naturellement de beaux fruits, comme les arbres ! Mais il ne porte que des puces et des poux ! Ozanam, ô mon Père, quel déplorable goût ! Mais comme cela devait faire impression durable sur nos bons ombriens du treizième !

COMBIEN L'HOMME EST VIL

O homme, mets-toi à penser
De quoi te peux glorifier.

O homme, pense de quoi sommes,
De quoi fûmes, et où allons ;
Et en quoi nous retournerons,
Ore mets-toi à cogiter.

D'humaine semence es conçu,
Qui est très puante matière ;
Si te bien regardes en droit,
N'auras pas de quoi t'exalter.

De vile chose fus formé,
Et dans les plaintes tu es né,
Dans la misère demeuré,
Et en cendres dois retourner.

Vins à nous, comme pèlerin,
Tout nu, très pauvre et misérable ;
Amené dans notre chemin,
La plainte fut ton premier chant.

Amené dans notre pays,
N'apportas de quoi faire achats,
Mais le Seigneur te fut courtois,
Qui son bien voulut te prêter.

Or cherche bien ce qui est tien :
Si le Seigneur reveut le sien,
Ne te restera que le vil ;
N'as pas de quoi te rallégrer.

Gloire te fais du vêtement,
Qui t'habille à ton avantage,
Et tu as le cœur plein de vent,
Pour « Monsieur » te faire appeler.

Si la brebis reveut la laine,
Et la fleur réclame la graine,
Ton penser n'est que chose vaine,
D'où superbe voudrais tirer.

Regarde l'arbre, mon pauvre homme,
Combien il fait suave pomme,
Odoriférante, et vois comme
Est savoureuse à la goûter.

De la vigne que vois-tu naître ?
Le beau raisin que l'homme paît ;
Peu longtemps mûrir il le laisse
En naît le vin que nous buvons.

Homme, pense que toi, tu portes,
Des poux, beaucoup, avec leurs lentes,
Et les puces sont pauvres bêtes,
Qui ne te laissent reposer.

Si as orgueil de posséder,
Attends un peu, vite sauras
Ce que peux, de tout ce domaine,
A la fin sur toi emporter.

Écoutez maintenant les plaintes de ces deux pauvres vieux, qui échangent leurs confidences et se consolent mutuellement, car si l'un a un fils qui se conduit à son égard comme un juif, l'autre est martyrisé par sa bru. La chanson qu'elle a composée sur son beau-père est certes du plus « hault goût » et telle qu'on peut l'attendre d'une « fille de tavernière ». Mais voyez toujours la morale qu'il faut tirer de ces exemples déplorables : « O vous qui faites l'amour et de beauté vous délectez, mirez-vous en ce miroir que je suis pauvre vieux défait... Car le mal se doit punir, et j'ai tant commis le péché... O Seigneur, miséricorde!... Pour le monde qui nous trompe, j'ai abandonné ton service... Et je brûle de honte de m'en aviser si tard. »

Oyez une discussion
Qu'était entre deux personnes
Tous deux bien vieux, bien déçus,
Et qui avaient tout perdu.

L'un était couvert de loques
Et l'autre était bien vêtu.
Le loqueteux se plaignait
D'un sien fils qu'avoir disait,
Très impie et très cruel,
Et plus amer que le fiel :
— Regarde, ô compère mien,
Si mon fils n'est pas un Juif.
Vois comment m'a affublé
Avec l'argent de mes gains.
Sa langue qui est taillante
Et plus qu'une épée poignante
Tout entier me fait trembler,
Lorsque je le vois rentrer ;
N'en finit d'aller criant
Et toujours me malmenant :
« O vieillard privé de sens,
O vieux démon incarné,
Ne peux-tu jamais mourir,
Que de toi sois délivré? »
J'ai par contre une bru sainte,

Du paradis regrettée ;
Certes serais trépassé,
Si n'était son réconfort.
Toujours est à me laver,
M'arranger, me nettoyer ;
Aussi la bénisse Dieu,
Comme elle est mon seul repos !
— Compère, combien me blesse
Ce que viens de répéter
De la tienne sainte bru,
Car j'en ai une si dure !
Si tu oyais raconter
Ce que me fait supporter,
Te tiendrais pour bien content
De ce qui fait ton tourment.
Ai une bru astucieuse,
Avec la langue fourchue,
Et une voix si équine,
Qu'il ne reste une voisine
Qui n'ouïsse les grands cris
De son chant matutinal.
L'eau et le vent se reposent,
Mais la langue scélérate
Ne peut jamais reposer
De me dire des injures,
Avec paroles cuisantes,
Qui me fendent le cerveau.
Mieux vaudrait pour moi la mort,
Tant cela me peine fort !

Ai un fils bien ordonné,
Que Dieu même a fabriqué ;
Avec moi toujours patient,
Et son langage est plaisant ;
La femme a souvent battu
Pour ce qu'en a entendu,
Mais à rien cela ne sert,
Tant elle est de dure trempe. —
— Compère, la narration
Que viens de faire en parlant,
A mitigé la douleur,
Que je portais en mon cœur.
Me tenais plus affligé
Qu'homme au monde délaissé,
Et cent fois supportes pire,
Toi qui as mal sans remède ;
Car passe toute malice
Femme mauvaise et inique.
Ne crains pas de me conter
Car me peut revigorer,
Les paroles injurieuses
Et bien plus que venimeuses,
Que ta méchante bru dit,
Que pour ce Dieu la maudit!
— Compère, tu te rappelles,
Ainsi que moi, ce me semble :
Jouvenceau de bonne mine
Et accompli cavalier
Bel étais et éduqué ;

Or suis ainsi avili
Par une humble mercenaire
Fille d'une tavernière.
Avec la langue démontre
Que m'a vaincu à la joute ;
Fait a ignoble chanson
De ma réputation ;
« O maison trois fois maudite,
Que Dieu a abandonnée,
Le sale vieux insensé
En toi s'est venu nicher,
Déshonnête et très infâme,
Tout dégoûtant et puant,
Avec ses yeux clignotants,
Tout rougis et tout chassieux,
Ses paupières éversées,
Qui semblent ensanglantées.
Le nez sans cesse lui coule,
Comme l'eau coule au moulin ;
Comme défenses de porc,
Les dents lui sont déchaussées ;
Avec ses rouges gencives
Qui paraissent tout en sang,
Qui rire l'apercevrait,
A peine s'il n'en mourrait,
Avec ce regard horrible
Et cette face terrible!
Mais par la fétidité,
Qui de la bouche lui sort,

D'une puanteur extrême,
La terre en est infectée.
Quand son vieux catarrhe tousse,
Qui le voit il empoisonne,
Avec ses crachats fétides
Il incommode les gens.
Rogne sèche invétérée
Semble tenir à sa couenne ;
Comme chien qu'a la pelade,
Les mains démène en tout sens ;
Le vieux est tout éreinté,
Et comme un arc est ployé » ;
Et moult autres vilains mots,
Que mon cœur dire ne veut.
— Compère, grand est mon deuil,
En pensant à ta douleur ;
Comment le peux-tu souffrir
Si grande vergogne ouïr ?
M'émerveille que le cœur
Ne te soit crevé dehors.
— Compère, trop ne t'afflige,
Car le mal se doit punir ;
Ai tant commis le péché,
Bien est que en sois payé ;
Car ai eu tant d'allégresse
De la stupide beauté,
Et ore n'est pas merveille
Qu'ainsi trouble ma famille.
Merveille est plutôt pour moi,

Quand repense à cette chose,
Que comme chien écorché
On ne me jette au fossé,
En me voyant si horrible,
Puant et désagréable.
O vous qui faites l'amour,
De beauté vous délectez,
Venez donc et contemplez,
Car pourra vous être utile ;
Regardez en ce miroir
Que suis, pauvre vieux défait :
Étais de formes si belles,
Que de ville ou de château
Aucun jamais ne resta
Qu'à me voir je n'attirai.
Ore suis ainsi défait
Et tellement contrefait,
Que tout homme prend grand peur
Rien qu'en voyant ma figure.
Voyez donc que la beauté
N'a pas de stabilité ;
Le matin la fleur est née
Et le soir la voit séchée.
O toi, monde tout immonde,
Qui de tout bien m'a mondé,
O monde fallacieux,
A qui en toi se repose,
O monde tricheur au jeu,
Combien coûte la partie!

Tout le temps m'a dérobé,
Pactes n'as réalisés.
Avec tes semblants rieurs
Perdu ai le paradis.
O Seigneur, miséricorde!
Fais avec moi ta concorde!
Accorde-moi le pardon
De mes très graves offenses!
Je me rends et me repents
Car ne fus pas avisé.
Pour le monde qui nous trompe
Abandonnai ton service ;
Ore le voudrais-je faire,
N'ai plus force de m'aider ;
Et de vergogne je arde
De m'être avisé si tard!

Après avoir exercé sa verve satirique sur les hommes, Jacopone ne pouvait manquer de dénoncer l'antique alliance de la femme et du tentateur ; il ne le lui envoie pas dire : « Servantes êtes du diable, qu'avec empressement servez » ; pires que le basilic, qui ne tue que les corps par son regard, tandis que leurs œillades tuent les âmes. Notre pénitent se montre d'ailleurs singulièrement averti de tous les artifices par quoi les élégantes de Todi ou de Bologne remédient à leurs défauts naturels ; il n'est pas de teinture, de lotion, de semelle ou de corset, d'épilatoire ou de postiche capillaire, dont il n'ait une vieille expérience, certainement étrangère à la sobre élégance de Monna Vanna di Coldimezzo. Il dénonce leurs médisances, leurs calomnies et leur hypocrisie. Et il leur prédit, sans préjuger des châtiments de l'autre monde, une fin misérable en celui-ci, quand leur mari, pour qui elles prétendent se parer, exaspéré de jalousie, les égorgera dans une chambre secrète. « N'accusons pas le poète d'exagération, et rappelons-nous, dit Ozanam, que nous sommes au siècle de Francesca da Rimini. » — « Amor condusse noi ad una morte. »

COMMENT L'ORNEMENT DES FEMMES EST DOMMA-
GEABLE

O femmes, prenez bien garde
Que mortellement blessez ;
Dans les regards de vos yeux
Le basilic vous montrez.

Le basilic est serpent
Qui tue l'homme par la vue,
Son visage venimeux
Ainsi fait le corps mourir ;
Mais, bien pire, votre aspect
Fait que les âmes périssent
A Jésus-Christ le doux sire,
Qui les a cher achetées.

Le basilic est caché,
Et ne va pas se montrant ;
Quand reste sans regarder,
Ne fait à aucun dommage ;
Pire que le basilic
Est votre comportement,
Car les âmes vulnérez
Avec les fausses œillades.

Comment ne pensez, ô femmes,
Par votre comportement

Combien d'âmes en ce siècle,
Envoyez à perdition ?
Rien qu'avec mauvais désir,
Sans autrement y toucher,
Pour peu que soyez en verve,
Les âmes vous massacrez.

N'y pensez-vous pas, ô femmes,
Combien grand proie ravissez ?
A Jésus-Christ, doux amour,
Mortelles faites blessures.
Servantes êtes du diable,
Qu'avec dévotion servez ;
Quand vous êtes escrimées,
Moult âmes lui envoyez.

Tu dis qu'ainsi t'accommodes,
Qu'ainsi plaît à ton seigneur ;
Mais ta pensée même trompes,
Car ne lui es en amour ;
Si quelque sot te regarde,
Suspicion il a au cœur
Que, loin de lui faire honneur,
Tu lui fasses méchants traits.

Il se plaint et puis te frappe
Et te tient en jalousie,
Et veut savoir où tu vas,
Et en quelle compagnie ;

Puis te tendra des embûches,
Tant lui es suspecte et vile;
Ne te servent les discours
Que tu fais pour t'excuser.

Or voyez ce que fait femme,
Comment sait se contrefaire :
Sa personne trop petite
Comment la sait nous montrer!
Des lièges aux pieds se met,
Qu'une géante paraît,
Puis en glissant bien le pas,
Dissimule les semelles.

Si c'est une femme pâle
Selon qu'est sa vraie nature,
Se rougit, la misérable,
Ne sais de quelle teinture ;
Si est brune, se blanchit
Avec certaines lotions!
Rien qu'en montrant sa peinture,
Moult âmes elle a damné.

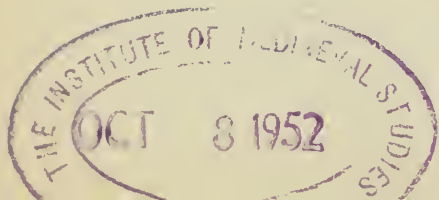
Montrera, la malheureuse,
Qu'a grands tresses enroulées ;
La tête s'est ornée,
Comme de tresses unies,
Et de pommade s'inonde,
Là où sont moult pellicules ;

Ainsi les hommes stupides
Par elle seront trompés.

Si d'occasion il lui plaît
Que l'on la voie décoiffée,
Vois ce que fait la démone,
Avec un renversement :
Les tresses d'autrui s'arrange,
Ne sais par quel tour de main ;
T'en fera tout un ensemble,
Qui paraît sur son chef né.

Que fera la misérable
Pour avoir les joues polies ?
Se mettra l'épilatoire,
Pour le vieux cuir enlever ;
Lui refait le cuir morbide,
Paraîtra très jeune ainsi ;
Ainsi trompent l'homme sot
Par leurs falsifications.

Lorsqu'à cette pauvre femme
Lui est une fille née,
Comme nature l'a faite,
Lui paraît tout estropiée.
Mais le nez a tant tiré,
En le serrant à sa guise,
Et l'a si bien réparée,
Que pourra semer intrigues.



Il en est qui pour les hommes
Ne se mettent pas en frais,
Se délectent avec d'autres
A faire grand apparât.
Mais n'y penses, malheureuse,
Que pour vaine jouissance
Le cœur a été blessé
De cruelle infirmité?

Tu n'as la puissance, ô femme,
De prendre part au combat ;
Mais si as les mains liées,
Tu laisses la langue faire ;
A elle ne manqueront
Forces à pouvoir jeter
Les paroles de douleur,
Qui savent percer les cœurs.

Ne restera à dormir
Celle que tu as blessée ;
Si dur te rendra les coups,
Que n'en seras pas joyeuse ;
Te couvrira d'infamie,
Qu'en deviendras ridicule ;
Mèneras ensuite vie
Avec fréquentes tempêtes.

Soupçonnera ton mari
Que n'es pas de lui enceinte ;

Lui viendra telle tristesse,
Que saignera toute veine ;
T'enfermera dans ta chambre ;
Que n'entende la voisine ;
O quelle triste façon
Y auras de mort d'angoisse.

Nous arrivons aux satires dirigées contre l'Église, disons mieux, contre les membres de cette Église, si haut placés qu'ils soient, qui la déshonorent par leurs mœurs ou leur oubli des vertus chrétiennes. Jacopone a pu se tromper, et cela ne lui est guère arrivé qu'à propos de Boniface VIII, sur le compte de qui il y a encore beaucoup à redire ; « mais son erreur fut celle d'un cœur passionné pour l'honneur de l'Église et déchiré de ses plaies. Toute la tristesse de ces jours de scandale se fait sentir dans les vers de la laude suivante, où je trouve bien moins de colère que d'amour » (Ozanam).

Que si l'on s'étonne de l'âpreté de ses vitupérations, nous rappellerons qu'elles sont singulièrement dépassées par un grand poète catholique et quelles paroles terribles Dante met dans la bouche du Christ, de saint Pierre et des grands fondateurs d'ordre, quand ils parlent de leurs successeurs de l'an 1300. Il est vrai que le Florentin pouvait être entraîné par des passions politiques et que l'Alighieri n'était pas un saint. Mais c'est parmi les saints précisément qu'on trouve, et cela va de soi, les sévérités les plus grandes. « Si le moyen âge eut le malheur de connaître le mal, il eut le mérite de le haïr. Il n'usa pas de nos ménagements et de nos délicatesses. » Les pécheurs savaient qu'ils péchaient et cela explique combien souvent ils savaient aussi se repentir, et de quelle rude façon. « Les sages d'alors ne craignaient pas de diminuer le respect en publiant les vices des grands. Si la corruption pénétrait dans le sanctuaire, le fouet qui chassa les vendeurs du temple passait des mains de Pierre Damien à celles de Grégoire VII, et de saint Bernard à Innocent III. Ces siècles d'inspiration furent aussi des siècles de polémique ; ils ne se refusaient ni l'invective ni le sarcasme. Au-dessous des saints évêques sculptés au portail des cathédrales, le sculpteur faisait grimacer les mauvais prêtres et les moines apostats. »

C'est avec raison que Pacheu rappelle ces paroles que le Dialogue de sainte Catherine de Sienne mettra, un demi-siècle plus tard, sur les lèvres mêmes du Christ : « Écoute, ma fille bien-aimée, et apprends dans la douleur et l'amertume de ton cœur, quel est le principe et le fondement de leur égarement : c'est l'amour-propre, d'où naît l'arbre de l'orgueil, qui produit l'aveuglement. » (Jacopone lui opposait déjà la haine de soi et l'amour du prochain.) « La gloire et l'honneur doivent m'appartenir et ils doivent n'avoir pour eux que la haine de leurs sens. Ils doivent se connaître assez pour se réputer indignes du sublime ministère qu'ils ont reçu, et ils font le contraire. Tout pleins d'orgueil, ils ne peuvent se rassasier de la boue des richesses et des délices du monde ; ils sont avides, impitoyables, avarés à l'égard des pauvres, et à cause de ce misérable orgueil et de cette avarice qu'engendre l'amour de soi, ils abandonnent le soin des âmes. Ils ne pensent qu'à conserver et soigner les choses temporelles, et ils laissent mes brebis, que je leur ai confiées, comme des troupeaux sans pasteur. »

Ce « Pianto de la Chiesa » semble bien avoir été écrit après le séjour de Jacopone à la cour pontificale, mais avant le déchaînement de la lutte contre Boniface. Le ton en est encore d'une calme et triste noblesse. Nous verrons pourquoi il devint d'une violence inouïe, quand il s'agit d'attaquer le pontife lui-même.

Notons l'importance qu'il attribue, comme motif de sa déchéance, à la paix et à la prospérité matérielle de l'Église, « qui se tenait si droite, quand elle était persécutée ». Si nous avons aujourd'hui un clergé d'une si haute tenue morale, apostolique et intellectuelle, tel, dans sa pauvreté joyeusement consentie, que nos pères n'en ont peut-être jamais eu dans les temps de prospérité la plus éclatante, n'est-ce

pas tout de même pour beaucoup à la persécution que nous le devons ?

Et puisque nous allons lire cette plainte de l'Église, rappelons qu'à la même époque, Rutebeuf, le besogneux trouvère, mais chrétien fervent, écrivait en France, presque dans les mêmes termes :

*Sainte Église se plaint, et ce n'est pas merveille,
Ses fils sont endormis, pour elle nul ne veille.*

Pleure l'église, oui, pleure et se lamente
Sent tout le malheur de détestable état.

O très noble maman, pourquoi pleures-tu ?
Tu montres que sens des douleurs par trop grandes ;
Narre-moi la raison pourquoi tu gémis,
Et si rude plainte fais démesurée.

— Mon fils, tant je pleurs, que j'en ai sujet ;
Je me vois tous morts, mon père et mon mari ;
Enfants, frères, neveux, les ai tous perdus,
Tous mes amis sont pris et chargés de liens.

Je suis entourée de mille enfants bâtards,
Qui en tout mien combat se montrent couards ;
Mes légitimes, devant épées ou dards,
Leur courage jamais n'en était changé.

Mes fils légitimes étaient en concorde,
Je vois les bâtards toujours pleins de discorde,
La gent infidèle m'appelle la orde,
Pour le mauvais exemple que j'ai semé.

Je vois partout bannir Dame Pauvreté,
Nul n'a cure de rien, sinon de dignité ;
Mes fils légitimes, en leur sainte âpreté,
Tout le monde leur était foulé aux pieds.

L'or et l'argent ils ont remis en honneur,
Fait ont mes ennemis avec eux festin,
Tout bon usage par eux est rejeté,
De là ma plainte, avec grand gémissement.

Où sont les patriarches remplis de foi ?
Nul est qui désire pour elle mourir ;
La fade tiédeur me saisit et m'occit,
De ma grande douleur nul ne se lamente.

Où sont les prophètes remplis d'espérance ?
Nul est qui me soigne en mon triste veuvage ;
La présomption a pris une telle audace,
Que tout le monde, après elle, s'est dressé ?

Où sont les apôtres remplis de ferveur ?
Nul est qui se soucie de ma grand douleur ;
S'est levé contre moi l'amour de soi-même
Et jà ne vois aucun qui contre se dresse.

Où sont les martyrs, qui étaient pleins de force ?
N'en est qui m'assiste en mon cruel veuvage ;
S'est levé contre moi le relâchement,
Toute ma ferveur en est annihilée.

Où sont donc les prélats justes et fervents,
Dont la vie faisait la santé des nations ?
Levée s'est la pompe et l'enflure puissante,
Et si noble ordre tout entier ont souillé.

Où sont les docteurs, tout remplis de prudence?
Beaucoup d'eux je vois très montés en science,
Mais leur vie, hélas, pour moi n'a convenance ;
Frappé m'ont du pied, le cœur m'est écœuré.

O mes religieux, en votre tempérance,
Grandement par vous étaiis réconfortée ;
Ore vais cherchant parmi tous les couvents,
Combien peu j'en trouve, en qui sois consolée.

O paix amère, combien m'as affligée!
Quand j'étais en combat, me tenais si droite!
Ore le repos m'a saisie et défaite,
Le caressant dragon m'a empoisonnée.

Nul est qui accoure en entendant ma plainte,
En chacun des États, je vois mon Christ mort ;
O ma vie, mon espérance et ma joie,
En tout cœur, mon Dieu, je te vois étouffé.

Voici, avec « l'infelice viaggio », une note bien différente, où la plus fine et la plus joyeuse ironie s'allie à la plus virulente satire. C'est cette pauvre Dame Pauvreté, qui raconte le voyage d'inspection qu'elle a fait parmi toutes les conditions humaines, sur l'ordre de Dieu son Père ; en commençant par les prélats, ajoute l'Éternel, « si toutefois tu peux entrer chez eux ». Bien entendu, elle n'y trouve que des coups de bâton ; elle n'est pas mieux reçue par les Moines mendiants, qu'elle trouve couverts de bons manteaux et peu disposés à passer des principes aux actes. Pas plus de succès chez les ermites ; mais la scène devient hilarante, quand elle arrive chez les nonnes. La tourière commence par l'envoyer à l'hôpital, puis Madame l'Abbesse attirée par les cris manque de s'évanouir, en voyant « ce démon d'enfer » et, non sans avoir eu à entendre auparavant quelques suaves vérités finit par faire chasser cette vieille mendicante par le bâton de son valet. La voyageuse renonce à visiter à l'hôpital les pauvres mal contents de leur sort, et dans le monde la gent séculière. Mais l'ironie de ce franciscain de la stricte observance n'épargne pas même ses frères directs, les Spirituels, qui cependant, après s'être d'abord à peine aperçus de sa présence, finissent par écouter patiemment les discours de Dame Pauvreté, dont ils se contentaient jusqu'alors de faire parade. Et la conclusion, toujours ironique, est celle-ci : « O pauvreté, ô pauvreté, de vous on fait de beaux discours, mais lorsque vous vous approchez, chacun se met à fuir bien vite ! »

« Cette ironie, qui en d'autres temps est devenue le langage de l'impiété » (et qui était bien peu de mise dans la bouche mondaine des auteurs de fabliaux et de « nouvelle », où la critique des moines revient comme un cliché), « convenait à une époque, où la vie spirituelle menaçait de périr étouffée

sous les richesses, comme le bon grain sous les épines. Saint Bernard ne pouvait croire (lettre à l'Abbé Guillaume) que les Pères eussent toléré toutes les superfluités, qu'il voyait chez les moines de son siècle, tant d'intempérance dans le manger et le boire, tant de mollesse dans les lits et les vêtements, tant de magnificence dans les montures et les constructions » (O Sacro Speco!) « Saint Pierre Damien portait plus haut ses coups, et ne craignait pas d'armer son zèle d'un trait satirique », (proche parent de la verve de Jacopone) « quand il accusait le luxe des prélats, leurs tables, où des pyramides de viandes exhalaient toutes les épices de l'Orient, les vins de mille sortes pétillant dans les coupes de cristal, les lits plus riches que les autels, et les murailles ensevelies sous les tapisseries, comme des morts sous leurs linceuls. » (Opusc., XXI, cap. VI.)

DE MALHEUREUX VOYAGE DE DAME PAUVRETÉ

O amour de la pauvreté,
Ta grand noblesse et dignité
Qui pourra donc jamais narrer ?

La pauvreté, voie la plus sûre,
Ne craint aucune créature,
Des larrons n'a nullement peur,
N'a rien que puissent dérober.

S'en va par le monde, inconnue,
Et tous les hommes la rebutent ;
Tous lui disent : Que Dieu m'assiste !
Si la voient par hasard passer.

Et si extrême est la terreur
Qu'inspire à toute créature,
Que tout homme elle fait trembler,
Qu'elle doive chez lui entrer.

Or écoutez ce qu'elle dit
D'un sien voyage malheureux ;
Même si d'aucuns mal nous dit,
Y aurons peut-être profit.

— Notre Père me dit : Allez,
Et visitez tous les états,
En commençant par les Prélats,
Si pourtant on y peut entrer.

M'en allant donc par leurs maisons,
Y trouvai d'excellents bâtons ;
Ceux-ci furent la récompense
Qu'eus alors pour mon bêlement.

Ne voulurent pas même ouïr
Ce que j'aurais voulu leur dire,
Ne pouvaient même soutenir
Que je reste à les regarder.

Me dis alors : Lorsque j'étais
Parmi de saints moines, avait
Grand plaisir avec eux mon âme ;
Or chez eux retourne rester.

Quand y fus, en trouvai certains
Qui, à l'aspect, paraissaient saints ;
Commençai à dire mes chants,
Mais tous alors prirent la fuite.

Eus alors extrême douleur,
Me remémorant leur ferveur ;
Commençai à dire : Seigneur,
Par pitié, ne me laisse pas !

M'en allai parmi les Mendians ;
On y entendait moult grands chants,
Sur eux avaient de bons manteaux ;
Ne me voulurent écouter.

Frères miens, ore m'entendez,
Votre temps ici vous perdez!
Promis à Jésus-Christ avez
De toujours suivre son exemple.

Faites bien attention au pacte,
Avant que d'être échec et mat,
Car ne suffit pas, après l'acte,
Dire, contrit : Oh ! que voudrais !

Dans les forêts, chez les Ermites
M'en allai vite, et mal vêtus
Les trouvai, mais pleins d'appétits.
Ne voulus autre d'eux épier.

Mais leur dis : Hola! misérables!
Dehors vous faites si petits,
Mais dedans, en vous remplissant,
Nul ne vous pourrait contenter.

Vous recherchez le monde entier,
Et jà semble que votre fond,
Tant apparaît sombre et profond,
Jamais se puisse rassasier.

Vous êtes remplis de rancœurs,
Et ne cessez de murmurer,
Liberté vous donne douleurs,
La voudriez plus grande faire.

Si voulez porter médecine
A votre lamentable ruine,
S'apaisera cette tempête,
Si voulez à moi regarder.

Celui qui n'a et ne veut rien
Va sans crainte parmi les gens
Et n'a de quoi s'épouvanter,
Tant a foi dans mon savoir faire.

Rester plus avec vous ne peux,
Mais sortez vite de l'ornière,
Pour que, votre mal refoulé,
Mon eau vous donne à essayer.

Les Sœurs je veux m'en aller voir,
Car d'elles reçus grand plaisir ;
Si me veulent plus retenir,
Avec elles voudrais rester.

Quand fus à la porte arrivée,
Trouvai qu'était toute disjointe.
A une sœur je dis : Écoute,
A toi un peu j'ai à parler.

Elle me dit : Que veux-tu dire ?
Et se mit fort à grommeler.
— Pour Dieu consens à me souffrir,
Que chez vous puisse me loger.

— Que ne vas-tu à l'hôpital?
Voilà bien joie qui nous arrive!
L'abbesse, si vient à savoir,
Te fera en hâte chasser.

— Or va, dis-le à ton abbesse
Et pour Dieu, n'en aie pas regret,
Que si en veut se contenter,
Ici me puisse reposer.

L'Abbesse vient en toute hâte,
Avec une autre gouvernante ;
Quand m'aperçut si misérable,
Commença à fort se signer.

Dit : Aide-moi, Dieu éternel!
Ceci est le démon d'enfer,
Et me donne douleur interne,
Telle que ne peux plus parler.

Je m'approchai alors près d'elle :
— Dieu vous sauve, mes chères sœurs!
Dire vous veux ce qui m'amène.
Pour Dieu vous plaise m'écouter!

Jà cette maison habitai,
Grand repos autrefois y pris,
Et l'honneur que y recevais
M'y faisait souvent retourner.

Or me paraît toute changée,
Les meubles et la compagnie ;
Me semblez gens hors de coutumes,
Et non pas ordre régulier.

Vous en allez sans retenue,
Avec la face bien fardée,
Robes étroites de soldats,
Vanté dans toute l'allure.

Et si raconter vous voulais
Par le menu tous vos excès,
Pense certes que vous ferais
Toutes ensemble estomaquer.

Beaucoup étaient venues entendre ;
L'une à l'autre prenaient à dire :
— Qui est celle-là si hardie,
Que ne craint pas de haut parler ?

Un mot pour le valet donné
Arrive vite à Sœur Aimée ;
Le voici qui vient enragé,
Et commence à me bâtonner.

— Va-t'en d'ici, vieille mendiante,
Fais qu'ici plus on ne te sente,
Ou le bâton, qui or te tente,
Je t'en ferai bien souvenir.

Je partis et il me souvient
Que je leur dis : Grand merci bien !
Êtes indignes de tel bien,
Que moi, je voulais vous donner.

Or que puis faire désormais ?
A l'hôpital n'irai jamais.
Tous y crient : Misères, misères !
Nulle paix ne s'y peut trouver.

Au milieu de gent séculière
N'est pas mieux de m'en retourner.
Je l'avais vue déjà de là,
On y perd le fait et le faire.

Chez les amis spirituels
M'en irai, qui sont si charnels ;
Paroles font si fraternelles,
Que peut-être y pourrai rester.

Je m'en allais, l'air composé
Ne faisant plus de bruit que rien,
Et me semblait que tant de gens
Ne se doutaient de ma présence.

Voulus en tenter quelques-uns,
Ceux qui me paraissaient aimants ;
A leurs maisons fus aussitôt,
Pour tâcher de juger leur vie.

A faire parade de moi
Ils s'efforçaient dans leurs paroles,
Mais très grande était leur douleur,
Qui les faisait se consumer.

— Pour Dieu, notez bien ce qu'a dit
Notre tout béni Jésus-Christ :
Heureux les pauvres en esprit!
Me voici Dame Pauvreté.

Comment Christ déjà pouvait-il
Louer encor plus ma vertu,
Qu'en disant qu'Il voulait placer
En mes époux sa complaisance?

Qui se donne à moi par amour,
De moi reçoit si grand faveur ;
Du créé le tire dehors,
Et dans le Christ je l'établis.

Jà ne craint plus rien de l'enfer,
Promis lui est règne éternel ;
Ceci l'a dit le Dieu Suprême,
Dont ne change pas la parole.

Saint François, mon grand bien-aimé,
M'épousa avec grand amour ;
Tant me plut-il en son aspect,
Qu'à lui voulus nue me donner.

Quand eut vu toute ma splendeur,
S'enflamma tout entier d'amour,
Transformé dans le Créateur,
Y établit son habitat.

Or voici que vous pouvez voir,
Si savez à cela venir,
Comment je donne tel plaisir,
Que meilleur ne se peut donner.

Ne peut être de moi content
Qui du monde est encore esclave,
Car son cœur est rempli de vent ;
Si est vain, ne peut reposer.

Pour Dieu, mes fils, or y pensez !
Tous vos actes bien surveillez ;
Le temps maintenant regagnez,
Pour pouvoir avec moi régner.

Car on pourra voir en ce jour
Hors du royaume demeurer
Qui aurait pu les mépriser,
Mais vanités a préféré.

— O pauvreté, ô pauvreté !
De vous on fait de grands discours
Puis lorsque vous vous approchez,
Chacun vite se met à fuir.

Ai dit comment est votre état,
Combien est haut et sans mesure,
Qui fait l'homme rester heureux,
Après qu'à vous vient se donner.

Il n'y a pas de votre faute,
Mais de nous, car fausses sciences
Nous ne laissons, et ainsi part
Nous n'aurons peut-être à régner.

Or te plaise, très haut Seigneur,
Nous faire pauvres par amour,
Pour que notre cœur déchargé,
A Toi puisses après tirer.

Mais Jacopone ne se contente pas de dénoncer les vices ou les manques de vertu des clercs. S'attaquant à ses frères franciscains, il aborde une question beaucoup plus délicate encore, parce qu'elle ne fait pas partie des disciplines générales de l'Église et qu'elle peut même leur faire opposition, c'est celle de leur développement intellectuel. Saint François n'avait certes pas l'intention de fonder un ordre savant, et, dans sa pensée, ses fils devaient demander beaucoup plus à la contemplation et à la pénitence qu'aux recherches théologiques et philosophiques. Il avait ses raisons pour vouloir retremper l'âme de ses disciples dans l'influence directe du Christ et de son Évangile. Mais ce qui pouvait convenir à un petit groupe d'âmes saintes et tout imprégnées d'amour divin était plus difficilement applicable à un ordre, qui, d'année en année, prenait un développement aussi étendu. Il était malaisé de maintenir cette masse d'hommes très hétérogène par les seules forces de l'amour et de l'intuition ineffable, sans risquer des déviations désastreuses, déviations qu'on vit d'ailleurs se produire dans la pénible aventure des Fraticelli. Il devenait donc indispensable, au moins pour la plupart, de leur faire faire des études théologiques sérieuses ; de là aux autres sciences groupées sous l'égide de la philosophie le pas était bien vite franchi. Et ce fut, avec le désir d'adoucir une pénitence jugée trop rigoureuse, la deuxième raison qui, du vivant même de saint François, amena, sous la direction de Frate Elia, ce mouvement que nous avons déjà vu aboutir à la séparation des Conventuels d'avec les Spirituels de la stricte observance. Entre ces deux courants, l'un de curiosité scientifique et de relâchement disciplinaire, l'autre d'illumination (sans aucun sens péjoratif) et d'attachement à la première règle, il y avait eu certes, dans cette deuxième moitié du treizième, des esprits d'élite

et des saints, difficiles à classer dans l'une ou l'autre catégorie, puisqu'ils joignaient à une science particulièrement éclairée, tous les privilèges d'un mysticisme remarquable et les plus beaux exemples d'une vie ascétique parfaite. Il suffit de nommer saint Bonaventure ou saint Bernardin de Sienne. Mais les Spirituels voyaient dans ce développement intellectuel beaucoup plus les inconvénients, l'orgueil du savoir et la vanité des disputes, qui éloignent de l'amour de Dieu, que les avantages très réels qui ont fini par s'imposer. Leur réaction, comme toute réaction, dépassait les justes limites et nous en trouvons l'expression dans la laude suivante.

Ozanam éprouve le besoin, qui nous fait un peu sourire, parce que nous sommes tout de même un peu plus éclairés que la bourgeoisie voltairienne de son temps, de déclarer qu'il y a un mysticisme inattaquable, vrai, qui fait le fond de la théologie chrétienne, mysticisme qui inspire saint Thomas comme Bossuet ; la religion se proposant d'unir l'homme à Dieu par l'amour, par la grâce, par des communications spirituelles. Ozanam montrait cependant dans l'occasion un singulier courage, en énonçant ces vérités essentielles, car le mysticisme était fort mal vu ; il l'est encore par les imbéciles de notre époque.

« Le point de départ de la philosophie mystique est de reconnaître en nous des intuitions lumineuses, qui tout à coup, dans un moment d'émotion, nous découvrent des vérités vainement cherchées par l'effort du raisonnement. Mais ces vérités soudaines n'éclairent l'âme qu'à l'instant où elle s'oublie elle-même, où, par un élan désintéressé, elle se dégage des passions et des sens. Il y a donc des lumières cachées à la science qui se donnent à la vertu ; il y a, pour atteindre au vrai, une voie morale, plus sûre que la voie logique » (plus sûre, mais certes pas plus aisée). « Voilà

pourquoi tous les mystiques commencent par établir l'insuffisance de la raison. »

Nous verrons cependant que, même dans ses enthousiasmes les plus passionnés, Jacopone sait contrôler par la raison elle-même, tempérée d'humilité, cette inspiration surnaturelle qui peut être trompeuse. Dans son « Amor falso », il déclare que l'Amour met des règles même où il n'y en a pas ; et dans son « Dityrambe mystique », c'est dans la bouche même du Christ qu'il place ces conseils de sagesse et de modération. Voilà bien l'attitude authentique de tous les grands mystiques, que leurs détracteurs feraient bien de lire avant de les dénigrer. Que ceux qui ont lu sainte Thérèse et saint Jean de la Croix se rappellent leur insistance à mettre en garde contre les illusions, à détailler les critères qu'il faut appliquer aux manifestations spirituelles, et, pour tout dire, l'espèce d'appréhension qu'ils manifestent devant les grâces sensibles, même après en avoir été comblés, ils le savent, par Dieu Lui-même. Ah ! certes non, la vie mystique n'est pas une vie dérégulée.

Dans cette courte satire, que nous allons lire, Jacopone ne veut voir que les inconvénients de l'étude. « Avec un langage qui rappelle moins la modération du saint docteur Bonaventure que la véhémence de saint Pierre Damien », il maudit toute la science des lecteurs, c'est-à-dire des maîtres ès théologie, tous les artifices de la scolastique contemporaine ; pourtant elle brille encore de tout l'éclat de la Somme et ne s'est pas encore enlisée dans le marais des discussions oiseuses, d'où elle devait émerger de nos jours, plus rayonnante que jamais. « Il ne voit dans cet enseignement théologique de l'Université de Paris, qui venait de jeter tant de clartés, que l'orgueil du savoir et la vanité des disputes. Aux controverses de cette école célèbre, à ses thèses « de quolibet » pro-

posées et soutenues contre tout venant, il oppose (dans une autre pièce) le dernier examen que toute âme doit subir, où tous les sophismes ne serviront de rien contre les syllogismes du Juge éternel. Ailleurs, il célèbre la sagesse qui se dérobe aux faux sages : « Vainement viennent-ils armés de plusieurs clefs, fatiguer la porte fermée devant eux... La vraie sagesse instruit les hommes par l'amour et se révèle aux cœurs purs. »

Et c'est ainsi qu'on voit encore une fois l'admirable unité du système catholique, puisque même les exagérations, disons même peut-être les erreurs de ses saints, viennent aussi enrichir le trésor commun de l'Église.

*PARIS ET ASSISE — COMMENT LA CURIEUSE SCIENCE
ET L'AMBITION SONT DESTRUCTIVES DE LA PURETÉ*

Ainsi que semble, ainsi est ;
N'y a plus de religion.

Pour un mal vîmes Paris,
Car nous a détruit Assise ;
Avec tous leurs lectorats
L'ont mise en mauvaise voie.

Qui a relent de lecture
S'en aille à l'hôtellerie ;
Les autres au réfectoire,
Avec la salade à l'huile.

Se dégoûte le lecteur,
Servi comme un empereur,
Le cuisinier rend malade,
Et nul homme veut le voir.

Se rassemblent en chapitres,
A faire nombreux articles :
Le premier à édicter
Est le premier à tout rompre.

Voyez donc le grand amour
Que l'un pour l'autre a au cœur :
Se guettent comme mulets,
Pour se ruer dans les côtes.

Si ne lui laisses la voix,
Te placera sur la croix ;
Puis te tendra des embûches,
Pour qu'aïlles mourir au loin.

Tout le jour sont à jaser,
Comme femmes, à railler ;
Si le frère les surprend,
Se voit envoyé au diable.

Qu'il soit fils de savetier,
Ou de pauvre mercenaire,
On lui verra telle enflure,
Que semble fils d'empereur.

« Il arriva qu'en 1294 (5 juillet), le Saint-Siège étant vacant depuis vingt-sept mois, (Nicolas IV, pape franciscain était mort le 4 avril 1292), les cardinaux s'accordèrent à finir le veuvage de l'Église et à lui donner pour chef un saint, en la personne de l'ermite Pierre de Morrone. Quand l'austère vieillard, tiré de sa cellule et couronné sous le nom de Célestin V, eut pris le gouvernement du monde chrétien, tout son zèle se déclara pour la stricte observance des règles monastiques ; les Frères Spirituels obtinrent de lui le privilège de vivre selon la première rigueur de l'Ordre, dans des couvents séparés et sous des supérieurs de leur choix », ce qui les délivrait entièrement des brimades possibles des Conventuels.

Il semble que cette élection et ses conséquences heureuses eussent dû ravir d'aise l'âme du Todino, puisqu'elles réalisaient son rêve. Il écrit à Célestin et si l'on n'attend pas de lui des flatteries peu en rapport avec son caractère, au moins escompte-t-on sa joie ; c'est bien mal connaître Jacopone. Il est vrai qu'il est heureux d'avoir pour pape un saint homme épris de pauvreté et rayonnant de vertus, mais il le veut parfait et ce n'est pas peu dire ! Et puis surtout, il est rempli de craintes. Il ne faut pas oublier que ce juriste très averti de toutes les intrigues temporelles, où il avait été mêlé avant sa conversion, avait déjà vécu à la cour pontificale. On comprend l'angoisse qu'il ressentait en se demandant comment ce saint ermite, peu au courant des choses de ce monde, se débrouillerait sans se laisser duper, au centre « de ce tourbillon d'intérêts, de passions, et de discordes qui menaçait d'emporter la chrétienté, et que la main des papes les plus fermes avait eu peine à contenir ». Il faut songer que Grégoire IX est mort depuis cinquante ans, sans avoir résolu définitivement la question de l'Empire et que Boniface VIII

va se trouver en opposition violente avec Philippe le Bel ; ceci sans préjudice des luttes continuelles et souvent atroces à soutenir contre les turbulents barons romains. Aussi Jacopone, écrivant à Célestin V « lui montre sa reconnaissance » (et son affection) « en homme moins jaloux de plaire à ses amis que de sauver leurs âmes ». Il lui exprime son angoisse devant les responsabilités qu'il a prises en prononçant le « volo » qui l'a fait pape et lui adresse les rudes avertissements, qui peut-être le mettront en garde contre les dangers qui le menacent.

Et, pour répondre à ces craintes prophétiques, le pauvre et saint ermite, s'estimant au-dessous de sa tâche, abdiqua au bout de cinq mois et retourna à sa cellule. Dante a mis dans le vestibule de l'enfer, pour ce qu'il estime une lâcheté, « quello che fece il gran rifiuto », mais l'Église a placé sur ses autels saint Célestin V, pape.

ÉPITRE A CÉLESTIN QUINT, CI-DEVANT NOMMÉ
PIER DA MORRONE

Que feras, Pier da Morrone ?
Te voici venu à l'épreuve !

Verrons, à ce qu'auras ouvré,
Ce qu'en cellule as contemplé ;
Si par toi le monde est trompé,
S'en suit pour toi malédiction.

Ta renommée haut est montée,
De toute part s'en est allée ;
Si te souilles en fin de compte,
Seras en grande confusion.

Comme à la cible, la sagette,
Tout le monde est vers toi tourné ;
Si ne tiens la balance drette
A Dieu en sera appelé.

Si tu es or, fer, ou bien cuivre,
Prouveras en cet examen ;
De quel fil es, laine ou étain
Le montreras en cette action.

La cour de Rome est une forge
Où le bon or vient s'affiner ;
Si le mets en autre creuset
Se transforme en cendre et charbon.

Si cet office te délecte,
Ne peux avoir mal plus infect,
Car bien est une vie maudite
Que perdre Dieu pour tel morceau.

Grande douleur ai eu pour toi
Quand tu as répondu : Volo,
Car t'es posé un joug au cou
Qui peut être ta damnation.

Quand est mis l'homme vertueux
En lieu battu par la tempête,
Toujours le trouves vigoureux
A porter droit le gonfalon.

Pour toi grande est la dignité,
Mais non moins grande la tempête
Et grandes sont les différences,
Que trouveras en ta maison.

Si tu n'as amour paternel,
Le monde n'obéira pas,
Car amour bâtard point n'est digne
D'occuper telle prélature.

Amour bâtard a son paiement
Ici-bas, sous le firmament,
Car, pour son faux entendement,
De là-haut il s'est fait bannir.

Ainsi l'ordre cardinalice
Est réduit en piteux état ;
Chacun pousse sa parenté
Et ne songe qu'à l'enrichir.

Garde-toi bien des prébendés ;
Toujours les verras affamés,
Et sont tellement assoiffés,
Que le restent même après boire.

Garde-toi de ceux qui trafiquent,
Qui noir pour blanc te feront voir ;
Si ne te sais bien escrimer,
Chanteras vilaine chanson.

Le principal grief qu'on ait dressé contre la sainteté de Jacopone est sa lutte violente avec Boniface VIII. Les accusations d'hérésie ne sont, nous l'avons vu déjà en partie, que des procès de tendance fondés sur l'interprétation abusive d'une phrase isolée de son contexte, chez un auteur qui fut toujours soumis à l'autorité dogmatique de l'Église. Ici, au contraire, il s'agit d'une faute de discipline commise, la chose est sûre, par notre saint homme. Encore faut-il mettre les choses au point, voir à quel degré il fut fautif et montrer comment, s'il a calomnié, ne croyant d'ailleurs que médire, s'il a manqué gravement à la charité vis-à-vis d'un homme, qu'il n'a pas cessé d'aimer en Dieu, mais qu'il croit indigne de sa charge, il est toujours mû par une charité très haute, qui est l'amour de Dieu et de son Église. Sur ce point, les laudes que nous lirons après cette lettre à Papa Bonifazio, éclairent nettement les intentions de l'auteur.

« Je ne m'engage pas sans hésitation, dit Ozanam, dans l'histoire de cet homme extraordinaire, qui passa du cloître à la prison, et de la prison sur les autels... La gloire de Dieu ne fut jamais intéressée à cacher les fautes des justes. Les incroyants peuvent s'en réjouir, les faibles s'en étonner. Les esprits fermes dans la foi en prennent sujet d'admirer la supériorité du Christianisme, qui jamais n'imagina ses saints comme les stoïciens voulurent leurs sages, comme des hommes impossibles, sans passions et sans faiblesses : il les conçoit tels que la nature les a faits, passionnés, faillibles, mais capables d'effacer par un jour de repentir plusieurs années d'erreur. »

Nous savons déjà que Boniface VIII ne tarda pas à supprimer les privilèges des Spirituels et les remit sous l'obédience de supérieurs conventuels. « Au moment où un coup si funeste frappait les ardents réformateurs de l'Ordre de

Saint-François, des rumeurs étranges commençaient à se répandre. On accusait Boniface d'avoir extorqué l'abdication de Célestin V, en l'effrayant par des bruits nocturnes ; d'avoir jeté le saint vieillard dans une prison, pour l'y faire mourir de la main du bourreau. Rien n'était vrai dans ces récits ; mais le mécontentement les semait, la crédulité les recueillait ; et les consciences trompées commençaient à se demander si l'on pouvait reconnaître pour le vicaire du Christ le meurtrier d'un saint, si l'abdication de Célestin était licite, le pouvoir de Boniface légitime. Voilà les formidables questions qui se soulevaient de toutes parts, quand, le 10 mai 1297, deux cardinaux ennemis du pape, Jacques et Pierre Colonna, réunis avec un petit nombre de leurs partisans au château de Longhezza, près de Rome, osèrent protester, par un acte solennel, contre l'élection de Boniface VIII, et, comme usurpateur du Saint-Siège, le citèrent au jugement du prochain concile universel. »

Jacopone, qui résidait depuis peu au couvent des Spirituels de Palestrina, fief de la famille Colonna, eut le malheur de signer l'acte, comme simple témoin requis pour en certifier l'authenticité. Remarquons que les autres témoins présents étaient deux franciscains, plus cinq dignitaires des chapitres de Reims, Rouen, Chartres, Embrun et Senlis. On peut donc presque affirmer ici l'alliance déjà faite des ennemis de Boniface avec Philippe le Bel.

Ceci prouve en tout cas que Jacopone était persuadé de l'illégitimité de Benedetto Gaetani. Mais il aggrava son cas en lui écrivant une épître en vers, effroyablement injurieuse, où se trouvent condensées toutes les accusations portées contre lui, sauf, remarquons-le tout de suite, qu'il n'y est fait aucune allusion à son prédécesseur, et qu'elle ne met pas en jeu son orthodoxie. Cette accusation d'hérésie est

réservée à Philippe le Bel et à son âme damnée Nogaret.

« Le pieux Ozanam, écrit Pacheu, et le bon Père René de Nantes ne veulent pas que cette satire soit de Jacopone. Mais leur piété me paraît faire pencher le poids de leurs raisons, qui sont faibles du côté de leurs désirs. » Je ne suis pas du tout de cet avis. Tout d'abord, Ozanam admet tellement la paternité de cette épître, qu'il en traduit quelques strophes, (p. 180). L'hypothèse qu'il émet en note est que Jacopone n'en écrivit qu'une partie. Les sept ou huit premières strophes semblent bien en effet du style et de la veine habituelle du Todino. Mais pour le reste il y a de grands doutes. Comme le dit Ozanam, tout le monde la suppose écrite avant la captivité, et, quand on a lu les trois laudes de la prison, cela devient évident. Or, on trouve dans cette lettre une allusion incontestable à l'attentat d'Anagni (Subito ai ruina-Sei preso en tua magione. 13^{me} strophe). Ozanam retrouve aussi dans les récits d'orgies attribuées aux familiers du Saint-Père, les accusations portées contre Boniface après sa mort, « mais on n'y reconnaît ni la sainteté de Jacopone, ni sa verve, ni l'éclat de son style ». Et pour qui a vécu longuement dans l'intimité du Todino, ce dernier jugement semble parfaitement exact ; pour beaucoup des strophes de la seconde moitié, on peut dire que cela ne ressemble pas à du Jacopone. Ajoutons enfin, à propos des troubles atmosphériques de la première messe, et des quarante morts le jour du couronnement, qu'il est infiniment probable que notre auteur a été témoin oculaire. Alors, ou bien les strophes ne sont pas de lui, ou les choses se sont ainsi passées ; il est vrai que quarante hommes étouffés dans une foule romaine à un couronnement pontifical du XIII^e siècle ne constituent pas une énorme invraisemblance.

Je crois en tout cas qu'on peut conclure à de nombreuses

interpolations dans une œuvre écrite primitivement par Jacopone, ce qui est l'avis d'Ozanam ; il en reste assez pour justifier ce qu'écrit celui-ci après sa traduction partielle : « Il faut assurément détester ce langage ; mais il faut rappeler que Jacopone, égaré, croyait flétrir un usurpateur, et non le chef légitime de l'Église... C'était de Palestrina, c'est-à-dire d'un lieu ennemi, où toutes les accusations trouvaient foi, qu'il avait jugé la question qui divisait les esprits ; et, par une de ces illusions que Dieu permet pour humilier la sagesse des hommes, dans une affaire si capitale, l'ancien jurisconsulte, le théologien, le pénitent se trompa. » Sa seule excuse est que, naïf comme un saint, il crut à la sincérité et à la sainteté de ces cardinaux barons, dont nous verrons l'attitude ignoble après leur défaite. « Il faut enfin considérer le péril d'un siècle de luttes où deux grands esprits peuvent se rencontrer sans se reconnaître, et employer à se combattre des armes qu'ils devaient réunir pour le service de Dieu. D'autres se scandaliseront d'un tel spectacle ; nous pouvons nous y instruire. Nous y apprendrons, pour les temps de discorde, à croire la vertu possible dans des rangs qui ne sont pas les nôtres, et à mesurer nos coups dans la mêlée, puisqu'ils peuvent tomber sur des adversaires dignes de tous nos respects. »

On voit donc qu'un pareil jugement, aussi nuancé que motivé, ne méritait pas l'exécution sommaire de Pacheu, qui semblerait ne pas l'avoir lu. Cet estimable auteur paraît avoir été un peu ébloui par ce pauvre grand universitaire de d'Ancona, dont il devait pourtant soupçonner les incomptences congénitales, et qu'il qualifie ainsi : « Il a très bien compris Jacopone chanteur populaire, et moins bien (!), semble-t-il, le poète de la vie spirituelle, le mystique. » A moins que Pacheu ne soit un humoriste féroce, je ne suis

pas de son avis. — Il aurait, je crois, pu trouver pire à critiquer, dans les élucubrations de ce professeur docte et peu éclairé, que l'appellation de Papa Lambertini, sous laquelle d'Ancona désigne Benoît XIV ; comme si on ne disait pas encore maintenant, en Italie, sans la moindre nuance d'irrespect, Papa Sarto ou Papa Ratti !

ÉPITRE A BONIFACE HUIT PAPE

Holà, pape Boniface,
Moult as joué dans le monde ;
Or pense que bien joyeux
Ne pourras pas en partir.

Le monde n'a pas coutume
De laisser que ses servants,
Lors de la séparation,
S'en aillent bien réjouis ;
Ne fera pas loi nouvelle
Pour te pouvoir exempter
De recevoir les présents
Que donne à qui l'a servi.

Pourtant bien me le pensais
Que tu étais rassasié
De ce bas et méchant jeu
Qu'au monde tu pratiquais ;
Mais après être monté
En charge de papauté
A l'état ne convenait
De rester en tel désir.

Un vieux vice invétééré
Se convertit en nature ;
De récolter toute chose
De tout temps as eu grand cure ;

Or ne suffit le licite
A calmer ta faim canine,
Tu t'es mis à dérober
Comme bandit qui rapine.

Me semble que la vergogne
Derrière toi as jeté ;
L'âme et le corps as voués
A exalter ta maison ;
Homme qui en sable meuble
Élève grand édifice,
Bien vite lui est ruiné
Et ce ne lui peut faillir.

Ainsi que la salamandre
Se rénove dans le feu,
Ainsi semblent les scandales
T'être grand soulas et jeu ;
De nos âmes rédimées
Semble que te soucies peu ;
Où tu prépares ta place
Le sauras quand partiras.

Si quelque petit évêque
Peut payer si peu que rien,
Tu le mets à la torture
Car tu le veux dégraisser ;
Puis l'envoies au camerlingue
Où se devra accorder

Et telle somme donner
Que le laisses s'en aller.

Lorsque dans une contrée
T'agrée quelque beau château,
Aussitôt sèmes discorde
Entre le frère et le frère ;
A l'un mets le bras au col,
A l'autre sors le couteau ;
Si ne consent à l'appel
Le menaces de férir.

Tu penses par ton astuce
Tout le monde dominer ;
Ce qu'ordonnes en un an,
L'autre, le vois se gâter.
Le monde n'est pas cheval
Qui se laisse mettre frein
Que le puisses chevaucher
Selon qu'est ta volonté.

Lors de la première messe
Qui par toi fut célébrée
Il advint qu'une ténèbre
Couvrît toute la contrée ;
Dans l'église ne resta
Une lumière allumée,
Telle tempête survint
Où tu étais à la dire.

Et lorsque fut célébré
Le jour du couronnement,
Ne fut célé à personne
Cela qui s'y rencontra :
Quarante hommes en sont morts
Au sortir de ta maison ;
Par miracle Dieu montra
Combien lui faisais plaisir.

Te réputais comme étant
De tous le plus méritant
De siéger en papauté
Sur tout homme alors vivant ;
En appelais à saint Pierre
Lui disant de te répondre
Si lui vraiment savait rien
Eu égard à ton savoir.

Tu osas placer ton siège
Du côté de l'aquilon,
Contre le Dieu tout-puissant
Tu dressas ta volonté ;
Mais subir tu dus la ruine,
Tu fus pris dans ta maison
Et personne se trouva
Qui parvint à te guérir.

Lucifer renouvelé
Pour siéger en papauté!

Langue pleine de blasphèmes,
Qui le monde a infecté!
Pour toi ne se trouve espèce
Trop immonde de péché ;
Là où tu te rends infâme
Est vergogne à proférer.

Tu as exercé ta langue
Contre notre religion,
A proférer des blasphèmes
Sans aucune autre raison ;
Et Dieu t'a si bien plongé
En si grande confusion
Que tout homme en fait chansons
Pour que ton nom soit maudit.

O langue d'équarisseur
Prompte à dire vilenies,
Insulter honteusement
Avec ignobles blasphèmes,
Il n'est empereur ni roi
Ni aucun autre qui soit,
Qui de toi ne s'en alla
Sans de cruelles blessures.

O détestable avarice!
O soif toujours redoublée!
Engouffrer autant d'argent
Sans en être rassasiée!

Tu ne savais, misérable,
Pour qui tu l'as amassé,
Car tel te l'a dérobé,
A qui point tu ne pensais.

Pendant la semaine sainte
Où tout homme était en pleurs,
Envoyas tes familiers
Dans Rome errer en délire,
Rompre lances au tournoi,
En faisant danses et chants ;
Je crois qu'en moult te brisant
Dieu s'apprête à te punir.

A l'intérieur de Saint-Pierre
A travers le Saint des Saints
Envoyas tes familiers
Y faire danses et chœurs ;
La foule des pèlerins
Toute en fut scandalisée,
Maudissant avec ton or
Et toi et tes cavaliers.

Tu pensais, tant le désires,
Ta vie toujours prolonger ;
Mais ni an, ni jour, ni heure
L'homme ne peut espérer.
Nous voyons par le péché
Cette vie exterminée

Et la mort qui se rapproche
De qui pense s'éjouir.

Ne trouve qui se rappelle
Nul pape dans le passé
Qui en telle vaine gloire
Se soit ainsi délecté.
Semble que la peur de Dieu
Derrière toi aies jeté ;
Signe est de désespéré
Ou de qui sent faussement.

Si la première épître à Boniface VIII peut prêter à discussion, les trois laudes écrites en prison, que nous allons lire, sont du plus pur et du meilleur Jacopone, car on y trouve à la fois son humeur satirique, d'autant plus mordante qu'il l'exerce sur lui-même, sa constance admirable dans une épreuve effroyable et enfin son infinie et inlassable charité.

Palestrina avait donc été prise par les troupes pontificales, après un long siège, en septembre 1298 et Jacopone, emmené sous bonne garde, avait été jeté dans ce cachot qu'il va nous décrire. Il était condamné sans prévision de délai, et, chose beaucoup plus terrible pour lui, demeurait excommunié, donc privé de tout secours sacramentel.

Où se trouvait ce cachot, la tradition ne le dit pas ; mais à lire la description de cette maison souterraine, où débouche une latrine « qui ne sent pas odeur de musc », et de cette trappe, qu'on lève pour lui apporter sa pitance, il me semble revoir quelqu'un de ces cachots souterrains du Château Saint-Ange, où l'on n'entre qu'en se courbant, et l'on frémit d'horreur à la pensée qu'un vieillard a pu y rester plus de cinq ans. Et pourtant il se raille agréablement des avantages que comporte ce qu'il appelle sa prébende en cour de Rome ; mais qui ne voit que la raillerie se retourne en diatribe sévère contre ses frères en saint François, qui ont couru la course pour gagner une prélature et sont venus à Rome, pour en repartir « cornus », c'est-à-dire mitrés ? « Si on leur tend un évêché, qui donc voudra le refuser ! »

De toutes ses misères il n'a cure et il remercie Dieu de les lui avoir envoyées ; car, dans sa merveilleuse haine de soi-même, plus il en a plus il en veut, depuis trente ans il les réclame ; c'est bien gaspiller l'argent que l'entretenir de

pareille façon. Et pour ce qui est de la honte, il y a longtemps qu'il l'a foulée aux pieds. Il faut lire attentivement ce « Canto de la prigione », car tous les vers ont leur importance et l'ironie est sous tous les mots.

CHANT DE FRATE JACOPONE DE SA PRISON

Que feras, fra Jacopone ?
Te voici venu à l'épreuve.

Tu fus sur le mont Palestrine
An et demi en discipline ;
Et tu pris là fièvre maligne,
Pour laquelle es ore en prison.

Prébendé suis en cour de Rome,
Où ai recueilli cette charge ;
Tout mon honneur s'est obscurci,
Telle en ai malédiction.

Je suis devenu prébendé,
Et le capuchon m'est tronqué,
Perpétuel incarcéré,
Enchaîné tout comme lion.

La prison qui m'est octroyée
Est une maison souterraine ;
Il y débouche une latrine,
Qui ne sent pas odeur de musc.

Aucun homme me peut parler ;
Celui qui me sert peut le faire,
Mais il lui faut se confesser
De ce qu'ai pu lui raconter.

Je porte chaînes d'épervier,
Qui sonnaillent quand me déplace ;
Nouvelle danse peut entendre
Qui se tient près de ma maison.

Après que me suis allongé
Si me tourne d'autre côté,
Dans les fers mes jambes s'embrouillent
Entravé suis de grosse chaîne.

Ai un panier haut appendu,
Que des souris ne soit mordu ;
Cinq pains à mon estimation
Peuvent tenir dans ma corbeille.

Ce panier est toujours fourni
Des croûtes du jour d'avant ;
Quelques oignons pour l'appétit,
Noble besace de mendiant !

Après que nones sont chantées,
Ma table se trouve apprêtée,
Toutes les croûtes rassemblées
Pour remplir mon pauvre estomac.

On m'apporte de bonne soupe
Mise en une mienne bassine ;
Après qu'on a baissé la trappe,
Bois et humecte mon poumon.

Autant de pain y coupe en tranche
Qu'en un été mange un cochon.
Voici bien vie d'homme serré,
Vie de nouveau saint Hilarion!

La soupe une fois avalée,
Voici du poisson en poivrade ;
Une pomme m'est octroyée ;
Je crois tailler de l'esturgeon.

Pendant que mange peu à peu,
Supporte la grande froidure ;
Si me lève en traînant la jambe,
Et me voilà heurtant mon banc.

Huit Pater Noster sont deniers,
Pour payer le bon tavernier ;
Car je n'ai pas d'autre trésor
Pour pouvoir payer mon écot.

Si en étaient assez pourvus
Les frères miens qui sont venus
En cour pour repartir cornus (mitrés)
Quelle bouchée ils en auraient!

Si en avaient si bon morceau,
Ne feraient pas de tel discours ;
En bande la course se court,
Pour avoir une prélatrice.

O pauvreté très peu aimée,
Bien peu nombreux t'ont épousée!
Si on leur tend un évêché,
Qui en fera renoncement?

Il en est un qui perd le monde,
L'autre le laisse comme en songe,
L'autre le chasse en lieu profond :
Diverse en est leur condition.

Celui qui le perd est perdu,
Qui le laisse, un jour s'en repent,
Qui le chasse a manifesté
Qu'il est une abomination.

Ce dernier, ferme, leur fait honte,
Les deux autres blâme et reprend ;
Si la honte vient à s'éteindre,
Verras qui reste à son piquet!

Notre ordre ainsi a un pertuis,
Qu'à franchir il n'est confusion ;
Si ce gué était refermé,
Seraient fixés à la mangeoire.

Tant suis allé partout parlant,
Et la cour de Rome léchant,
Qu'ai recueilli enfin la peine,
De ma très folle présomption.

Reste vautré dans cet enclos,
Comme un cochon à engraisser !
Le Noël je ne trouverais
Qui me donne quelque mangeaille.

Il regrettera la dépense
Le couvent qui l'a assumée ;
Nulle utilité ne résulte
De ma sévère réclusion.

Faites, faites ce que voulez,
Frères qui par-dessous allez,
Les dépenses vous y perdez,
Nul prix n'aurez de ma prison !

Car ce m'est un grand capital
Que suis trop entraîné au mal,
Pour que la punition prévale
Contre mon valeureux champion.

Mon champion d'écu est armé,
Qui est la haine de moi-même ;
Il ne saurait être blessé,
Quand il a au cou cet écu.

Admirable haine de moi,
De toute peine as seigneurie,
Nulle peux recevoir injure,
Honte ne peut que t'exalter.

Nul ne te trouves ennemi,
Quiconque veut as pour ami,
Moi seul pour moi je suis l'inique,
Qui lutte contre mon salut.

Cette peine qui m'est donnée,
Trente ans y a que l'ai aimée ;
Voici donc venue la journée,
Qui est pour moi consolation.

Ce ne m'est pas ordre nouveau,
Que le capuchon long réprouve,
Pendant dix ans entiers je trouve
Qu'ai pris celui de moine errant.

Pendant ce temps ai donné prise
A vergogne et à dérision ;
Les vergognes ne sont que vent,
Des vessies dont jouent les enfants.

Cette troupe est mise en déroute :
La vergogne est foulée aux pieds.
Jacopone, avec sa troupe
Court au camp et à l'étendard.

Cette troupe étant mise en fuite,
En vienne une autre à la rescousse !
Et si nulle autre ne surgit,
Encore veille au pavillon.

O mon honneur, te recommande
A la rosse qui va brayant ;
Derrière la queue prends ta place,
Que ce soit là ta récompense.

Papier mien, va-t'en et proclame :
Jacopone captif te mande
En cour de Rome, à te répandre
En tribu, en langue et nation.

Et dis comment gis enterré
En perpétuelle prison ;
En cour de Rome j'ai gagné
Si estimable bénéfice!

Mais une lettre à Boniface nous découvre la terrible blessure, dont il n'était pas question dans le chant de la prison. La seule peine que l'héroïque captif ne peut pas supporter, c'est l'excommunication, et il le crie dès le premier vers. Par surcroît de misère il n'était pas sans nouvelle du monde, tout au moins par son geôlier, lequel devait seulement rapporter toutes ses conversations. Il avait ainsi pu savoir que les auteurs de tous ses maux, ceux qui avaient mené toute l'intrigue dont il était victime et lui avaient menti, calomniant froidement pour chauffer à blanc son indignation, les Colonna avaient fait leur soumission, en habits de deuil et la corde au cou, et avaient été réconciliés, moyennant quelques pertes territoriales. Ne nous indignons pas pour si peu : il ne s'agissait là que de querelle temporelle entre suzerain et vassaux aussi rapaces les uns que les autres ; l'honneur de l'Église et du Saint-Siège, tel que nous le comprenons, n'y entrait pas en ligne de compte.

Mais Jacopone, comme le baudet de la fable, comprit qu'on l'avait berné et, sous le poids de l'excommunication, devenu encore plus lourd par le temps et l'injustice, il lance ce recours en grâce, qui a quelque chose de tragique, « dans des vers qui respirent encore la fierté d'une âme mal domptée », écrit Ozanam. Mais que peut-il vraiment faire de plus et sa fierté n'est-elle pas légitime ? Il reconnaît pleinement l'autorité et la légitimité du pontife, puisque la seule blessure dont il se plaint, l'excommunication, ne peut être guérie que par son absolution. Il lui demande de maintenir toutes ses autres peines. Et s'il se vante de pouvoir le vaincre dans un nouveau genre de combat, c'est grâce aux deux boucliers qu'il possède, dont l'un est la haine de lui-même et l'autre l'amour du prochain. Cet

amour, dit-il, il ne tient qu'à Boniface de l'éprouver, car il aime en lui non seulement l'homme, mais le pontife et le justicier. Cette apparente fierté est donc toute pétrie d'humilité et de charité.

ÉPITRE DU PRISONNIER A BONIFACE VIII PAPE

Hélas, pape Boniface,
Je fléchis sous la sentence,
Qui de ta malédiction
Fait excommunication.

Avec la langue fourchue
Tu m'as fait cette blessure ;
Qu'avec la langue la lèches,
Et la plaie tu adoucisses!

Car cette mienne blessure
Ne pourra être guérie
Par une autre condition
Que par ton absolution.

Par grâce je te supplie
Que me dises : Absolveto!
Les autres peines me laisse
Jusqu'à mon départ du monde.

Puis si te veux éprouver
Et avec moi exercer
Combats-moi d'un autre mode
Et non de cette manière.

Si tu te sais escrimer
Et que me saches férir,
Je te tiens pour bien expert,
Si me fiers à découvert.

Car ai deux écus au col,
Et si de moi ne les ôte,
Pour les siècles infinis,
Jamais ne craindrai blessure.

Le prime écu est senestre,
L'autre est pendu à la dextre ;
L'écu de gauche a subi
L'épreuve du diamant.

Nul fer ne peut l'entamer,
Tant il est de dure trempe :
C'est la haine de moi-même
Conjointe à l'amour de Dieu!

L'autre écu que porte à droite
Est de pierre d'escarboucle,
Embrassé comme le feu
Par le jeu d'un grand amour.

Le prochain aime d'amour
Avec une ardeur de feu.
Si te veux mettre en avant,
A l'instant peux l'éprouver.

Tant que veux, ingénie-toi
Pour qu'en aimant je ne vainque ;
Volontiers te parlerai
Et crois que te servira.

Or vale, vale, vale !
Dieu te retire tout mal
Et me le donne par grâce !
Je le porte en souriant.

« Boniface ne répondit ni à cette supplication touchante ni à ce pieux défi » : La haine de soi et l'amour d'autrui étaient des armes dont il connaissait mal l'escrime. Nous n'avons pas à faire ici le procès de « Papa Gaëtani », ni à réfuter les calomnies atroces qu'on a inventées contre Boniface VIII. Nous avons déjà vu s'allier contre lui des cardinaux barons romains qui font figure de forbans et l'un des plus antipathiques parmi nos propres rois ; ni l'un ni les autres ne reculaient devant un mensonge. Et j'ai toujours vu avec une douce hilarité le bon Alighieri, après avoir enfourné Papa Bonifazio dans l'une des positions les plus désagréables de l'enferno, s'indigner à grand orchestre contre la Fleur de lys et l'attentat d'Anagni ; mais dans le fond son illogisme ne manque pas d'une certaine logique très personnelle : ce sont les beautés de la politique.

Ozanam est certes plus mesuré, mais, ses mots étant bien pesés, il ne m'en semble que plus sévère, si je le lis en me plaçant dans le plan divin. Au moment de son élection, « le caractère énergique de Boniface, sa science profonde du droit canonique et civil, une longue vie usée dans les affaires contentieuses de l'Église, tout en lui annonçait un homme d'État. Mais il était permis de craindre que les qualités du prince séculier ne gênassent l'âme du prêtre, et que ce canoniste consommé ne poussât quelquefois l'amour de la justice jusqu'à l'oubli de la miséricorde. » Et il ajoute en note : « Mansi me paraît avoir caractérisé Boniface VIII avec une équité parfaite : *Ingentes animi dotes contulit, quanquam saeculari principatui quam ecclesiastico aptiores.* » ... Ces saints hommes deviennent terribles quand ils se piquent d'être modérés !

Toujours est-il que Jacopone resta à croupir dans sa prison. « Les mois s'écoulèrent et avec l'an 1300 (il était

septuagénaire) s'ouvrit le jubilé universel, où le Souverain Pontife convoquait les fidèles de toute la terre. Du fond de sa prison, Jacopone entendit les cantiques des pèlerins qui passaient, traînant leurs enfants après eux et portant sur leur dos leurs vieux pères pour aller chercher le pardon au tombeau des apôtres. Et pendant que deux cent mille étrangers à la fois inondaient les basiliques de Rome, pendant que les pécheurs repentants y trouvaient la paix, lui, tout brisé d'austérités, il n'avait part ni aux joies, ni aux prières, ni aux sacrements du peuple chrétien. »

« Il adressa donc au Pape une deuxième lettre, plus humble et plus suppliante. » Plus humble, dans la forme, car jamais dans ses plus violentes diatribes, le saint homme n'avait péché par orgueil, étant plus sévère pour lui-même que personne ne pouvait l'être. Mais enfin, il avoue qu'il a péché, péché contre la discipline, et la faute est déjà suffisamment grave. Mais elle n'exclut pas le pardon après une si dure pénitence, et l'année jubilaire serait une bien naturelle occasion de faire preuve de miséricorde, si Boniface n'en était totalement dépourvu. Les supplications du poète devraient attendrir un cœur de pierre; il ne demande toujours qu'une chose, rentrer dans la communion des saints, sous l'égide de saint François. Et, comme si sa comparaison avec la bergerie lui semblait trop relevée pour lui, il supplie qu'on le laisse rentrer à son chenil et sortir de la porcherie où il est. Il se compare à tous les grands guéris de l'évangile, au serviteur du centurion, au paralytique de la piscine, au sourd-muet, et même aux morts ressuscités par Jésus, à la fille du chef de la synagogue et à Lazare, « qui depuis quatre jours était en grande puanteur ». Tous ces maux et ces morts ne sont, on le voit bien, que les symboles de son excommunication : « Ni à l'église ni à la table, comme

homme sain je ne mange pain. » Que l'on songe à ce que fut cette privation, pendant cinq ans, de la communion au corps du Christ, pour ce mystique dont c'était toute la vie, et qu'on me trouve un prétexte ou une excuse à la dureté de cœur de ce pontife dénué de charité! Boniface eut la rancune tenace, mais ce n'est pas le Père des fidèles qui porte cette faute; et, si cette rancune ressemble vraiment à de la haine, c'est la haine et la vengeance d'un prince séculier.

A nos esprits modernes la distinction peut paraître subtile ; nous avons eu depuis longtemps déjà une série de papes incomparable ; chacun d'eux avait, avec les talents de l'homme d'État, une sainteté vénérable, que pour certains d'entre eux nous verrons sans doute proclamer par l'Église. Chacun a eu, comme par un dessein ineffable de la Providence, les qualités nécessaires aux difficultés de l'heure présente, et peut-être jamais la chaire de saint Pierre n'a été auréolée d'un aussi vif éclat. Dans ce cortège auguste d'admirables pontifes, j'entends bien comprendre aussi tous les derniers de ceux qui eurent à porter la lourde charge d'une souveraineté territoriale étendue, et j'y vois en tête la noble et douloureuse figure de Pie IX. Je ne voudrais pas encourir les anathèmes du Syllabus, mais la question romaine a été réglée avec une telle sagesse et une telle sainteté, que l'on peut bien dire que, si le pouvoir temporel a été indispensable, et l'est encore, même presque réduit à l'état de symbole, son extension a pu avoir des inconvénients. Il fallait des âmes d'élite pour que les soucis du prince n'offusquent pas les vertus du pontife et le miracle est bien que cette antinomie se soit manifestée si rarement.

On raconte, et je n'ose l'écrire qu'en copiant Ozanam, « qu'un jour, passant devant le cachot où languissait Jacopone, le pape se pencha vers les barreaux : Eh bien,

Jacques, lui cria-t-il, quand sortiras-tu de prison? — Saint Père, répondit le religieux, quand vous y entrerez. » — (Raillerie indigne d'un chrétien et réponse prophétique !)
« Le 7 septembre 1303, Sciarra Colonna, neveu des cardinaux Pierre et Jacques, avec Guillaume de Nogaret, émissaire de Philippe le Bel, entraient dans Anagni à la tête de trois cents chevaux, forçaient les portes du palais et portaient une main sacrilège sur le Pontife, qui, un mois après » (et d'ailleurs délivré par le peuple) « mourut de douleur. »

Malgré toutes les calomnies, il est avéré que sa fin fut chrétienne ; et qui a jamais accusé sincèrement son orthodoxie ? Encore faut-il espérer que sa conscience de prêtre lui fit regretter les fautes contre la charité dues à l'ambition et aux rancunes du prince séculier.

LE PASTEUR POUR MON PÉCHÉ...

Le pasteur, pour mon grand péché,
M'a mis hors de la bergerie ;
Point ne me sert de haut béler,
Qu'il me fasse rentrer par l'huis.

O pasteur, comment ne t'éveilles,
De m'entendre si haut béler
Que me retires la sentence
De ton excommunication,
De rester toujours en prison ?
Si la peine est insuffisante,
Peux me férir d'un autre bois,
Au bon plaisir de ton Saint-Siège.

Pendant longtemps ai réclamé,
Encore ne fus entendu ;
Écrit je t'ai dans mon langage
Dont je ne fus pas exaucé ;
Que je ne sois toujours réduit
A frapper qu'il me soit ouvert ;
C'est bien à mon corps défendant
Que je ne rentre à mon chenil.

Comme l'aveugle qui clamait
Des passants était rabroué,
Plus hauts cris encore il jetait :

Aie pitié, mon Dieu, de l'aveugle!
— Que demandes que soit donné? —
Messire, que revoie le jour,
Et que puisse chanter bien haut
Ce bel hosanna puéril !

Serviteur du Centurion,
Paralytique à la torture,
Ne suis digne qu'en ma maison
Je voie descendre ta figure ;
Il suffit que par écriture
Il me soit dit : Absolveto ;
Car ton dit est pour moi décret
Qui me trait hors de porcherie.

Trop longtemps gîs à la piscine,
Au portique de Salomon ;
Grands mouvements se font dans l'eau,
En signe de très grand pardon.
Mais en a passé la saison ;
Je demande qu'il me soit dit
Que me lève et prenne mon lit,
Et m'en retourne à la maison.

Comme homme puant et malsain,
Repoussé suis par les gens sains ;
Ni à l'église ni à table,
Comme homme sain ne mange pain ;
Je demande que ta voix chante,

Et me dise en volonté sainte :
Que sois mondé de ta si grande
Et si malsaine infirmité!

Par les vexations du démon,
Muet et sourd suis devenu ;
Ma triste infirmité réclame
Qu'en un instant je sois guéri,
Que le démon soit mis en fuite
Que l'audition on me rende
Et que soit dénouée ma langue,
Qui fut liée par le « Sile »!

La pucelle qui était morte
Chez le chef de la synagogue
Bien pire est l'état de mon âme,
De si dure mort je me meurs!
Que tendes la main je demande
Et me rendes à saint François,
Que lui me remette à sa table,
Où reçoive ma nourriture.

Destiné je suis à l'enfer,
Et j'en ai joint déjà la porte ;
Ma sainte mère Religion
Fait grand plainte avec son escorte ;
La haute voix entendre il faut
Qui me dise : Vieux, lève-toi!
Qu'en un chant se tournent les pleurs,
Que l'on versait sur le vieillard.

Comme était Lazare enterré
Quatre jours en grand puanteur,
Ni Marthe n'ai eu ni Marie,
Qui suppliassent mon Seigneur.
Il se peut faire en son honneur
Que l'on me dise : Viens dehors!
Par la haute voix révéérée
Que sois remis parmi les fils!

Un remède m'est enseigné,
L'on me dit qu'il peut réussir ;
Celui-là de moi est trop loin
A qui je pourrais demander.
Je lui écris à ma manière
Qu'il me daigne venir en aide ;
Et que m'applique le remède
La langue de Fra Gentile¹

1. Fra Gentile da Montefeltro, franciscain, fait cardinal en 1299 par Boniface VIII semblait un intercesseur naturel au pauvre Jacopone.

Nous en avons fini avec cette triste histoire et je m'excuse de m'y être appesanti. Mais si je n'avais pas traduit les pièces qui précèdent, on m'aurait reproché d'avoir esquivé la difficulté ; les donnant, il fallait en exposer clairement les circonstances, et mettre les choses au point, sans parti pris d'apologie ni de dénigrement.

Nous pouvons maintenant continuer à lire les laudes, en commençant par celles qui ont trait à la fin des temps, aux jugements universel et particulier, à la mort ; elles amènent les reproches de Dieu à l'âme coupable et les appels à la pénitence. Nous passerons de là à celles qui traitent des vices, puis à celles des vertus. Toutes ces pièces comportent bien entendu une bonne part de satire, avec toujours la conclusion morale pratique.

Puis, suivant les progrès de la vie ascétique, nous monterons à quelques-unes de ces pièces sublimes, où Jacopone clame son amour à Dieu. Et nous nous reposerons enfin à lire les laudes faites de suavité et de tendresse filiale, qu'il a consacrées à la douce Mère de Jésus, Mère de tous les hommes. Il y a là une variété étonnante de ton, une étendue de registre extraordinaire et faite pour satisfaire tous les goûts.

« Pendant que le spectacle des maux dont souffraient l'Église et la Chrétienté, animait le courage des réformateurs, d'autres âmes moins fortes, mais non moins pures, n'y trouvaient qu'un sujet d'épouvante, et pensaient reconnaître dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite comme signe de la fin des temps. Voilà pourquoi le moyen âge aime les peintures de l'Apocalypse, et cette terrible histoire de l'Antechrist, qu'on trouve encore au XV^e siècle, tracée d'une touche si fière par Luca Signorelli sur les murs de la cathédrale d'Orvieto. Le visage de l'Ante-

christ y rappelle, par une effrayante ressemblance, la face adorable du Sauveur, en même temps qu'il respire toutes les passions de l'enfer. A ses pieds sont entassées les richesses de la terre qu'il distribue à ses adorateurs, et, au seuil du temple, des bourreaux tranchent la tête aux deux prophètes. Mais déjà dans les airs plane l'ange armé du glaive qui va précipiter l'imposteur, au moment où il tentera de s'enlever au ciel. Ces images n'ont rien de plus hardi que le poème dans lequel Jacopone voulut peindre d'un seul trait toutes les erreurs de son temps et qu'il intitula : le Combat de l'Antechrist. »

Nous lisons ensuite, ce qui en est le complément naturel, cette terrible description de la fin du monde et du « Jugement universel », évocation de la grande parousie, si vivante qu'on croit la voir et l'entendre. Elle se termine cependant, après l'élimination des pécheurs, par la joyeuse entrée des Élus au royaume du Père et par une admirable prière, qui forme la conclusion habituelle.

Ore on verra vraiment qui aura courage!
La tribulation qui fut prophétisée,
De tous côtés, la vois en foudre éclater.

La lune est obscure, le soleil ténébré,
Les étoiles du ciel vois toutes tomber ;
L'antique serpent semble être déchaîné,
Tous les peuples du monde vois à sa suite ;
Toutes les eaux a bu, par toute la terre,
Le fleuve Jourdain espère déglutir,
Le peuple du Christ tout entier dévorer.

Le soleil, c'est Christ, qui ne fait plus de signes,
Pour fortifier ceux qui le servent encore ;
Miracle ne vois qui puisse soutenir
La fidélité des peuples égarés ;
Sujet de dispute en fait la gent maligne,
Opprobres en disent très malheureusement,
En les raisonnant, ne les pouvons tirer.

La lune, oui, c'est bien l'Église obscurcie,
Laquelle, la nuit, au monde reluisait,
Pape et cardinaux par elle nous guidaient ;
La lumière s'est retournée en ténèbre ;
C'est l'universelle assemblée du clergé,
Qui se fourvoya et prit mauvaise voie ;
O Sire Dieu, qui se pourra échapper ?

Les étoiles que du ciel voyons tomber,
C'est l'ensemble des familles religieuses,
Beaucoup de la voie droite ainsi sont sorties,
Pour s'engager dans la route périlleuse ;
Les eaux du déluge très haut sont montées,
Couvert ont les monts, submergé toute chose ;
Aide, ô mon Dieu, aide le peu qui surnage !

Tout le monde entier je vois qui se concasse,
Et qui, précipité, s'en va à la ruine ;
Comme l'homme qui est rendu frénétique,
Auquel on ne peut appliquer médecine,
Tant les médecins en ont désespéré,
Que rien ne lui sert, ni magie, ni doctrine,
Et que le voyons à toute extrémité.

Tout le genre humain vois qu'a été signé
Du caractère de l'antique serpent,
Et en trois partis s'en trouve divisé ;
Qui campe dans l'un, l'autre le fait dolent ;
L'avarice dans le camp s'est introduite,
Les a déconfits et tué tant de gens,
Que bien peu il en est qui veulent rester.

Si quelqu'un échappe à ce terrible assaut,
Décerner lui peux couronne de sagesse ;
S'enfle la science et au plus haut se monte,
Vilipende les autres et pour soi maintient ;
De tous autres gens les peccadilles compte,

Les siennes met derrière, qu'on ne les voie ;
Veulent parler beaucoup et jamais rien faire.

Les quelques peu nombreux qui ont échappé
A toutes ces deux attaches douloureuses
En autre piège aussi les a enchaînés :
De produire signes sont fort désireux,
Faire des miracles, rendre les santés,
D'extases et de prophéties sont goulus ;
Si aucun en réchappe, on peut Dieu louer.

Arme-toi, homme, car vite passe l'heure
Que puisses esquiver une telle mort ;
Qu'aucune ne fut encore aussi cruelle,
Ni autre ne sera jamais si terrible ;
Tous les Saints en ont eu très grande épouvante
D'avoir à subir une pareille épreuve :
Se croire en sûreté, bien sot me paraît.

DU JUGEMENT UNIVERSEL

Au nom de Dieu très saint et omnipotent!
O Seigneur très doux, très calme et très patient,
Sire, qui es Seigneur de l'humaine gent,
Daigne me raffermir le cœur et l'esprit!

Veux vous raconter la grande prophétie,
Que dit l'Écriture, qui jamais ne ment.
Viendra la force de Dieu omnipotent,
A juger le monde et toute humaine gent,
Avec ses guerriers ailés.

Alors nous conviendra d'être bien armés,
Lorsque de sa part nous serons appelés :
Mais malheur à tous ceux qui seront damnés ;
Pleureront, tournés vers le ciel, d'être nés,
Et d'être venus au monde.

Cette peur abjecte ne trouvera fond,
Car est un océan immense et profond!
L'un à l'autre dira : Où donc me cacher ?
Car tremblera la mer et le monde entier,
De glaciale terreur.

Car devra venir la très haute figure,
A prononcer cette sentence si dure,
Comme Seigneur et juge en toute droiture.

Gare à ceux qui s'en iront à la chaudière :
Malheureux, comment feront ?

Mais seront enseignés avant que de voir ;
De grand peur à venir ils se douteront :
Tous les éléments se bouleverseront ;
Par la crainte les étoiles tomberont
Du ciel, tout incontinent.

Du côté du levant comme du ponant,
Tomberont de toute part très durement.
Alors pleurera toute l'humaine gent,
Et le pécheur sera tout triste et dolent,
Qui ouvra contre raison.

Seront repentis de toutes leurs offenses ;
Parce qu'attendent d'avoir punition ;
Par l'extrême peur tomberont face à terre :
Parler ne pourront plus ni faire sermon,
Troublés jusqu'en leur esprit.

Toute la terre reviendra au néant ;
Les pierres sangloteront très durement ;
Se bouleverseront tous les monuments,
Par la sentence de Dieu omnipotent,
Que tous ils écouteront.

Et toutes les eaux aussi se céleront,
La mer et les fleuves se retireront,

Et puis, au troisième jour, retourneront.
Par la grand pestilence décéderont
Les hommes ensemble auprès.

Sera en tout coin telle tribulation,
De grand douleur, et de tourment et de plaintes.
Les misérables qui firent tant de mal
Alors oublieront et le jeu et le chant ;
Que dans le monde avaient eus.

Ne trouveront aucun conseil ni appui,
Parce que leur Seigneur n'ont pas reconnu.
Ce sur quoi ont compté leur fera faillite.
Les grandes fonctions et toutes les richesses
Ne vaudront pour eux plus rien.

La lune et le soleil, soyez bien certains,
Que ne nous donneront aucune lumière :
Les voyant tellement obscurs, il semblera
Aux hommes les voir visiblement pleurer
De pitié et de douleur.

Les arbres cesseront de donner des fleurs :
La terre ne donnera fruit ni odeur ;
La mer ne gardera aucune valeur,
Par la terreur qu'aura de si grand Seigneur,
Qui jà s'apprête à venir.

Puisqu'au jugement ne pouvons échapper,
Et sommes certains que pourtant doit venir,

Tout homme ait cure de ne devoir pâtre
Cette grande peine qui ne peut se dire,
Tant elle est cruelle et forte.

Bêtes et oiseaux giront à terre mortes,
Leurs corps présenteront tordus vers le ciel
Signe certain de fin atroce et cruelle.
Mais malheur à ceux qui attendront tel sort
D'être par delà damnés.

Toutes les montagnes seront abaissées,
Et l'air raréfié, les vents bouleversés ;
Et la mer mugira de tous les côtés.
Avec leurs eaux seront arrêtés ensemble
Les fleuves en grande attente.

Lors ouïras du ciel trompettes sonner,
Et tous les vieux morts verras ressusciter,
Devant le tribunal du Christ s'en aller,
Et le feu ardent à travers l'air voler,
Avec grand vélocité.

Après que les âmes seront rassemblées,
En vallée Josaphat toutes préparées,
Ouïra-t-on Christ dire, du bienheureux
Trône à toutes gens : Or bien me regardez,
Comme fus mal arrangé !

Et ses ministres étant à ses côtés,
Montrera du doigt la plaie de son côté,

Les mains et les pieds, comme fut perforé,
Et de très aiguë couronne couronné,
Et les marques que conserve.

Et montrera à l'humaine gent sa peine,
Et le fouet et les cordes et les chaînes,
Ses tourments et toutes ses males menées,
Et les âmes alors de tristesse remplies,
Pleureront désespérées.

Alors se verront prononcer leur sentence
Les âmes coupables qui seront damnées :
S'en iront par les démons accompagnées,
Elles ne seront jamais rémunérées,
Sinon par le feu ardent.

A ce feu s'en iront, très fort et cuisant,
A pâtir de peines de corps et d'esprit ;
De rafraîchissement jamais n'en auront,
Et pour l'éternité seront moult dolents,
En stricte et basse prison.

Ensuite prendra le Christ son gonfalon,
Les siens appellera avec doux sermon :
Venez avec moi, tous mes chers compagnons,
A posséder le royaume et la maison,
De mon Père tout-puissant !

S'en iront au paradis tout reluisant,
Avec joie et avec soulas, très gaiement,

Car bien ils connurent que leur convenait
D'être serviteurs de Dieu omnipotent,
Dieu de paix et de victoire.

Ore voici qu'avons fini cette histoire.
O grand Dieu, conduis-nous jusqu'à cette gloire,
Et donne-nous bon sens et droite mémoire,
Que te servions sans rechercher vaine gloire,
Avec le cœur et l'esprit.

Et fais nous sages et fais-nous connaissants,
Et sauve-nous de peines et de tourments ;
Donne-nous de nos fautes d'être dolents,
Et à tes ordres toujours obéissants,
Comme te paraît et te plaît.

Porte-nous aide, haut Seigneur véridique,
Et sauve-nous de cette flamme horrifique,
Et donne-nous repentir si authentique,
Qu'au ciel nous puissions venir à cette paix,
Où règnes éternellement.

Et voici que, pour nous rendre plus présente encore cette scène du jugement dernier, en la faisant plus personnelle Jacopone imagine ce dialogue inouï de l'âme, qui, déjà fixée sur son sort, jadis, par le jugement particulier, vient au grand jour de colère, réveiller « son corps tout putréfié » et lui signifier leur commune condamnation. Il y a une impression de vérité et une sensation d'horreur qui vous empoignent à écouter cette conversation tragique. Le corps encore somnolent s'affole de voir les anges, les démons et la grande figure sévère du « Roi de grande majesté, le Fils unique de Dieu ». Il voudrait se faire rassurer par son âme « courtoise et intelligente ». Mais celle-ci, avec la sombre rage qui est l'éternel tourment des damnés, le rudoie et lui reproche de l'avoir induite en péché ; et comme le corps « ignoble et malfaisant » supplie la terre de l'engloutir à nouveau, l'âme désespérée l'entraîne devant leur commun Juge.

Nous trouvons ici cette forme dialoguée, que nous verrons appliquée à tant de sujets et qui devait faire sur le peuple une impression si profonde, à en juger par l'effet puissant produit en nos esprits de civilisation trop raffinée.

*CÔMMENT L'ÂME REVIENT AU CORPS
POUR ALLER AU JUGEMENT*

O mon corps tout putréfié,
Je suis ton âme dolente ;
Lève-toi incontinent,
Car es avec moi damné.

L'ange sonne dans la trompe
D'une voix qui fait grand peur
Il nous faut nous présenter,
Sans y mettre aucun retard.
M'étais toujours à prêcher
Que ne devais avoir peur ;
Pour mon mal te crus alors,
Lorsque commis le péché.

— Or es bien toi, ô mon âme,
Courtoise et intelligente !
Après que t'en fus allée,
Retournai à mon néant ;
Fais-moi telle compagnie,
Que je ne sois plus dolent ;
Aperçois terrible gent
Au visage tout divers.

— Ceux que vois sont les démons,
Chez qui te faut habiter ;
N'est besoin de faire histoire ;

Ce que devras supporter
Ne me le trouve en mémoire,
Que te le puisse narrer ;
Si tout encre était la mer,
Ne suffirait pour l'écrire.

— Jamais n'y pourrai venir ;
Suis en tel accablement,
Que me semble remourir
Et sentir la mort amère ;
Tellement me fis pâtir,
M'as rompu toute jointure,
Donné m'as telle fortune,
Que tout os m'as fracassé.

— Comme jà de toi à moi
Était un étroit amour,
Sommes réunis en peines,
Avec éternelle haine ;
Les os l'ont contre les veines,
Les nerfs contre les jointures ;
Et toute humeur dérangée
De son ordre primitif.

— Onques ne saurait Galien,
Avicenne ou Hippocrate
Décrire la réunion
De toutes mes maladies.
Toutes ensemble me joignent

Et se somment irritées ;
Sens monter telle tempête,
Que voudrais n'être pas né.

— Lève-toi donc, ô maudit,
Car ne peux plus retarder ;
Sur le front nous est écrit
Le compte de nos péchés ;
Ce que, cachés dans le lit,
Avions envie d'opérer
Se doit au grand jour montrer,
Aux yeux de tout homme né.

— Qui est donc ce grand Seigneur,
Roi de grande majesté ?
Sous terre voudrais aller,
Telle m'inspire terreur ;
Où pourrais-je donc m'enfuir
Loin de sa face terrible ?
Terre, fais-moi couverture,
Que ne le voie irrité !

— Celui-ci est Jésus-Christ,
Le Fils unique de Dieu ;
Voyant mon visage inique,
Lui déplaît ce que j'ai fait ;
Pouvions faire acquisition
De posséder son royaume ;
Corps ignoble et malfaisant,
Ore qu'avons-nous gagné ?

Plus encore que le jugement universel, le jugement particulier qui suit immédiatement la mort et fixe définitivement le sort éternel de notre âme, devait frapper l'imagination des fidèles et les rappeler au souci de leur salut. Aussi Jacopone a-t-il soin d'en faire une description saisissante ; il s'agit bien entendu d'une âme pécheresse et le jugement se résout en condamnation.

Ici encore, il adopte la forme scénique, comme étant la plus vivante. Et c'est le pécheur qui prend aussitôt la parole pour implorer la miséricorde du Christ juge. Mais il n'est plus temps de se repentir après la mort et les débats commencent, comme en de ces prétoires où plaidait jadis Jacomo. Satan est là qui réclame justice à Dieu qui la lui promet, s'il peut faire la preuve. Et l'Ennemi prononce son réquisitoire, atroce d'ironie, puisqu'il fut le tentateur et qu'il ne réclame en somme, dit-il, que celui qui s'est fait son serviteur. Il ne craint pas d'appeler en témoignage l'ange gardien du malheureux, qui ne peut que confirmer ses dires. Puis c'est l'invitation à l'accusé de parler, s'il a quelque chose à dire pour sa défense. Mais hélas il n'a aucune excuse, et il ose implorer au moins une dernière bénédiction. « Et moi, plutôt je te maudis, répond le juge intègre. Pendant longtemps je t'ai attendu, tu avais le temps de te repentir. » Et l'immonde cortège des démons l'emmène, à coups de fourches, en chantant, lié de grande chaîne « et dans le feu le font jeter ».

O Jésus-Christ, prends pitié,
Pardonne-moi mon péché,
Car à ceci suis mené
Que ne peux plus échapper.

Jà ne peux plus y échapper,
Puisque la mort m'a abattu ;
Enlevé m'a tous les plaisirs
De ce monde où ai tant vécu ;
N'ai pas pu autre chose faire,
Et par devant toi suis venu ;
Et m'est grand besoin de ton aide,
Car l'ennemi veut m'accuser.

— N'est plus temps de te repentir,
Après la mort, de ton péché ;
Souvent te fut remémoré
Qu'était bon de te confesser ;
Mais ne voulus être loyal,
En ce qui te fut commandé.
La justice a le principat,
Et veut ici t'examiner. —

L'Ennemi aussi est venu
Prendre sa part à ce procès :
— O Seigneur Dieu, te supplie bien
De m'entendre et faire raison ;

Qu'à cet homme doit advenir
Que moi je le mène en prison,
Si je te prouve la raison
Comment il se doit condamner. —

Le Seigneur, qui est dernier juge,
Répond après cette requête :
— La preuve, si elle est sincère,
Je l'entendrai avec rigueur ;
Parce que tout bon homme espère
Que je suis véridique et droit.
Si tu as son affaire écrite,
Or en dis ce que te paraît.

— Seigneur, c'est toi qui l'as créé,
Ainsi que fut ton bon plaisir ;
De tant de grâces l'as orné,
Lui accordas discernement ;
Aucune chose a observé
De ce que lui as commandé ;
Celui à qui a fait service
Se doit de l'en récompenser.

Car tout à fait bien il savait
Quand il prêtait avec usure ;
Au pauvre même ne donnait
Que vraiment mauvaise mesure ;
Mais dans la cour qui est la mienne,
Lui ferai tel remboursement,

Qu'il n'a jamais senti encore
Ce que lui ferai essayer.

Parfois d'autres lui disaient :
Pensez à vos fins dernières.
Et celui-ci s'en riait,
Car ne croyait pas mourir.
Courtois suis à ma maison,
Le ferai très bien servir ;
Puisqu'à moi a voulu venir,
Jà ne saurais le renoncer.

Si voyait une assemblée
De dames et de damoiseaux,
Y allait avec instrument,
Et avec ses chansons nouvelles ;
Faisait ainsi acquisition
Pour lui de petits misérables ;
En ma maison ai des valets,
Qui l'enseigneront à chanter.

Si raconte toute l'histoire,
Vous jure qu'en ai grand regret,
Bien que pourtant de vaine gloire
Y aurait là grand sujet.
Pour que lui revienne en mémoire,
Je n'ai fait que d'y toucher ;
Sans payer aucun argent,
La copie en ai fait tirer.

Qu'en apporte son témoignage
L'ange qui était son gardien
Si j'ai dit aucun mensonge,
Contre cet homme mondain !
Me fie en sa loyauté,
Car mentir ne lui est sain.
Or te prie, Dieu souverain,
Que me fasses raison faire. —

L'ange s'en vient incontinent,
Pour produire son témoignage :
— Sache Seigneur, en vérité,
Qu'il a dit ce qui est certain ;
Et que dit n'a presque rien
De sa basse iniquité ;
Tenu m'a en profond mépris,
Pendant qu'étais à le garder.

— Réponds-moi, ô malfaisant,
Si tu as aucune excuse,
Car faire je veux raison
De ce qui a été prouvé ;
N'avais aucune raison
De montrer un tel orgueil ;
Faire en veux grande vengeance,
Ne le peux plus supporter. —

— De cela qui m'est prouvé
Aucune excuse je n'ai.

Je te prie, Dieu bienheureux,
Que m'aides en ce passage ;
Car m'a tellement apeuré
Et menacé du grand voyage,
Tant est obscur son visage,
Que me fait tout angoisser.

— Pendant longtemps t'ai attendu,
Que tu te devais repentir ;
Avec raison es condamné
Et te dois de moi départir ;
De mon visage sois privé,
Que jamais ne le puisses voir.
Faites venir les adversaires,
Qui le doivent accompagner!

— O Seigneur, comment me dépars
De ta bienheureuse vision?
Comme sont vite rassemblés
Pour m'emmener à la prison!
Puisque de Toi je me dépars,
Donne-moi ta bénédiction,
Accorde-moi consolation,
En cet instant où je trépassé! —

Et moi, plutôt, je te maudis ;
De tout bien sois à jamais privé!
Va en enfer, pécheur indigne,
Qui tellement m'a méprisé!

Si avais été mon ami,
Ne serais pas ainsi mené ;
A l'enfer tu es condamné
Éternellement à rester. —

L'ennemi a fait rassembler
Mille des siens avec des fourches,
Et mille autres a fait rester,
Qui ressemblent à des dragons ;
Chacun brigue de l'attaquer
Et lui font chanter leurs chansons ;
Disent : Ceci au cœur te mets,
Que te faut chez nous demeurer.

Avec une très grande chaîne
Étroitement ils l'ont lié ;
A l'enfer avec grande peine
Très durement l'ont emmené ;
Puis crient ceux qui portent les crocs :
« Sors dehors » au pauvre damné ;
Tout le peuple s'est rassemblé,
Et dans le feu le font jeter.

Dans cette autre laude dialoguée, il s'agit d'un pauvre mort, probablement en purgatoire, puisqu'il s'occupe encore de son sort éternel, et reproche à ses enfants de n'avoir pas dépensé de son héritage un ferlin, c'est-à-dire le quart d'un denier, pour le repos de son âme. Ce pauvre homme n'a été préoccupé pendant toute sa vie que d'arrondir sa fortune et d'agrandir son domaine, d'amasser en sa maison les pièces de drap et les tonneaux de vin. Mais une partie de ces biens était mal acquise et, avant de mourir, il n'a pas eu soin de faire les restitutions nécessaires. Il a remis ce soin à ses héritiers, qui répondent à ses supplications, qu'ils n'en ont cure et que ce qu'il a amassé, ils veulent, eux, en jouir. Ils avaient promis de rendre pour lui, bien sûr, mais a-t-il été assez sot pour les croire? Et le pauvre vieux, souffrant son Purgatoire, n'a plus qu'une ressource : leur rappeler qu'ils en viendront au même point que lui et qu'ils aient à être plus avisés.

Et l'on se remémore cette phrase de l'Imitation : « Si vous n'avez pas maintenant soin de vous-même, qui s'occupera de vous quand vous ne serez plus? »

*DE L'HOMME QUE NE RESTITUA POINT LE BIEN
MAL ACQUIS*

— Mes fils, mes neveux, mes frères,
Rendez le bien mal acquis,
Lequel je vous ai laissé!

Vous l'avez bien promis à votre vieux père,
De le rendre tout et de n'y pas manquer ;
Encore n'avez pris pour mon âme un ferlin,
De ce tas de monnaie si grand qu'ai gagné.

— Si te le promîmes, or ne le savais ?
Bien étais prudent, si tu y as cru !
Si toi, dans ton fait, n'étais plus prévoyant,
Compte donc sur nous, qui le ferons demain !

— Je vous ai laissé de très grandes valeurs ;
Bien peu de présents de vous n'ai eu encore ;
Quand à cela pense, en ai grand déshonneur,
Car ai abandonné ce que plus aimai.

— Si tu nous aimais, te devais bien prévoir
Qu'à ce passage tu devais en venir ;
De ce que tu acquis nous voulons jouir,
Et aucun de nous n'a cure de tes plaintes.

— Je vous laissai les tonneaux avec le vin,
Vous ai laissé les draps de laine et de lin ;

Placé m'avez dans le coin le plus sinistre
De tel gaignage que vous ai rassemblé.

— Si tu as rassemblé un si grand gaignage,
De te donner quoi que ce soit ne nous chaut ;
Conserve-toi en paix, si souffres travail,
Tu as fait de tels faits, captif tu en es.

— Jadis mesurai avec acharnement
Terre et vigne, afin de faire le domaine ;
Ore ne pouvez en rien ne consentir
A me donner ma part de ce que j'acquis.

— Si tu fus si âpre à te montrer tenace,
De te donner ce que veux, à nous ne plaît.
Restes en certain et persuade-t-en !
De tes peines nous n'eûmes cure jamais.

— Je vous ai élevés avec moult sueur ;
Et puis me dites tels mots déshonorants !
Pensez que vous aussi viendrez à cette heure,
Où vous éprouverez ce que sont mes plaintes.

« Heureux, dit l'Imitation, celui qui a toujours devant les yeux l'heure de sa mort, et qui tous les jours se prépare à mourir ! » Jacopone en faisait sa méditation favorite et dans cette laude sur « l'omniprésence de la mort » il la propose à tous les chrétiens. Il est curieux de trouver dans ces vers la plupart des pensées qui seront développées dans le chapitre XXIII du premier livre, mais exprimées avec une force et une puissance d'évocation directe, qui est tout à l'avantage du farouche poète : « Ne tardez pas, ô pécheurs ; orsus allez vous confesser ! » Il est vrai qu'il ne recule devant aucune description et ne garde pas la discrétion d'A Kempis. Son irruption de « la pâle mort, laide, sombre et défigurée » qui renverse tout obstacle, « entre, monte et prend la vie », pour faire de l'homme « un amas putride et puant » est vraiment d'une grandeur formidable.

Il insiste sur les détails horribles, mais nécessaires, et c'est quelque chose comme ces danses macabres si célèbres au moyen âge, menées par cette mort « qui va d'un pied si léger, que nul n'entend son arrivée ». Tous, nous courons au galop vers elle, quelle que soit notre condition ; et la dernière strophe ramène la morale, sous forme de prière à Dieu et à sa sainte Mère, qu'ils nous donnent avec les vertus la volonté de faire ici-bas pénitence, pour obtenir, après la mort, glorieuse vie.

DE L'OMNIPRÉSENCE DE LA MORT

Ne tardez pas plus, ô pécheurs,
De retourner à pénitence ;
N'attendez pas à la sentence
De la mort, car est bien douteuse !

Ne tardez pas plus, ô pécheurs,
Orsus, vous allez confesser !
Grands et moyens et plus petits,
Ne veuillez davantage attendre !
Viendra sans se faire annoncer
Mort, qui à nul homme pardonne,
Plutôt occit toute personne
Tant elle est dure et sans pitié.

Laissez toute coupable amour
Et pensez en humilité
Que tout homme meurt, l'un au lit,
Et l'autre meurt subitement ;
Ni les amis, ni les parents,
Ni richesse, ni grand savoir
N'est rien qui puisse prévaloir
Jamais contre mort furieuse.

Voici que vient la pâle mort,
Laide, sombre et défigurée ;
Rien ne sert de clore la porte
De la grand tour bien défendue ;

Car entre, monte et prend la vie,
Force, gloire et toute puissance ;
Fait de l'homme être et ressemblance
D'un amas putride et puant.

Vois l'homme qui passe le pas :
Lorsque se voit pour trépasser,
Combien voudrait avoir mieux fait !
Mais ne peut là sus retourner.
Sera mieux donc pour vous de faire
Ce que voudriez avoir fait
Au jour de toute extrémité,
Car est jour tant épouvantable.

Vois l'homme qui est pour mourir,
Autre signe je ne te porte.
Pense alors que te faut venir
Au même horrible passage !
Regarde-le après qu'est mort,
Combien est belle sa figure !
Semble que chacun en ait peur,
Tant est sombre et épouvantable !

Observe ensuite grands seigneurs,
Si révéérés et respectés,
Comtes et Rois et Empereurs,
A quelle fin sont arrivés.
La mort les a si bien traités,
Que leur chair jà si délicate

Et de tant de soins adonnée,
Par ses vers est toute rongée.

S'en vient la mort et fait mourir
Chevalier, Dame et Damoiselle,
Sœur et Frère à terre gésir,
Prêtre, Laïc et laide et belle ;
Elle va d'un pied si léger,
Que nul n'entend son arrivée ;
Toute gent se trouve assemblée,
Et mondaine et religieuse.

Nous ne pouvons mort esquiver,
Et la voyons vers nous venir.
Ne se peut arrière tourner,
Ni par la traverse s'enfuir,
Vers la mort nous convient aller.
Or comment serons-nous cueillis ?
Si les péchés nous enveloppent,
Sera l'âme toute angoissée.

Boue d'où te vient cette superbe ?
Cendre, pourquoi te glorifier ?
O vermisseau, qui dois mourir !
O foin qui te dois dessécher !
La mort te fera démontrer
La tienne vile condition,
Et comment la chair a raison
De se montrer si orgueilleuse.

Nous courons tous au grand galop
Vers la mort très également ;
Aussi bien y va le boiteux
Que celui qui sait bien courir ;
Et en résumé toute gent
Vers la mort s'en va cheminant
Que dorme ou coure ou bien veillant,
Nuit et jour, sans aucun repos.

Nous voyons que pourtant on taille
Tous les rameaux de notre vie,
Et ne semble que nous soucie
Que soit notre âme en perdition,
Et que la mandions dégarnie
Devant le très haut Empereur,
Avec peur et avec terreur,
Nue, déchaussée et vergogneuse.

Ici voyez homme orné,
Resplendissant et glorieux,
S'en aller la tête dressée,
Très superbe et très furieux.
Et là gît de tous méprisé,
Laid et mort, en posture vile,
Et sa charogne fort puante
Toute entière est en proie aux vers.

O pécheurs, comment ne pensez
Qu'autrefois notre Rédempteur

Est venu en humilité
Mourir pour nous autres pécheurs!
Il viendra, mais avec fureur,
Pour les bons à lui attirer,
Et les coupables condamner
A triste peine tourmenteuse.

Si voulez bien considérer,
A quel résultat vient l'enflure,
Et la grâce de posséder,
La superbe à la mine altièrè,
Regardez à la sépulture,
Et là dedans apercevrez
Boue et vers, et y sentirez
Puanteur moult désagréable.

.

Ne faisons pas comme cet homme,
Qui dans l'arbre s'était assis,
Et qui regardait tant les fruits,
Parce que beaux lui paraissaient,
Que de descendre refusait,
Alors que l'arbre l'on taillait.
Puis il en chut précipité
En fosse de tribulation.

.

Ore prions le pieux Seigneur,
Et la Vierge sa Sainte Mère,

Que nous donne paix et amour,
Foi, espérance et charité,
Courage et bonne volonté
De faire ici-bas pénitence
Telle qu'au jour de la partance,
Nous ayons glorieuse vie.

Après la danse macabre, nous avons le « dict des trois vifs et des trois morts » ; c'est ici que les « gens de goût », je dirais plus volontiers les gens du monde peuvent se boucher le nez et les oreilles, car Jacopone va délibérément mêler « le grotesque avec le sublime ». Il en résulte quelque chose d'horrible, mais combien vrai et bienfaisant.

Ce n'est plus à une méditation sur la mort, mais bien devant la fosse ouverte, que le Todino amène le vivant orgueilleux de sa vie. Et là, il interroge cette pourriture grouillante de vers avec une âpreté et une ironie qui ne sont pas un manque de charité, puisque le pauvre cadavre n'a plus rien à perdre, mais dont le vivant peut faire son profit. Il lui fait avouer comment de toute sa beauté et de son élégance défuntes il ne lui reste rien que les vers n'aient mangé, pas même son orgueil. Mais il lui laisse extraire l'enseignement de toutes ses misères et c'est la compensation de son apparente cruauté : « Contemple-moi donc ô toi, homme mondain. Pendant qu'es au monde cesse d'être vain. Dis-toi bien, ô fou, qu'aujourd'hui ou demain — Tu seras placé en très étroite place. »

Je ne vois pas pourquoi nous ne pourrions plus supporter ces descriptions terribles mais salutaires. Soyons persuadés qu'elles ne paraissent pas moins émouvantes aux gens du treizième. Seulement, c'étaient des chrétiens imprégnés de leur foi, même quand leurs actes semblaient en désaccord avec elle. Nous avons, je parle des meilleurs, une foi plus logique dans la pratique, mais moins profonde et nous nous sommes laissés, malgré nous, paganiser par l'exemple du monde et le raffinement de ce que nous appelons la civilisation. Il semble de mauvais goût d'étaler les hideurs de la chair et de montrer ce que devient ce manteau, quand l'âme l'a laissé au vestiaire.

C'est que le paganisme moderne ne voit dans l'homme que son corps, dans les produits de l'esprit qu'une sécrétion de son cerveau ; et rejoignant les conceptions antiques, (l'a-t-on assez seriné le couplet sur la grâce hellénique !) il s'indigne comme d'un blasphème de ce qui attaque « la beauté ». Alors, si nous catholiques, nous nous laissons séduire peu ou prou par ces élégantes rengaines, allons jusqu'au bout et admettons pour notre vie future, à la supposer digne de récompense, ce morne séjour des Enfers où errent indéfiniment, pâles, tristes et sans vie réelle, les Ombres des plus grands, des meilleurs, des héros. Cette beauté tant vantée, cette joie de vivre dans une atmosphère lumineuse, entre le Stade et le Parthénon, sous l'œil bienveillant (?) des dieux, nous mène, après quelques jours, à traîner lamentablement une vie de chauve-souris dans un souterrain mal famé. Cette conception pessimiste et périmée vous paraît donc vraiment belle et digne d'être réalisée ? Eh bien tant pis pour vous, vous êtes par trop bêtes et décidément arriérés.

Mais non, vous êtes catholiques, vous savez que votre âme, après ce temps d'épreuve, doit jouir d'une félicité éternelle, dans la présence radieuse de Dieu. Vous croyez à cet admirable dogme de la résurrection des corps, qui, reprenant leur réelle beauté, viendront avec leur âme partager ce bonheur éternel. Vous savez de la même certitude que ces corps doivent pourrir, se désintégrer, salement, bassement, comme il convient au véhicule de nos fautes ; et la fosse vous apparaît comme leur purgatoire, dont Dieu les fera sortir au dernier jour, infiniment glorieux.

Alors, si cette méditation est salutaire à nos âmes, soyons chrétiens, soyons logiques, et lisons ce sublime dialogue, comme l'a écrit son auteur, en toute humilité, les yeux fixés sur les promesses éternelles !

Quand tu te complais en toi, homme hautain,
Va, mets ton esprit devant la sépulture.

Et, là, fixe un peu ta méditation
Et réfléchis bien que tu dois retourner
En cette même forme où tu vois rester
Cet homme qui gît dedans la fosse obscure.

Ore me réponds, toi, homme enseveli,
Qui si lestement de ce monde es sorti!
Où sont les draps fins dont tu te vêtissais?
Orné je te vois de bien sale parure. —

— O toi, frère mien, point ne me réprimande,
Car ce qui m'échoit te peut être leçon ;
Mes parents m'ayant fait à nu dépouiller,
D'un vil cilice me firent couverture.

— Où donc est ce chef toujours si bien peigné?
Qui t'a tant rossé, qu'il te l'a si pelé?
Est-ce eau bouillante, qui t'a rendu si chauve?
Tu n'as, certes non, plus besoin qu'on te peigne.—

— De ce beau chef à moi, que j'avais si blond,
La chair est tombée avec son auréole ;
Je n'y pensais pas quand j'étais dans le monde
Qu'alors à la ronde faisais l'élégant.

— Où sont donc tes yeux jadis si transparents ?
Hors de leur logement ils sont expulsés ;
Je crois que les vers les ont tous deux mangés ;
De ton ancien orgueil, ils n'ont pas eu peur. —

— J'ai perdu mes yeux, avec quoi je péchais,
Regardant les gens, d'un clin d'œil faisant signe.
Pauvre moi dolent, je suis dans le malheur,
Car mon corps est rongé, mon âme en brûlure. —

— Où donc est le nez qui te faisait sentir ?
Quel est donc le mal qui te l'a fait tomber ?
Tu n'as pas bien su te défendre des vers ;
Combien a baissé ton ancienne éminence ! —

— Ce qui fut mon nez pour flairer les odeurs,
Est allé tombant avec grand puanteur,
Je n'y pensais pas quand j'étais plein d'amour
De ce monde faux, rempli de vanité. —

— Mais où est ta langue si bien affilée ?
Ouvre donc la bouche : Tu n'y as plus rien.
Fut-elle tronquée ? Peut-être est-ce tes dents,
Qui te l'ont si bien tout entière rongée. —

— Perdu j'ai la langue, avec quoi je parlais
Et force discorde avec elle tramais.
Je n'y pensais pas lorsque j'engloutissais
Le boire et le manger sans garder mesure.

— Mais joins donc les lèvres, pour tes dents couvrir !
Il semble à qui te voit que le veux railler ;
Grand peur tu me fais, rien qu'à te regarder ;
Les dents te vont tomber, si ne les retiens. —

— Comment fermer les lèvres, que plus n'en ai ?
J'avais peu réfléchi à cet avatar.
Pauvre moi dolent, hélas comme ferai-je,
Quand mon âme et moi nous serons en brûlure ? —

— Mais où sont tes bras, qui avaient tant de force,
Menaçant les gens, et montrant ta prouesse ?
Gratte-toi le chef, si cela t'est facile,
Caresse tes cheveux et fais l'élégant ! —

— Mon élégance gît-ci en cette fosse ;
Coulé a la chair, restés seuls sont les os.
Toute vanité de moi s'est éloignée,
De toute misère en moi est plénitude. —

— Mets-toi donc sur pied, car trop tu fus gisant !
Prépare tes armes, empoigne ton écu !
En état trop vil tu me parais venu ;
Ne supporte plus un tel abattement ! —

— Comment donc pourrais-je me mettre sur pied ?
Peut-être qui t'entend parler peut le croire.
Est complètement fou qui ne pense pas
Dans le cours de sa vie à sa fin dernière. —

— Crie à tes parents, qu'ils te viennent aider,
Te gardent des vers, qui partout te dévorent!
Ils furent plus lestes à te dépouiller,
A eux fut ton domaine et son contenu. —

— Ne les peux appeler, car je suis bridé ;
Mais fais les venir, qu'ils voient ma récompense,
Que me voie gésir celui tant attardé
A grandir ma terre et faire grand clôturé.

Contemple moi donc, o toi, homme mondain!
Pendant qu'es au monde, cesse d'être vain,
Dis-toi bien, ô fou, qu'aujourd'hui ou demain
Tu seras placé en très étroite place! —

Encore un dialogue poignant, entre le poète et une âme damnée. Mais il s'agit d'un cas très spécial et nous abordons déjà l'étude des vices et des vertus que nous retrouverons dans quelques pages : « Que fais-tu, âme dépouillée ? Je fais mal, car je suis damnée. » L'entrée en matière est directe ; il s'agit d'une religieuse qui a édifié tout le monde pendant sa vie, à tel point qu'on s'attend à la voir canoniser. En effet elle raconte toutes ses mortifications, qui étaient celles d'une sainte. Mais dans ce beau fruit était un ver rongeur, l'orgueil, père de tous les vices : « Mais n'ai pas eu l'humilité... Quand m'entendais nommer la sainte, mon cœur orgueilleux s'exaltait... Ore suis au diable marié. » Voilà comment l'appétit de louange fait opérer moult choses sans fruit. La malheureuse insiste avec horreur sur l'éternité de son supplice et rassure le poète qui doute de pouvoir faire son salut : « Crains et sers et sois droit... Éprouveras l'humilité. » Nous retrouvons la vertu primordiale tant chantée par le prisonnier de Rome, la merveilleuse haine de soi, qui n'est au fond que l'humilité, condition essentielle de toute ascension mystique.

COMMENT L'APPÉTIT DE LOUANGE FAIT OPÉRER
MOULTES CHOSES SANS FRUIT

— Que fais-tu, âme déprédée? —
— Je fais mal, car je suis damnée.
Ai un mal qui est infini,
Tout bien ainsi de moi a fui ;
Le ciel loin de lui m'a bannie
Et l'enfer m'a tôt hébergée. —

— Tu me donnes désespérance
De ma propre condition,
Pensant à la perfection
De ta vie, comme a été. —

— Oui, étais femme religieuse,
Pendant sept années fus recluse ;
Jurai au Christ ma foi d'épouse,
Ore suis au diable mariée. —

— Quelle a donc été la raison
De ta triste condamnation?
Espéraient toutes les personnes
Que serais tôt canonisée. —

— Ne voyaient pas l'ulcération,
Qui dans mon cœur était cachée ;
Dieu, à qui ne fut pas célée,
A découvert la fausseté.

Ma virginité conservai,
Et mon corps toujours macérai,
Homme jamais ne regardai,
Pour n'être ensuite pas tentée.

Ne parlai plus pendant trente ans,
Comme font toutes mes compagnes ;
Pénitences fis étonnantes,
Plus que ne m'était ordonné.

Mon jeûne strict se composait
De pain et d'eau et d'herbes crues,
Pendant cinquante ans accomplis,
De jeûner ne me ralentis.

Robes de cuir de truie tondue,
Cordes de poil entortillées,
Cercles, cilices torturants,
En cinquante ans m'ont crucifiée.

Soutenu ai la pauvreté,
Le froid, le chaud, la nudité ;
MAIS N'AI PAS EU L'HUMILITÉ,
Pour quoi par Dieu fus réprouvée,

N'avais cure de dévotion,
Ni de la mentale oraison,
Toute ma préoccupation
Tendait à m'entendre louer.

Quand me oyais nommer la sainte,
Mon cœur superbe s'exaltait ;
Ore suis menée à l'enfer,
Avec la gent désespérée.

Si quelque vergogne avais eue,
Ne me serais ainsi perdue,
La vergogne aurait mis à jour
Mon cœur au dedans tout rongé.

Me serais, je crois, corrigée,
Ne serais à ceci réduite ;
Les honneurs, eux, ont empêché
Qu'on ne puisse porter remède.

Hélas moi, honneur, mal te vois,
Car c'est ton jeu qui m'a occise ;
Bel et bon me coûte ton rire,
Un tel prix me l'as fait payer!

Si entrevoyais ma figure,
Te mourrais de male frayeur ;
Ne pourrait l'humaine nature
Soutenir l'horreur de ma vue.

L'âme qui est vraiment vicieuse
Horrible est plus que toute chose ;
Exhale puanteur sans nom
Et tout entière est corrompue.

O supplice, ne sais finir,
Ni à ta fin jamais venir,
Tant persévère ton férir,
De même que fut commencé.

Ne se fatigue le frappeur,
Et le frappé jamais ne meurt,
Or te pense le bel amour,
Qui se tient dans ce voisinage.

La peine est bien consumative,
Mais l'âme morte est toujours vive,
Et la peine jamais ne cesse
D'être en moi plus exaspérée.

— Je pense que serai damné,
Moi qui nul bien n'ai opéré,
Et moult mal ai accumulé,
Dans le cours de ma vie passée. —

— Frère, ne faut désespérer ;
Le paradis te peux gagner,
Si te gardes de dérober
Son honneur que t'a interdit.

Crains et sers et ne fausse pas,
Et combats toujours pour durer !
Si te montres persévérant,
Éprouveras l'humilité.

Les sévères avertissements sur la mort et la mort éternelle avaient pour conclusion naturelle les appels à la pénitence et nous en lirons quelques-uns. En voici d'abord un, d'une magnifique envolée lyrique, où l'on chercherait vainement la soi-disant rudesse du fruste chanteur populaire (!) Les anges s'étonnent de voir le Christ partir en pèlerinage sur la terre ; Il va, dit-Il, à la recherche d'une épouse, l'âme humaine, qu'Il avait comblée de ses dons et de son amour ; elle a gaspillé les uns, méprisé l'autre. Les anges compatissants Lui proposent leurs bons offices ; Il assure qu'Il est prêt à lui pardonner, si elle veut se repentir.

La seconde moitié est un dialogue émouvant entre les anges et l'âme pécheresse, qui regrette sa défection et doute de son absolution. Sur la réponse affirmative des anges, elle veut retrouver son Amour, qu'ils lui disent avoir vu sur la Croix. Le ton monte progressivement et la laude finit dans des cris de passion, qui annoncent déjà les grands élans d'amour de Jacopone : « Amore, e chi t'a morto? — Se' morto per mio amore ; — O inebriato amore, — Ov'ai Cristo empicato? »

COMMENT LES ANGES S'ÉMERVEILLEN'T DU PÈLERI-
NAGE DU CHRIST SUR TERRE

— O Jésus-Christ tout-puissant,
Où êtes-vous envoyé ?
Pourquoi misérablement
Allez-vous en pèlerin ?

— Une épouse me suis pris,
A qui ai donné mon cœur,
De joyaux l'ai ornée
Pour en recevoir honneur ;
M'a laissé à déshonneur,
Me fait aller tout en peine.

Je l'ai si bien ornée
De joyaux comme d'honneur ;
Ma forme lui assignai,
A ma propre ressemblance ;
Pourtant m'a fait trahison,
Me fait aller tout en peine.

Je lui donnai la mémoire,
Dans ma toute complaisance,
Et de la céleste gloire
Lui donnai l'entendement,
Et la volonté, au centre,
Dans le cœur lui imprimai.

Puis lui ai donné la foi,
Qui supplée l'intelligence,
A la mémoire donnai
La véridique espérance,
Et l'amour de charité
Au vouloir bien ordonné.

Afin que son exercice
Se fasse complètement,
Le corps mis à son service
Lui donnai pour ornement.
Fort beau serait l'instrument,
Si ne l'eût désaccordé.

Afin qu'elle pût avoir
De quoi se bien exercer,
Toutes autres créatures
Pour elle voulus créer ;
Ce dont me devrait aimer,
M'en a guerre déclaré.

Afin qu'elle pût savoir
Comment se doit exercer,
Des quatre grandes vertus
Aussi la voulus vêtir ;
Par sa grande trahison,
Toutes a adultérées. —

— Seigneur, si nous la trouvons,
Et que veuille retourner,

Veux-tu que nous lui disions
Que Tu lui veux pardonner?
Que la puissions retirer
De son détestable état. —

— Dites-lui, à mon épouse,
Que vers moi doit revenir ;
Telle mort si douloureuse
Que ne me fasse pâtre ;
Pour elle je veux mourir,
Tant en suis enamouré.

Avec grande complaisance
Lui accorde son pardon,
Lui rends tout son ornement,
Lui donne mon amitié ;
De toute sa trahison
En rien ne me souviendrai. —

— O pauvre âme pécheresse,
Épouse du grand mari,
Comment gît en cette ordure
Ton visage qui fut beau?
Comment t'es de Lui enfui,
Qui tant d'amour t'a porté? —

— En pensant à son amour,
Oui bien, suis morte et confuse ;
Me plaça en grand honneur,
Ore en quoi suis enfermée!

O mort, ô mort douloureuse,
Comme tu m'as entourée! —

— O ingrate pécheresse,
Retourne vers ton Seigneur,
Ne sois pas désespérée,
Car pour toi se meurt d'amour ;
Pense bien à sa douleur,
Comment l'as d'amour blessé. —

— Moi qui l'ai tant offensé,
Qui sait si me revoudra?
L'ai tué et affligé ;
Coupable est ma triste vie!
Ne sais même plus où suis,
Tant m'a d'amour ligotée. —

— Ne dois conserver doutance
Du bon accueil qui t'attend ;
Ne fais pas plus de retard,
Tu n'en as nulle raison ;
Clame lui ton intention,
Avec une plainte amère. —

— O Jésus-Christ pitoyable,
Où te trouver, mon amour?
Ne reste pas plus caché,
Car me meurs à grand douleur.
Qui donc a vu mon Seigneur?
Le dise qui l'a trouvé! —

— O âme, nous, le trouvâmes,
Haut sur la croix appendu ;
Trépassé là le laissâmes,
Roué de coups, tout battu ;
Pour toi mourir a voulu,
Combien cher t'a acheté! —

— Et moi, je commence la plainte
D'une douleur très aiguë :
Amour, et qui t'a tué?
Tu es mort pour mon amour ;
O ivresse de l'amour,
Où as-tu Christ attaché?

Redescendons un peu sur terre, avec cette courte pièce, où nous retrouvons des enseignements et des satires déjà vus, mais réunis et résumés ici de séduisante manière. L'homme aveuglé par le monde perd de vue ses fins dernières. Quand il sent venir la mort, vite il appelle le prêtre, mais le sort de ses enfants le préoccupe plus encore que le salut de son âme et il néglige de rendre le bien mal acquis. On sait déjà comment les héritiers l'en récompenseront ; cela se termine sur « le dîner d'enterrement », scène du plus haut comique, d'une ironie cinglante et qui est, hélas, de tous les temps.

A noter en passant un rejet d'une hardiesse ultra-moderne, que j'ai transcrit tel quel :

« E tu dice : Sere, ch'io.

— So de mal molto gravato. »

COMMENT L'HOMME EST AVEUGLÉ PAR LE
MONDE

Homme, tu as été trompé,
Car ce monde t'a aveuglé.

Aveuglé t'a ce triste monde,
Avec délices du séjour,
Avec le vêtement orné,
Et avec toutes les louanges.

Les délices que tu as eues,
Or qu'en as-tu? S'en sont allées ;
En vanité bien t'es perdu,
Et y as fait tant de péchés.

Et jà ne te veux repentir,
Tant que ne viennes à mourir ;
Dès que sais ne pouvoir guérir,
Dis que le prêtre soit mandé.

Le Prêtre dit : Mon pauvre fils,
Comment est l'état de ton âme? —
Et tu réponds : Sire, que je
Suis par le mal bien accablé. —

Bien t'affliges de tes enfants,
Que les laisses après toi seuls ;
Plus d'eux que de toi tu as deuil,
Que leur fait laisses embrouillé.

Cette douleur t'afflige tant,
Quand tes enfants pleurent bien haut,
Que ton fait laisses de côté,
De rendre le bien mal acquis.

Après qu'es venu à mourir,
Tous les parents ils font venir,
Ne te laissent pas bien sortir,
Hors de la porte t'ont jeté.

Au cimetière vont criant,
Et disant : Or voici dommage !
Reviennent chez toi, attendant
Que le dîner soit préparé.

Après que se sont rassasiés,
De ton fait se désintéressent ;
Des deniers que tu as gagnés,
N'as sur toi aucun emporté.

O malheureux, pour qui entasses ?
Pour enrichir tous tes garçons ;
Après qu'es mort, grandes bouchées
Se font de ce que as gagné.

La laude intitulée « Pietà e Giustizia de Cristo » est un sévère et douloureux avertissement du Christ à l'âme pécheresse, dont Il finit par désespérer : « Omo de te me lamento — Che me vai pur fuggendo — Ed io te voglio salvare. » On ne peut lire sans une profonde émotion ces tendres reproches d'un Dieu à « son très doux, très aimé frère ». Il lui rappelle tous les bienfaits dont Il l'a comblé et tout ce qu'Il a souffert pour le racheter, son Incarnation et sa Passion; Il lui montre les plaies de ses mains et son cœur percé par la lance, « ce cœur où ton nom fut inscrit par l'amour ». Et tu te laisses égarer par la chair, tromper par le monde qui n'est plaisant qu'en apparence, pendant que les démons cherchent à t'entraîner dans leur chute, « si tu trouvais meilleur seigneur que moi, tu serais excusable, mais tu me délaisses pour un traître qui te mène droit en enfer ». Et il finit par la terrible menace, « Mal volontiers je te condamne. Tant est l'amour que je te porte... La sentence sera rigoureuse mais droite, et tu ne la pourras révoquer. »

O homme, de toi me lamente,
Qui loin de moi t'en vas fuyant,
Alors que je te veux sauver.

O homme, afin de te sauver,
Et pour te mener à la voie,
Chair il me fallut demander
Au sein de la Vierge Marie ;
Mais rien ne me vaut courtoisie,
Si grande est la méconnaissance,
Qu'à mon égard tu veux montrer.

Si pour toi j'étais un seigneur
Dur et cruel et moult villain,
Aurait ton excuse valeur,
Que fuyasses hors de ma main ;
Mais toujours veux être insoumis ;
Car le grand bien que je t'ai fait,
Dessus tu ne veux méditer.

Les créatures ai créé,
Qui ont devoir de te servir ;
Et selon que sont ordonnées,
Toutes vois faire leur devoir ;
En as reçu la jouissance,
Et de moi qui les ai créées,
Tu ne veux pas te souvenir.

Comme homme qui aime son fils,
Quand il est en mauvaise voie,
Le menace et puis le conseille,
Pour que du mal soit amendé,
De l'enfer je t'ai menacé,
Et de gloire t'ai fait promesse,
Si vers moi te veux retourner.

Mon fils, ne t'en va pas fuyant !
Si longtemps j'ai suivi tes traces,
Que te donner veux mon royaume
Et te tirer hors de tout dam ;
Et te veux remettre le ban,
Dans lequel tu t'es laissé choir,
Car n'as pas de quoi le payer.

Ne t'en va plus de moi fuyant,
O mon très doux, très aimé frère !
Tant suis allé de toi quêtant,
Qu'à cela me mande mon Père !
Retourne à la charité,
Car toute notre cour t'espère,
Avec nous te dois ralléger

Mon Père vraiment m'a mandé,
Pour qu'à sa cour je te ramène ;
Comment es-tu si endurci,
Qu'à si grand amour ne t'inclines ?
Frère, ore mets désormais fin

A ta triste méconnaissance,
Car tant et tant m'as fait peiner!

Fait ai pour toi pèlerinage,
Qui fut moult cruel et amer ;
Et vois mes mains comme les ai,
Combien je t'ai acheté cher!
Frère, ne me sois si avare,
Car grandement cher m'as coûté,
Pour vouloir faire ta richesse.

Regarde ici à mon côté,
Comment pour toi fus affligé,
De lance me fut transpercé,
Le fer au cœur me fut dressé ;
En lui ai ton nom tant écrit,
(Tu y fus inscrit par l'amour)
Que ne me devrais oublier!

Par la chair égarer te laisses,
Pour quoi de moi te dois partir ;
Pour un vil plaisir te rabaisses,
Ne penses à quoi dois venir.
Mon fils, ne pense plus à fuir,
Car tomberas en male voie,
Si de moi détournes tes pas.

Le monde se montre plaisant,
Pour te faire croire qu'est bon ;

Mais ne te dit combien n'est rien,
Et comment te ravit grand don,
Voyant que moi je te couronne,
Et te place en si grand état,
Si à moi te veux accoster.

Les démons pourtant vont guettant,
Pour te faire choir en péché ;
Du ciel t'ont chassé à grand dam,
Et t'ont féru et dépouillé ;
Que ne remontes à l'état,
Lequel justement as perdu,
Devant toi vont pour t'égarer.

Tant d'ennemis as alentour,
O malheureux, et ne les vois !
As la chair, le diable, le monde,
Et combattre ne les pourras ;
Et ne te pourras seul aider,
Si de moi ne t'armes et t'aides,
Qu'ils ne te puissent soutirer.

Si autre seigneur tu trouvais,
Pour toi qui puisse être meilleur,
Excuse tu pourrais montrer
Et n'en aurais telle douleur.
Mais me délaisses pour un traître,
Qui te mène droit en enfer,
Là où il te veut tourmenter.

Tu fuis de la main pitoyable,
Et vas vers la main de vengeance.
Grandement sera douloureuse
Cette sentence rigoureuse ;
Car je te la donnerai droite,
Pour tout le mal que tu as fait,
Et ne la pourras révoquer.

Mal volontiers je te condamne,
Tant est l'amour que je te porte!
Mais toujours vas en empirant,
Et ne m'en vient nul réconfort...
Te porterai l'ultime botte,
Puisque rien d'autre ne me sert,
Et toujours me veux résister.

Nous revenons à la forme dialoguée avec cette discussion entre Dieu et le pécheur qui s'excuse de ne pouvoir faire la pénitence, à quoi il l'exhorte. L'homme est un type assez grossier, qui ne pense qu'à bien manger, boire et dormir. Aussi est-on peu étonné de la manière désinvolte et parfaitement irrespectueuse dont il répond tout d'abord au Seigneur. Le tutoiement habituel prend ici une allure déplaisante : « Tu as beau venir me prêcher... Si tu veux que je te dise la vérité, ceci ne m'est pas plaisant... Ore ne viens plus autour de moi, car je ne veux pas te suivre. » Le Christ, avec une admirable patience, répond à toutes ces insolences et l'invite à entrer aux noces, « *ch'omne cosa è apparecchiata* » (quia parata sunt omnia), mais le pécheur pousse le cynisme jusqu'à promettre sa conversion à l'heure de sa mort ; jusque-là il veut jouir du monde.

Alors le Christ évoque simplement sa crucifixion et il semble que tout d'un coup quelque chose ait craqué dans la poitrine de l'homme. Sa forfanterie disparaît et il se met à plaider les circonstances atténuantes, l'entraînement de la chair. Puis, saisi de regret et d'amour, il se repent et en appelle à la Madonne pour obtenir son pardon. Mais, avec une certaine rouerie, où l'on retrouve, sous le pénitent Jacopone, le vieux chicanoux qu'il a été, il démontre à Dieu par raison qu'il doit lui accorder son rachat, puisqu'il s'est incarné dans ce but.

COMMENT LE PÉCHEUR S'EXCUSE A DIEU DE NE
POUVOIR FAIRE PÉNITENCE, A LAQUELLE PAR LUI
EST CONFORTÉ

— Trop grande est pour moi la fatigue,
Messire, de suivre tes pas,
Car le monde s'est joint à moi,
Il faut qu'à lui je satisfasse. —

— Si tu veux satisfaire au monde,
Pauvre enfant, iras en enfer,
Et sans la moindre compassion,
Féru seras par le couteau
Pilé seras par le marteau
Qui jamais ne feront défaut. —

— Ne pourrais faire pénitence ;
Ne manger qu'une fois par jour,
Dormir sans ôter ma tunique,
Jamais ne le pourrais souffrir ;
Plus vite me dépars de toi
Que cela je puisse endurer. —

— Mon fils, si de moi te dépars,
Pour toujours ne seras joyeux
De tout bien tu perdras ta part
Et de tout mal seras comblé ;
Là où sont cris et puanteur
Et grands pleurs iras demeurer. —

— Bel as-tu me venir prêcher,
Pour exciter mon appétit ;
Boire je veux et bien manger
Tout le temps que la vie me dure,
Car mon âme n'ira pas seule
Là où tu la veux envoyer. —

— Dis-moi pourquoi tu n'as envie
De ceci que je te promets ;
Parle et réponds-moi sans retard,
Car je t'admoneste à bon droit ;
Je t'ai jà retiré d'Égypte,
Semble que veux y retourner.

Quarante jours moi j'ai jeûné
Et pour toi fus incarcéré ;
Pourtant tu l'aurais pu apprendre,
Tant de fois te l'a-t-on prêché ;
Mais si te pars de mon côté,
Je vois que damné tu seras. —

— Si veux que te dise le vrai,
Ceci n'est pas pour moi plaisant ;
La viande fraîche et le bon vin
Je voudrais manger en tout temps,
Mais est pour moi trop grand tourment
Quand tu me forces à jeûner. —

— Mon fils, tu n'as eu de raison
Valable, pour t'enfuir de moi,

Car j'ai été ton serviteur,
Je t'ai chaussé et revêtu ;
Ore t'es brouillé avec moi,
Et semble que me veux laisser.

Fils, pourtant ne me laisse pas,
Paradis auras en baillage,
Là où est doux de reposer,
Où procès ne trouves ni brigue ;
Et implore Sainte Marie,
Pour qu'elle daigne t'y mener.

Grandement suis émerveillé
Que de ce faire aies tant tardé,
Mais je sais que ton cœur est froid
Et que dedans est tout glacé ;
Car l'amour ne t'a réchauffé,
Puisque ne l'as laissé entrer.

Laisse donc entrer mon amour,
Regarde-moi bien droit, mon fils,
Pendant plus de trente-deux ans,
Ai heurté pour te faire un don ;
Or sembles vouloir aller nu
Et vêtement ne veux porter.

Or viens avec moi, entre aux noces,
Car toute chose est apprêtée ;
C'est moi qui t'en ouvre les portes,
Tu siègeras à mon côté ;

Sur les yeux, la bouche et le nez
Voici que je te veux baiser.

Comment ne te donne appétit
Tout ce que je t'ai annoncé?
Ore viens donc et plus ne tarde,
Crois à tout ce que je te dis,
Viens donc voir le banquet nuptial,
Combien il est doux et suave.

— Or ne me viens plus alentour,
Car je ne veux pas y aller ;
Rester je veux avec le monde
Avoir allégresse et bien-être ;
Quand serai venu à mourir,
Alors me mène reposer. —

— Mon enfant, ce n'est pas la voie,
Si tu veux éviter l'enfer ;
Si grand fatigue ai enduré,
Ruine, mort et flagellation ;
Pour t'amener à mon royaume,
En croix je me suis fait clouer. —

— Messire, ceci est bien vrai
Que tu es mort pour mes péchés,
Mais la chair ne me donne paix,
Me combat la nuit et le jour ;
Et quand à toi je veux venir,
Ne me laisse pas y penser. —

— Ore ne la crois pas, mon fils,
Car elle est ennemie de Dieu ;
Adam est allé en enfer,
Parce qu'à la chair consentit ;
Peine et douleur y a pâti,
Bien qu'après voulût s'en aller. —

— Combien suis saisi de regret !
Amour, si cher m'as acheté !
Pâti as la croix sur le cou
Et sur elle as été ferré.
Et moi je l'avais oublié,
Et n'ai pu y avoir égard. —

— Si en es saisi de regret,
Mon enfant, à raison le fais,
Car longtemps as suivi le monde,
Ce dont raison tu devras rendre,
Et une dette as contracté,
Laquelle te convient payer.

Ore me dois rendre raison
De ce dont tu t'es endetté,
Car as été faux amoureux
Et m'as pour d'autres délaissé ;
A ce que je t'ai enseigné,
Tu n'as pas voulu regarder. —

— Ne l'ai pas reconnue, Messire,
Cette tienne Sainte Écriture ;

Succombant à la tentation
Toujours l'ai eue en dérision ;
Mais ta sentence m'est bien dure
Et l'on ne peut en appeler.

Moi, j'en appelle à la Madonne
De ta droite condamnation ;
Nulle autre n'est qui nous conjoigne
Car elle siège en place sûre,
Étant pour toi mère et enfant,
Et pour moi tu t'es fait charnel.

Car par raison je te le prouve,
Que tu dois m'accorder pardon ;
Tu étais Dieu et te fis homme,
Ceci me mets en la balance ;
Pour me donner ton assurance,
Ma forme tu as voulu prendre.

Les appels à la pénitence prennent une autre forme tout en gardant la même conclusion ; ce sont des études sur les vices et le péché, dont nous lirons quelques exemples. Voici d'abord un vigoureux parallèle entre la mort qui tue le corps et le péché qui tue l'âme, en lui enlevant Dieu, pour la livrer aux démons qui sont les vers de l'âme et l'entraîner en enfer qui est son sépulcre. Tout ce développement est dans l'esprit catholique le plus authentique. Faut-il rappeler à nos modernes chrétiens que la Mort est essentiellement pour l'Église la perte définitive de la grâce, c'est-à-dire l'Enfer? A telle enseigne que Jacopone appelle la mort du corps « morte naturelle », comme saint François disait : « Sora nostra morte corporale » ; lorsque nous fêtons le jour de naissance de nos Saints, « natalis dies », il s'agit de l'anniversaire de leur décès, de leur « transito » (leur passage), comme on le dit pour François d'Assise, de leur naissance à la vie éternelle, la seule vraie Vie.

Nous retrouvons ici cette idée de la laideur visible de l'âme pécheresse, que nous avons déjà vu affirmer par cette pauvre religieuse damnée par orgueil : « Qui la pourrait apercevoir en perdrait aussitôt la vie. » Comparant l'âme au cadavre, Jacopone ne pouvait s'empêcher d'y ajouter la puanteur ; il y avait là trop belle occasion de suggestives évocations ! On conçoit facilement que l'âme perspicace d'un saint perçoive clairement cette laideur d'une autre âme, transparaisant dans un visage humain. Même pour nous, la beauté d'une figure ne nous semble parfaite, que si nous sentons derrière elle une âme également belle. Et combien de fois des traits laids ou médiocres nous paraissent transfigurés par la splendeur visible de l'âme qui les illumine !

COMMENT L'ÂME DEVIENT MORTE
PAR LE PÉCHÉ

Tout ainsi que la mort sait faire
Pour les pauvres corps des humains,
Encore pire fait à l'âme
La grande mort qu'est le péché.

Premièrement, la mort au corps
Fait une mortelle blessure,
Qui en tous membres lui retire
Et en arrache toute vie ;
Les membres perdent leur usage,
Puisque toute vie est finie ;
Après que l'âme en est partie,
Le corps se trouve annihilé.

Le péché bien plus que la mort
Ainsi fait sa blessure dure,
Car à l'âme il enlève Dieu
Et lui corrompt sa vraie nature ;
Le bien ne peut plus opérer,
Mais le mal en grand plénitude ;
Tomber en tel affaissement
Pour si vile délectation !

La mort enlève à notre corps
Et la beauté et la couleur,

Et la forme est ainsi défaite
Que le voir inspire une horreur ;
Ne se trouve homme si trempé
Que ne lui engendre épouvante
D'apercevoir cette terreur
De l'aspect du corps déformé.

Le péché aussi fait à l'âme
Une si terrible blessure
Que lui enlève la beauté
Qui du sceau de Dieu la marquait ;
Qui la pourrait apercevoir
En perdrait aussitôt la vie,
Tant son apparence est terrible,
Cruelle mort est son regard.

La mort, quand elle atteint le corps,
Le rend très putride et fétide
Et le fait puer sans mesure,
Tant qu'incommode toute gent.
Ne se trouverait un voisin,
Ni un ami ni un parent,
Qui voudrait jamais supporter
L'avoir un jour à son côté.

Toute la puanteur du monde
Serait ensemble réunie,
Sulfureux arôme des morts,
Et tous les parfums de latrines,

Que ne serait que musc et ambre
Auprès de l'odeur du péché,
De cette puanteur extrême
Qui les enfers a empesté.

Cette mort à tous naturelle
Au corps paraît avoir porté
La blessure qui lui enlève
Toute agréable compagnie ;
De ce monde l'a rejeté,
Que dehors en soit séparé,
Ainsi que fait la maladie,
Qui fait être isolé des sains.

Le péché aussi fait à l'âme
La blessure tellement forte,
Que lui prend Dieu avec les saints,
Et les anges avec leur sort.
De l'église se voit bannie
Et fermées lui en sont les portes ;
Les biens lui en sont arrachés
Que nulle part lui soit donnée.

Cette mort à nous naturelle
A l'habitude de frapper
Si bien que la chair est donnée
Aux vers, qui en font leur pâture ;
Et les vers s'étant rassemblés
De ce corps feront leur demeure ;

N'y aura plus entre eux dispute,
Que le corps ne soit dévoré.

Le péché aussi fait à l'âme,
Suivant sa terrible habitude,
Qu'est donnée en proie aux démons
Pour être en leur congrégation ;
Comme ne la peuvent détruire,
Lui font un mauvais voisinage,
Lui donnant peine en abondance,
Comme convient à leur état.

L'ultime tort que fait la mort,
Donne le corps à sépulture ;
Ni palais lui donne ni cour,
Mais est mis en lieu très étroit,
Où la longueur et la largeur
Sont données à stricte mesure ;
Tout juste selon sa stature
Sous la terre est enseveli.

Le péché aussi mène l'âme
Dans le sépulcre de l'enfer ;
Là aussi est enseveli
Et n'en sort pour l'éternité ;
O frère, laisse le péché
Qui t'y emmène en te traînant ;
Si es inscrit sur le registre,
Auras ce terrible paiement.

Jacopone est ici encore très fidèle à la tradition, quand il nous montre comment tous les vices procèdent de l'orgueil, père de tous les péchés capitaux, et, ajoutons, origine et soutien de toutes les hérésies, surtout peut-être des plus modernes. De l'orgueil naît l'envie par la vue de ce qui nous est supérieur, puis la colère par dépit de ne pouvoir l'atteindre, la paresse par dégoût de l'effort pour y arriver et de tout cela naît l'avarice. Vous lirez en quelques strophes un délicieux portrait de l'avaricieux, pris sur le vif de quelque riche propriétaire voisin, où Jacopone déploie son ironie la plus caustique.

Il termine en décrivant les deux vices de la chair, gourmandise et luxure, qui gaspillent ce qu'a entassé l'avarice ; l'antinomie est assez drôlement soulignée.

COMMENT LES VICES NAISSENT DE L'ORGUEIL

La superbe à la mine altière
A engendré nombreuses filles ;
En tout le monde, on est dolent
Du mal qui s'en est rencontré.

La superbe a grand appétit,
Veut toute chose avoir sujette ;
La surpassant ne veut aucun,
Et les égaux ne la délectent ;
Les inférieurs met à la gêne,
Car ne lui peuvent faire honneur,
Autant qu'en désire son cœur,
En son vouloir désordonné.

D'un regard à ses supérieurs,
Sa fille l'envie nous est née ;
Ne peut la jeter au dehors,
Craint d'en être foulée aux pieds ;
La haine ainsi l'a imprégnée,
Des embûches va préparant
Pour les faire jeter au ban,
Que par elles soit amoindrie.

Pour être mieux maître et seigneur,
Se constitue juge en la terre,
Et les partis elle y fait faire,
De quoi naissent nombreuses guerres ;

Son cœur à son but se cramponne,
Ce que pense ne peut avoir,
La colère ainsi la rend folle,
Comme l'est un chien enragé.

Lorsque la colère est montée,
Et dans le cœur a seigneurie,
La cruauté est préparée
A rester en sa compagnie ;
De faire effroyable tuerie
Ne lui semble pas suffisant,
Tant est grande la malveillance
Que dans le cœur elle a semée.

Comme colère ne peut faire
Toutes choses en son vouloir,
La paresse en est engendrée,
Qui entre posséder le cœur ;
Ce qu'est bien lui fait déplaisir,
Est plongée en terreur extrême,
Les moelles se dessèche au cœur,
Par tristesse qu'a hébergée.

La paresse toute pensive
Va hésitant sur tout voyage ;
Si la richesse était au bout,
Se redresserait son courage ;
L'avarice, qui au passage
Entre en possession de la cour,

S'empresse avec forte rigueur
De faire fermer toute porte.

Suspecte toute la famille,
Que n'aille dérober son bien ;
Femme, fils, brus et serviteurs,
Chacun, d'elle, a tribulation ;
Or verriez la malédiction,
Que lui fait toute la famille !
Chacun fait des vœux pour la mort
De ce vrai démon incarné.

Ravit, dérobe, trompe et viole ;
N'y regarde si mal se trouve
Avec noises le possédant,
Dont est adjacent son domaine ;
Car le menace de férir,
Si son domaine ne lui donne ;
Alentour ne reste personne,
Qui par lui ne soit déprédé.

Or pourriez voir terres et vignes,
Jardins, forêts pour couper bois !
Or et argent, bijoux et gemmes
Dans les écrins faire enfermer,
Et moulins à faire farine,
Et tout bétail, gros et menu,
Maisons faire faire sans fin,
Pour y conserver tout son gain.

Le grain garde d'un an à l'autre,
Parce qu'il attend la disette ;
Puis, quand est gâté, se le mange,
La maison mettant en dolence ;
Or ouïriez tous les blasphèmes,
Que sa famille fait entendre !
Bannie est à jamais la paix
Parmi toute sa compagnie.

Si sa famille devient grasse,
Ce lui est très grand déplaisir ;
Le pain, le vin qui va chez lui,
Les estime dans son esprit ;
Or verriez ses imprécations :
O famille de gaspilleurs !
Par Dieu que soyez tous maudits,
Car tout mon bien avez mangé !

O avare, t'es fait enfer,
Pendant toute ta vie durant,
Et de l'autre as reçu les arrhes,
En peux attendre le paiement !
O superbe à la mine altière,
Vois donc à quoi en es réduit !
Ton honneur se trouve détruit,
De toutes gens es méprisé.

Les cinq vices qui sont dans l'âme,
Que ci-dessus vous ai comptés,

La superbe et la basse envie,
Et la colère et la paresse,
Et l'avarice avez touché.
Deux autres règnent dans la chair,
Qui ce monde entier envahissent,
La gourmandise et la luxure.

Ce qu'avarice a rassemblé,
La gourmandise le dévore ;
En les tavernes fait marché :
Pour un verre, un transfert de titres ;
Or pourriez voir le gaspillage
Qui se fait de tout l'ancien gain !
Et la luxure l'accompagne,
Pour que soit vite consommé.

Ravage toute une contrée,
Pour obtenir une donzelle ;
Or voyez à quelle brigade
Est conduite cette nouvelle !
Mon âme, pauvre misérable,
Garde-toi bien de tels gardiens !
Le ciel, ils te le feraient perdre,
Et de l'enfer hériterais.

Mais nous allons passer des vices aux vertus par le canal de la pénitence ; dans une autre laude, où il reprend l'énumération des péchés capitaux, Jacopone, toujours orthodoxe, nous montre l'influence de la Grâce divine. L'âme vicieuse est un vrai enfer, propriété du démon, où règnent tous les vices ; à chacun d'eux est consacrée une strophe.

Puis, coup de théâtre, qu'il faut bien signaler au lecteur distrait par quelques points de suspension et que l'auteur explique en deux strophes : « Venez, peuple, venez ouïr. — Restez stupides en voyant! »... L'enfer s'est changé en paradis, parce que le Père a inondé l'âme de sa grâce. Et alors, deuxième série de strophes parallèle à la première ; chacun des vices a été chassé par la vertu opposée. Et pour finir, reconnaissance et ferme propos.

La pièce est très didactique et très claire, tout en restant extrêmement vivante et d'enseignement direct et pratique.

*COMMENT L'ÂME VICIEUSE EST ENFER ;
ET PAR LUMIÈRE DE LA GRACE
SE FAIT ENSUITE PARADIS*

L'âme humaine qui est vicieuse
A l'enfer s'est assimilée.

Demeure est faite du démon,
Qui l'a prise en son patrimoine ;
La superbe y siège en un trône,
Est pire qu'une possédée.

Y sont ténèbres de l'envie,
A tout bien a semé embûches ;
De bien n'y reste aucun vestige,
Tant l'esprit est enténébré.

Là s'allume feu de colère,
Qui au mal le vouloir entraîne :
Y fait cent tours et se retourne,
En mordant comme une enragée.

La paresse grande froidure
Y apporte, sans mesurer,
Réduite à l'extrême terreur,
Avec l'esprit aliéné.

L'avarice, toute pensive,
Voici un ver qui ne repose ;
Toute intelligence a rongé,
De tant de soucis l'a chargée.

Comme serpent, comme dragon,
Gourmandise s'emplit la bouche ;
Et jà ne pense que paiera
Son écôt, en quittant la table.

La luxure, bête puante,
De soufre flamme très ardente,
Triste laisse l'âme dolente,
Qui de tels gens a hébergés.

.

Venez, peuple, venez ouïr,
Restez stupides en voyant :
En enfer était l'âme hier,
Or est tournée en paradis.

Du Père lumière est tombée,
Don de grâce m'a envoyé ;
Fait il a vraiment paradis
De l'âme qui était viciée.

Y a infus humilité,
Tué en elle la superbe,
Qui l'âme toujours en tempête
Dominait toute et la ruinait.

La haine aussi a mis en fuite,
Et le cœur a enamouré ;
Dans le prochain l'a transformé
En charité prise à pleins bras.

La colère en a chassé hors,
Mansuétude a mise au cœur
Et refréné toute fureur,
Qui me tenait en insanie.

La paresse aussi y est morte,
Et justice est ressuscitée ;
Redressé a l'âme bossue
Ore en toute chose ordonnée.

L'avarice en est rejetée
Et pitié s'y est établie ;
Large reçoit bénédiction
Sa généreuse aumônerie.

Refrénée est la gourmandise,
Et tempérance y tient école ;
Le nécessaire seulement,
Cela lui est administré.

La luxure toute fétide,
A été chassée de l'esprit ;
Chasteté s'y trouve présente,
Qui la cour a refait briller.

O mon cœur, ne sois pas ingrat,
Tant de bien que Dieu t'a donné !
Vis désormais enamouré
En vie devenue angélique.

En réalité, le triomphe de la grâce n'est obtenu qu'après une lutte longue et pénible. « La mortification châtiéra donc les sens en les disciplinant ; elle punira l'ouïe par des paroles sévères, le goût par l'abstinence ; l'odorat s'endurcira au service des malades, le toucher se purifiera sous le cilice, jusqu'à ce que la chair domptée se rende et promette de ne murmurer plus. »

Jacopone va nous décrire cette lutte sous la forme d'un dialogue débordant de vie et d'humour, entre l'âme qui veut faire pénitence et le corps qui y rechigne. Je m'en voudrais d'ajouter le moindre commentaire à cette délicieuse scène de comédie, et de comédie morale : *Castigat ridendo mores*. Mais pour montrer qu'il ne s'agit pas ici d'exercice littéraire, que Jacopone n'est pas un Molière mais un Bourdaloue, voici ce qu'écrivit Ozanam : il s'émeut de ce trait plus que je ne saurais le faire, malgré toute mon asepsie chirurgicale : « La tradition ajoute ce dernier trait qu'il faut reproduire, précisément parce qu'il soulève notre délicatesse, parce qu'on y voit mieux l'énergie implacable et pour ainsi dire sauvage de ce pénitent, résolu de dompter à tout prix les révoltes de la nature. On rapporte qu'au milieu de ses jeûnes il se souvenait des banquets délicieux où jadis il avait convié ses amis. Poursuivi de la tentation de rompre l'abstinence, il prit une viande sanglante, la suspendit dans sa cellule, et l'y garda jusqu'à ce qu'elle fût tombée en pourriture. — Voilà, disait-il à ses sens, la pâture que vous avez souhaitée ; jouissez-en ! — Mais il arriva que l'odeur de la chair corrompue se répandit dans le couvent et trahit l'infraction de la discipline. Les cellules furent visitées, le coupable reconnu, et jeté dans le lieu le plus odieux de la maison. » (Il ne se vantera pas plus tard dans sa

prison en disant qu'il a de l'entraînement!) « Alors, vengé de lui-même, il composa un cantique de triomphe sur ce refrain : O joie du cœur, qui fais chanter d'amour. » — Nous lirons plus loin ce « Giubilo del core », avec d'autres chants mystiques.

Or oyez une dispute
Qu'ont entre eux l'âme et le corps ;
Bataille dure longtemps,
Jusques à l'épuisement.

L'âme interpelle le corps :
Faisons tous deux pénitence,
Que nous puissions échapper
A la sévère sentence,
Et gagner la vie de gloire,
Qui est de si grand plaisir ;
Supportons donc toute peine,
Volontiers, avec amour! —

Le corps répond : Je me trouble
De ce que je t'entends dire ;
Nourri suis dans les délices,
Rien ne pourrais supporter ;
La cervelle j'ai débile,
Pourrait vite dérailler :
Fuis une telle pensée
Et plus jamais ne m'en parle ! —

— Ignoble et malfaisant corps,
Luxurieux et goulu,
Au souci de ma santé
Toujours je te trouve sourd ;

Eh bien, supporte les coups
De cette noueuse corde,
Apprends donc cet air de danse,
Il te faut ici danser. —

— Secourez-moi, nos voisins,
Car mon âme m'a tué,
Meurtri et ensanglanté
Et flagellé sans raison!
O sans pitié, ô cruelle,
En quel état m'as réduit!
Serai toujours en douleur,
Ne me pourrai rallégrer. —

— Cette mort aussi rapide
Ne me saurait convenir.
Ore me suis résolue
A faire en toi expérience ;
Des cinq sens te veux ôter
Toutes délectations
Et par contre aucun plaisir
Ne te veux plus accorder. —

— Si des cinq sens me retires
Toutes délectations,
Serai triste et irrité,
Plein d'un incurable ennui ;
T'enlèverai toute joie,
Dans tes méditations ;

Va, mieux vaut te repentir,
Que de tenter cette épreuve. —

— Cette chemise dépouille
Et revêts-moi ce cilice ;
La pénitence interdit
Que tu aies aucun délice.
En récompense te donne
Ce très noble vêtement ;
Pour toi de bon cuir de truie
Ai pensé faire un manteau. —

— De l'enfer as rapporté
Ce vêtement de torture ;
Qui l'a tissé, c'est le diable,
De piquants de porc épic ;
Tout en poils, il me paraît
Comme une guèpe orgueilleuse ;
Aucune trêve n'y trouve,
Si dur sur moi me paraît.

— Voici ton lit, place-toi,
Couche-toi sur cette claie !
L'oreiller, regarde-le,
C'est un peu de menue paille ;
Étale la couverture,
Prends coutume de baudet ;
Ceci te sera délice,
Près de ce que te ferai. —

— Regardez-moi ce doux lit,
Et cette plume lissée!
Des pierres rondes j'y vois,
Qui viennent droit du fossé ;
De quelque côté me tourne,
Sens mes côtes tout rompues,
Tout entier suis concassé,
Jà n'y pourrai reposer. —

— Corps, debout, hop ; lève-toi !
Car on sonne les matines ;
Allons, debout, secoue-toi,
Pars à l'office divin,
Nouvelle règle t'impose
Jusques au petit matin ;
Apprends ce nouveau chemin,
Que toujours te faudra faire. —

— Comment debout ? Me lever ?
Moi, qui n'ai du tout dormi !
Mon estomac est troublé,
Jà n'ai pas tout digéré.
Ai gagné un rhumatisme
Pour le grand froid qu'ai senti ;
Le temps n'est pas écoulé,
Laisse-moi plus reposer ! —

— Où donc as été apprendre
Toi, corps, cette médecine ?

Pour punir ta négligence,
Te donne une discipline ;
Si dis un mot, te supprime
A ton dîner choses cuites ;
Avec ça ta maladie
Pense bien que guérirai. —

— Que voici dîner choisi,
Garni de délicieux pain,
Noir et dur et sans levain,
Que ne rongerait le chien!
Ne le pourrai déglutir,
Si infâme goût me tue!
Un autre aliment me donne,
Si tu me veux sustenter. —

— Pour les paroles qu'as dites,
Tu renonceràs au vin ;
A dîner comme à souper,
Ne mangeras chose cuite ;
Si dis un mot, attends-toi
A très grave discipline,
Cela, te promets, au moins,
Ne te pourra échapper. —

— Ai souvenir d'une femme,
Qui était blanche, vermeille,
Vêtue, ornée, et si douce,
Que c'était une merveille ;

Ses voluptueuses formes
La pensée m'ont éguisé ;
Beaucoup, oui, j'aurais envie
D'arriver à lui parler. —

— Bon, voici la récompense
De ce que tu as pensé :
Ton manteau enlève le
Pour le reste de l'hiver ;
Ces chausses, laisse-les là,
Puisque follement cogites ;
Et reçois la discipline,
Jusqu'à en être écorché. —

— L'eau que je bois me fait mal,
Je tombe en hydropisie ;
Le vin, je t'en prie, rends-moi,
Pour montrer ta courtoisie !
Si bien sain tu me conserves,
Irai tout droit mon chemin ;
Mais si tombe en maladie,
Il te faudra me soigner. —

— Puisque l'eau est si nuisible
A ta débile santé,
Et que le vin fait du mal
A ma propre chasteté,
Laisse donc le vin et l'eau,
Pour notre santé commune ;

Supporte nécessité,
Pour notre vie conserver! —

— Je t'en prie, ne me tue pas!
Plus rien autre te demande ;
En vérité te promets
De marcher sans murmurer ;
La discussion, je vois bien,
Que se retourne à mon dam ;
De me faire mettre au ban
Je désire me garder. —

— Si désormais tu te gardes
De commettre aucune offense,
Je suis prête à te donner
De quoi te bien sustenter ;
Et je saurai te garder
De tout pénible regret ;
Ce sera délectation,
Notre vie de sauver. —

— Donc voyez le dur combat,
Qu'ont hommes en leur état!
Il y a bien d'autres luttes,
A peine j'y ai touché ;
Pour ne pas vous ennuyer,
Je l'ai beaucoup abrégé ;
Si termine ce traité,
Qu'il faut en ce lieu laisser.

L'homme est donc résolu à faire pénitence et le corps décidé à obéir à l'âme. Alors celle-ci élève à Dieu une plainte déchirante et, sachant les rechutes toujours possibles même probables, elle supplie le Seigneur de lui envoyer la mort avant qu'elle ne l'offense. Puis, sentant qu'une telle solution serait vraiment par trop commode, elle réclame au contraire d'être accablée de maux, privée de toute affection, pour pouvoir plus longtemps expier ses péchés et pleurer sur ses chutes. C'est la laude de « l'anema contrita ».

Dans la suivante, Jacopone en développe deux vers : « Commence à faire justice. En m'enlevant la santé. » Et c'est une avalanche des maladies les plus disparates, à faire pâmer d'aise un carabin, et qu'on rapprocherait volontiers, « mutatis mutandis », des grandes énumérations de Rabelais. Ce qu'il faudrait changer, c'est que le pénitent est parfaitement sincère, et que par ailleurs il semble moins averti des arcanes de la pathologie que le Docteur Alcofribas, comme on pouvait l'attendre d'un jurisconsulte. Mais, là où son imagination devient épique, et où le curé de Meudon lui-même lui tirerait son bonnet, c'est quand il souhaite être dévoré par un loup, pour qu'en fait de reliques il ne reste de lui, dans un coin de forêt, que cette « cacatura », que j'ai transcrite tout bonnement. Si cette humilité farouche n'est pas faite pour lui concilier les « gens de goût », je m'excuse de déclarer que je la trouve admirable.

Car tout le sens profond et divin de cette truculence parfaitement sincère mais peu conforme à la religion des gens du monde, l'explication de cette haine de soi-même exprimée de façon si sauvage, les deux derniers vers nous l'apportent en mettant tout à son vrai rang : « Seigneur, tu m'as créé dans ton amour, et moi, je t'ai tué par vilénie. »

Seigneur, donne-moi la mort,
Avant que plus ne t'offense ;
Et que mon cœur soit fendu,
Plutôt qu'en mal persévère!

Seigneur, ne t'a pas servi,
De me montrer courtoisie ;
Tant me suis montré ingrat,
Et rempli de vilénie!
Mets une fin à ma vie,
Qui toujours t'a contrarié!

Mieux est que je sois occis
Que toi, Seigneur, offensé ;
Que ne m'amende, le vois,
Qu'à faire mal suis ardent ;
Condamne donc le suspens,
Qui s'est laissé choir au ban.

Commence à faire justice,
En m'enlevant la santé,
Au corps supprime l'office,
Que n'ait plus sa liberté ;
Puisque de prospérité
Jà n'a su que mal user.

Aux gens retire affection,
Que nul de moi ait pitié,
Puisque ne me suis soucié
D'avoir au faible amitié ;
Et ôte-moi la hardiesse,
Que je n'aïlle plus chantant.

S'assemblent les créatures,
A faire de moi vengeance!
Car mal ai usé de toutes
Contre la loi établie.
Chacune en moi peine ajoute,
Pour te venger, o Seigneur!

N'est pas pour un temps la plainte
Que je dois pour toi gémir,
Pleurant sans cesse ma chute,
Devant de toi me priver ;
O cœur, comme y peux penser
Sans aller te consumant?

O cœur, comment peux penser
Attrister ainsi Amour,
Qui de toi se doit priver,
Pour qui souffrit tel labeur?
Or pleure son déshonneur
Et de toi-même n'aie cure!

*DE L'INFIRMITÉ ET DES MAUX QUE FRATE
IACOPONE DEMANDAIT PAR EXCÈS DE CHARITÉ*

O Seigneur, par courtoisie
Envoie-moi la malsanie!

A moi la fièvre quartaine,
La continue et la tierce
Et la double quotidienne
Et la grande hydropisie.

A moi vienne mal de dent,
Mal de tête et mal de ventre,
A l'estomac douleur poignante
Dans la gorge l'esquinantie.

Mal aux yeux, douleur au flanc,
L'apostème au côté gauche
Me vienne aussi la phtisie
En tout temps la frénésie.

Que j'aie le foie enflammé
Rate grosse, ventre enflé,
Le poumon comme une plaie
Grand toux et paralysie.

A moi viennent les fistules,
Pullulement de charbons,
Les crampes en nombre tel,
Que tout mon corps en soit plein.

A moi vienne la podagre
Que le mal de cils m'accable
La dysentérie ulcéreuse
Avec des hémorroïdes.

A moi vienne le mal de l'asthme
Et s'y joigne celui du spasme
Comme aux chiens me vienne la rogne
Et dans la bouche le cancer.

A moi le haut mal caduc
A tomber dans l'eau et le feu
Que jamais je ne trouve lieu
Où je ne sois pas affligé.

A moi vienne la cécité
Et mutité et surdité,
La misère et la pauvreté,
Qu'en tout temps je sois pris au piège.

Que tant soit mon relent puant
Qu'il ne soit nul homme vivant
Qui ne s'enfuie de moi dolent
Tombé en telle infirmité.

Dedans le terrible ravin
Qui Regoverci est nommé
Là, que je sois abandonné
De toute bonne compagnie.

Congélation, grêle, tempête
Éclairs, tonnerre, obscurité,
Qu'il ne soit nulle adversité
Qui ne me tienne à sa merci.

Que les démons infernaux
Soient eux-mêmes mes bourreaux
Que me tarabustent les maux
Que j'ai gagnés par ma folie.

Jusques à la fin du monde
Que me dure cette vie
Puis au temps du grand triage
Que dure mort on me donne.

Je choisis pour sépulture
Ventre de loup dévorant :
Mes reliques en chiure
Dans un taillis de ronciers.

Les miracles après ma mort,
Quiconque y vient ait pour profit
Les tribulations les plus fortes,
Avec terreur fantastique.

Que tous entendant me nommer,
Se doivent sitôt effarer,
Avec la croix se bien signer,
Pour conjurer le mal qui vient.

Seigneur mien, ce n'est pas vengeance
Toute la peine que j'ai dite ;
Tu m'as créé dans ton amour
Je t'ai tué par vilénie.

Donc la maladie, la douleur, les épreuves, tout ce qui bouleverse notre sensibilité, est une justice et un bien, puisque c'est la contrepartie de nos fautes et la seule occasion de mériter un peu. Mais, sublimant ces enseignements à la hauteur des vicissitudes de la vie mystique, Jacopone montre que, s'il est difficile et avantageux de savoir jouir de l'abondance des grâces divines, il est plus difficile et encore plus profitable de savoir en être privé, comme tous les ascètes en ont fait l'expérience. C'est ce qu'il écrivit à son très cher ami Fra Giovanni de la Verna, en qui semblait revivre l'âme de saint François.

« Un jour qu'il le savait pris de fièvre quarte, abattu de corps et d'esprit, il lui adressa des vers et un présent. Les vers exhortaient frère Jean à souffrir, comme le vase de métal souffre les coups de marteau qui le façonnent. » On le met au four comme l'y met la fièvre, parce qu'il faut le battre à chaud. « Ils rappelaient que la douleur est expiatoire pour le pécheur, qui ne doit pas refuser son dû, glorieuse pour l'homme sans péché. Le présent qui accompagnait cette épître se composait de deux sentences latines » exprimant comme nous venons de le dire les avantages de l'abondance et de la privation de Dieu. « C'est tout l'abrégé de l'ascétisme chrétien, conclut Ozanam, et l'Imitation n'a pas de doctrine plus solide. »

ÉPITRE CONSOLATOIRE A FRÈRE JEHAN DE LA VERNE

A Frère Jehan de la Verne
Qui en fièvre quarte est au four,
A lui je mande cet écrit,
Qui par lui devra être lu.

Grande chose ai toujours réputé et répute savoir abonder de Dieu. La raison? Parce qu'en cela est exercée l'humilité avec révérence. Mais grandissime chose ai toujours réputé et répute savoir jeûner de Dieu et en souffrir disette. La raison? Parce qu'en cela la foi est exercée sans témoignage, l'espérance sans attente de récompense, et la charité sans signes de la bienveillance divine. Telles sont les fondations des monts saints. Par elles les âmes montent à cette montagne solidifiée, où on goûte le miel de la pierre et l'huile du rocher durissime.

Vale, frère Jehan, vale,
Ne regrette de pâtir mal!

Entre l'enclume et le marteau
Ainsi se forge le beau vase ;
Le vase doit rester au chaud,
Pour que son corps devienne dur.

Si à froid on le voulait battre,
Sans faute viendrait à se rompre ;
Si est rompu, perd son usage,
On le jette avec le rebut.

Exerce-toi à réclamer
Que le Seigneur daigne donner
A toi tout mal et pestilence,
Car en ceci est déplaisance.

Souffrir le mal est glorieux,
Si de faute n'est pas enclos
Si par sa faute pâtit l'homme,
Ne doit pas refuser son dû.

L'homme étant établi dans la pénitence, le diable ne renonce pas pour si peu à la lutte ; Jacopone, dans un dialogue qu'il intitule « la bataille de l'ennemi », nous fait assister aux tentations plus subtiles qu'il lui apporte et nous donne la manière de lui répondre. On pense bien que notre juriste est ici tout à fait dans son élément et cela ressemble tellement à un procès verbal d'audience que les expressions judiciaires viennent d'elles-mêmes sous sa plume : « L'ennemi pour cela ne se décourage. — A la barre il reste constant. » Il est vrai que le 8^{me} vers amène une comparaison rustique et vétérinaire ; le « travail », où l'ennemi sait le mettre est cet appareil, souvent un simple lit de paille, où l'on immobilise les chevaux et les bœufs pour les opérer.

Le diable est doué d'une souplesse invraisemblable, lâchant un argument pour prendre immédiatement la thèse directement contraire. Mais à toutes ses arguties, notre vieil avocat répond du tac au tac, jusqu'à ce que Satan s'avoue vaincu et lui jure de ne plus l'attaquer. Ce à quoi Jacopone, décidément rompu à toutes les ruses de procédure, réplique aussitôt : « C'est donc le moment de monter la garde, puisque tu m'as donné des assurances... Si à ton dire je me fais, je serais plus que fou et stupide. »

Nous retrouvons, au cours de ce débat mouvementé, une de ces « suppositions impossibles » que nous avons discutées à propos du dernier vers de notre troisième laude (*Udite una pazzia*). Satan le défiant d'être sauvé, le poète lui répond que s'il l'est ce sera par la bonté du Seigneur et que cette bonté le force à L'aimer, mais il ajoute : « Si jamais Il ne me sauvait, Il ne doit pas être moins aimé ; car ce que fait mon doux Seigneur toujours est juste et m'est plaisant. » Je me contenterai, sans reprendre l'argumentation, de reproduire encore un passage d'Angèle de Foligno, voisin du premier

cité. Ayant dit qu'elle avait contemplé la puissance et la bonté de Dieu, elle ajoute : « Et dès lors je demeure si contente et si assurée, que si je savais très certainement que je devais être damnée, je ne pourrais d'aucune façon souffrir ; et je ne m'efforcerais pas moins de prier et de L'honorer. » (Trad. P. Doncoeur.)

Ces rapprochements entre Jacopone et Angèle ne semblent pas fortuits et on en pourrait trouver d'assez nombreux. Ils peuvent s'expliquer évidemment par une formation quasi identique, franciscaine et de la même époque. Il est intéressant cependant de noter, en dehors de toute tradition connue, qu'ils vécurent au même temps et assez près l'un de l'autre. L'un mourut en 1306, l'autre en 1309. Quand Angèle fut reçue tertiaire en 1290, Jacopone, après dix ans de tiers-ordre, était déjà Mineur depuis douze ans et sa renommée de pénitent et de poète s'étendait sur toute l'Ombrie. Pour la sainte, les événements, dès lors, vont se précipiter, puisque le Mémorial « déjà rédigé en 1296 est, avant mai 1297, lu et approuvé par le cardinal Jacques Colonna, grand ami des Spirituels » (P. Doncoeur). Or si le traducteur du Mémorial authentique fait allusion à ce mois de mai, c'est sans doute que le 10 mai, nous l'avons vu, ce même Jacques Colonna et son frère Pierre entraient en lutte ouverte avec Boniface VIII ; et leur ami et protégé Jacopone signait comme témoin.

Qu'il y ait eu des affinités entre le Spirituel ardent et celle qui fut la Mère et la directrice de tant de Spirituels, cela ne fait aucun doute. Ajoutons que la distance de Todi à Foligno n'est pas si grande et la route si malaisée qu'on ne la puisse fort bien parcourir à pied, même de nos jours, et qu'à mi-route se dresse sur sa colline ce phare d'Assise qui les attirait également tous les deux.

DE LA BATAILLE DE L'ENNEMI

Or donc oyez la grand bataille
Que me fait le faux Ennemi.
Et vous sera utilité,
Si écoutez ce que je dis.

Notre Ennemi ainsi me livre
Une très subtile bataille,
Où je le vaincs, bien qu'il m'empoigne
Et sait me mettre à son travail.

L'Ennemi ainsi m'interpelle :
Frère, frère, tu es un saint,
Grande renommée bien famée
De ton nom est en toute bouche.

Tant de biens Dieu t'a concédés,
En temps récent comme en ancien ;
Ne te les aurait jamais faits,
Si ne lui étais cher ami.

Par la raison je te démontre
Que tu peux fort te réjouir ;
Arrhes tu as du paradis,
N'en peux aucunement douter.

— O vieil Ennemi mensonger,
Comme attaques par fausseté!
Tu fus créé comblé de gloire,
Dans cette grande compagnie.

Beaucoup de biens Dieu t'accorda,
Si les avais su conserver!
Un appétit désordonné
Du haut ciel t'a fait trébucher.

Toi, tu es un diable sans chair,
Et moi, un démon incarné,
Car ai offensé mon Seigneur,
Ne sais le nombre des péchés. —

L'Ennemi pour ce n'a vergogne,
A la barre reste constant ;
Et se servant de ma réponse,
Si me fiert-il très durement.

— O vile ordure de ce monde,
Ne te vergognes de parler,
Toi qui offensas Dieu et l'homme,
Par toutes sortes de péchés ?

Moi, j'offensai unique fois,
Au même instant je fus damné ;
Et toi, tout rempli de péchés,
Penses-tu donc être sauvé ?

— O Ennemi, j'à ne le pense,
Par mon seul fait être sauvé,
La grande bonté du Seigneur
Bien de Lui me fait espérer.

Je suis certain que Dieu est bon,
Et la bonté doit être aimée ;
Sa bonté à Lui m'a forcé
D'être de Lui enamouré.

Si jamais Il ne me sauvait,
Il ne doit être moins aimé ;
Car ce que fait mon doux Sauveur
Toujours est juste et m'est plaisant. —

L'Ennemi lors change ses plans,
En autre voie met tentation :
— Quand feras-tu donc pénitence,
Si ore n'en prends la saison ?

Tu engraisse bien cette chair,
Pour être aux vers en sépulture ;
Tu devrais bien la crucifier
En sa grande mâle aventure.

N'aie cure aucune de ce corps,
Car le soin en est au Seigneur,
Ni pour manger ni pour vêtir,
Ne t'occupe du malfaiteur! —

— Vieux faussaire, moi, je nourris
Mon corps et ne le veux occire ;
De ta subtile tentation
Farce je me fais et m'en ris.

Oui, je nourris mon pauvre corps,
Parce qu'il m'aide à Dieu servir
Et à me gagner cette gloire,
Que tu as perdue en fautant. —

— Grande fausse honte tu as
De soutenir chair corrompue ;
La bataille est tellement dure,
Gagner le ciel de haute lutte !

Me semble que sois indiscret,
Par la manière que tu fais.
Tu crucifies ainsi ton corps,
Et de lui compte tu ne tiens.

Tu devrais en avoir pitié,
Car il est vieux et fort déchu,
Il ne devrait porter de charge,
Ni payer plus aucun tribut.

Tu devrais bien aimer ton corps,
Ainsi que tu aimes ton âme,
Car t'est de grande utilité,
Qu'il garde sa prospérité. —

— Je nourris et soutiens mon corps,
Lui donne sa nécessité ;
Accordés nous sommes ensemble,
Car nous vivons en chasteté.

Grâce à l'abstinence ordonnée,
Le corps est redevenu sain,
Moult infirmités a guéries,
Qu'il présentait, quand était vain.

Tout l'art précieux de médecine
Se trouve inclus en pénitence,
Laquelle les sens a réglé
Par l'abstinence commandée. —

— Un défaut semble que tu aies,
Qui est contre la charité :
De tous les pauvres vergogneux
Ne me paraît que aies pitié.

Tu devrais bien choisir un frère,
Puisque l'on te veut tant donner,
Pour subvenir aux besogneux,
Qui ont honte de demander.

Et ce serait utilité
Très grande pour le bienfaiteur,
Et ce serait sustentement
Très agréable au receveur. —

— Je ne sais plus que suis tenu
Le mien prochain de bien aimer,
Et quant à moi l'ai renoncé,
Pour pouvoir tout à Dieu vaquer.

Si je me chargeais de ce soin,
Pour aller en leur lieu mendier,
De l'âme perdrais le repos,
En m'occupant de leur trafic.

Si recevais et redonnais,
Ne les pourrais pas rassasier,
Et troublerais le bienfaiteur
Non content de ce que je donne. —

— Un défaut semble que tu aies :
Ne fais silence ni te tais.
Beaucoup de saints, pour leur repos,
Au désert voulurent aller.

Si toi, frère, tu ne parlais,
Serait grande édification,
Tant de gens se convertiraient,
Émus pour toi d'admiration.

L'Écriture en plus d'une part,
De se taire a recommandé,
Et la langue souventes fois,
Fait choir l'homme dans le péché. —

— Me semble que tu dirais vrai,
Si le bon zèle te mouvait ;
En autre part tu férirais,
Si, pour te plaire, me taisais.

Se taire, pour moi, est vicieux,
Celui où l'homme doit parler ;
Se taire sur le bien de Dieu,
Quand il le devrait annoncer.

Car pour se taire il est un temps,
Et le parler a sa saison ;
Parcourt l'homme toute sa vie,
Jusqu'à sa consommation. —

— Un défaut semble que tu aies :
Que le bien ne sais occulter ;
Le Seigneur pourtant t'a montré
Qu'en secret tu le devais faire.

De faire montre de vertu,
L'homme paraît vain glorieux,
Et qui le voit se scandalise
Que l'on en fasse ainsi parade.

Le Seigneur, qui d'en haut te voit,
C'est lui qui est le vrai payeur ;
N'étales pas devant ton frère,
Qu'il soit tenté de t'honorer. —

— Certes la mentale oraison,
Celle occulte je rends à Dieu,
Et mon cœur a bien fermé l'huis,
Que ne l'aperçoive mon frère.

Par contre l'oraison vocale,
Elle, le frère doit ouïr ;
Comment serait-il édifié,
Si je décidais de la taire ?

Car ne se doivent occulter
Toutes les œuvres de piété.
Si au frère les occultais,
Il tomberait dans l'impiété. —

— Frère, frère, tu m'as vaincu :
Et jà ne sais plus que te dire ;
En vérité, tu es un saint,
Si bien te sais de moi couvrir.

Ne trouvai jusqu'ici quiconque,
Qui m'ait aussi bien abattu ;
Sur tant de choses t'ai tenté,
Et sur toutes tu m'as vaincu.

Tant, cette fois, m'as mis à mal,
Que de moi n'as plus rien à craindre,
Car jamais à toi ne reviens,
Tellement t'ai trouvé trop dur. —

— Ore est bon de monter la garde,
Puisque m'as donné sûretés ;
Tant sont les choses que tu dis,
Toutes pleines de fausseté.

Si à ton dire me fiais,
Plus serais que fou et stupide,
Car de tout ce qu'est vérité
Toujours seras moult éloigné.

Moi, je monterai cette garde,
Et resterai toujours armé
Contre toi, ô faux Ennemi
Et à l'encontre du péché.

Or bien te garde, ma pauvre âme,
Pour que l'ennemi ne te trompe,
Qui ne dort ni reste en repos,
Pour te faire choir en damnation!

Des deux laudes consacrées à saint François, j'ai choisi celle qui suit, parce qu'elle résume merveilleusement l'action du Poverello et le situe au centre de la chrétienté réformée par ses efforts, tel qu'il apparaissait en cette fin du XIII^e siècle. Elle a de plus en grande partie cette forme dialoguée si vivante chez Jacopone.

Elle commence par un résumé de la chute de l'homme et de sa rédemption, suivie après un grand temps par un nouveau triomphe de Lucifer. Alors Dieu décide de fonder une chevalerie pour le vaincre. Nous retrouvons pendant quelques strophes tout ce symbolisme chevaleresque dont saint François et, après lui, toute la littérature franciscaine étaient imprégnés. Relisez les chapitres des Fioretti ou des diverses légendes qui traitent de sa conversion. Le Christ a choisi François comme gonfalonier de ces nouveaux chevaliers, lui a donné pour mot d'ordre « Paix » et l'a marqué de ses cinq sceaux en lui imprimant les stigmates.

Ici je suis bien forcé d'expliquer cette comparaison avec la figue qui semblerait bizarre à des Français du Nord. Jacopone semble dire que l'amour de François pour Dieu a fait éclater son enveloppe corporelle, en produisant les stigmates. En effet, quand la figue est bien mûre, sous les rayons du soleil, elle se creève en étoile à son extrémité arrondie et, au centre de l'étoile, distille une goutte de suc très sucré. Les Ombriens qui m'ont appris, il y a déjà longtemps, à goûter une figue à point s'étonneront qu'il faille expliquer ces choses à des Parisiens ; je les étonnerais davantage en leur révélant les délices d'une poire mûrie au soleil d'Ile de France.

Mais si le diable a pu nous faire succomber à la gourmandise, il trouve plus rude jouteur avec François d'Assise, qui lui semble être le Christ revenu sur terre. Il engage avec lui

une discussion, qui rappelle la bataille de l'ennemi. Et ses insinuations sont facilement repoussées, quand, tout à coup, François prend l'offensive et lui annonce la fondation de ses trois ordres, qui vont lui enlever toutes ses recrues possibles, moines, vierges et gens du monde. L'Ante-christ lui-même, que Lucifer va appeler à la rescousse, sera vaincu et Satan s'enfuit épouvanté.

Il y a dans cette exposition progressive et contradictoire de la grande réforme assisiata, une splendeur et un entrain, qui font de cette pièce une des plus belles laudes du Todino, une des plus remplies de la force et de la joie franciscaines.

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE ET DES BATAILLES DE
L'ENNEMI CONTRE LUI

O François de Dieu bien-aimé,
Christ en toi s'est à nous montré.

Lucifer, l'ennemi trompeur,
Vieil adversaire du Seigneur,
Voyant créé l'homme, eut douleur,
Car il possédait son état.

Alla devers lui plein de ruse,
Et le jeta hors d'obédience ;
Si lui fit faire grande perte,
Car du paradis fut chassé.

Après que l'homme fut déchu,
L'ennemi se vit exalté,
Et en superbe fut ravi,
Car était seigneur devenu.

Dieu, voyant ce qui était fait,
Se fit homme et le mit à rien,
En lui enlevant tout le gain,
Que dessus l'homme avait acquis.

Avec sa douce humilité,
Lui retira prospérité ;
Et par sa sainte pauvreté,
Se le fit bien échec et mat.

Pour un grand temps fut déconfit
Notre ennemi toujours maudit ;
Se releva et se battit
Et tout le monde a reconquis.

Voyant la Haute Seigneurie
Que l'Ennemi ainsi vainquait,
Mander y veut chevalerie,
Avec guide bien entraîné.

Saint François par lui est élu,
Gonfalonier est envoyé ;
Mais nul ne veut prendre avec lui,
Qui ne soit de tous méprisé.

Il ne veut aucun chevalier,
Qui ne serve à trois destriers :
Pauvreté et obéissance,
En chasteté soit enfreiné.

S'est armé le grand capitaine
Des propres armes du Seigneur ;
Lui, le signe par grand amour ;
De ses sceaux Il l'a adorné.

Si grand était l'amour aigu,
Que dans le cœur avait tenu,
Que dans le corps est apparu,
De cinq perles ainsi orné.

De la figue il avait figure,
Laquelle est grasse par nature,
Finit par rompre sa vêtüre,
En bouche paraît suc mielleux.

Puis lui enseigne à escrimer,
A donner coups et à souffrir,
Lui enseigne ce que doit dire :
« Paix » en bouche lui est trouvé.

L'ennemi se mit à trembler,
En le voyant, et s'apeura ;
Il lui parut le Christ de Dieu,
Qu'en croix il avait dépouillé.

— S'il est le Christ, rien ne me sert,
Car il vaincra, c'est sûr, l'épreuve ;
Ne sais guerre qu'il ne me meuve,
Tant paraît docte et entraîné.

Las, moi, à qui suis-je venu !
Mais encore ne m'épouvante ;
Y veux aller et vais tenter
Si peux faire avec lui marché.

— Dis-moi, François, que veux-tu faire ?
Toi-même tu vas te tuer,
Avec le jeûne que tu fais,
Tant l'as durement commencé. —

— Je le fais avec discrétion,
Car ai le corps comme servant,
Et le retiens en ma prison,
Tant l'ai corrigé et châtié. —

— Vraiment tu agis comme un saint :
Ton nom est dans toutes les bouches
Montre à quelle hauteur tu touches,
Que le Seigneur en soit loué. —

— Dissimuler veux le meilleur
Et montrer en moi le pécheur ;
Mon cœur lève vers le Seigneur,
En tenant mon chef humilié. —

— Quelle vie voudras-tu donc faire ?
Ne voudras-tu pas travailler,
Pour pouvoir quelque peu gagner
Et donner à qui n'est aisé ? —

— Me mettrai à errer, mendiant,
Pour le pain près de toutes gens ;
L'amour qu'ai pour l'Omnipotent
Me fait courir comme enivré. —

— Frère, tu ne fais rien de rien,
Tu périras très malement ;
Tes disciples tu fais dolents,
Parce que n'as rien conservé. —

— Tenir je veux la route vraie,
Ni bissac je ne veux ni gourde :
Et quant à l'argent, c'est la règle
Qu'il ne soit par les miens touché. —

— Alors va-t'en donc en forêt
Avec tout ce qui est ta troupe,
Plaît à la haute Majesté,
Et l'homme en sera édifié.

— Ne suis pas envoyé pour fuir,
Mais suis venu pour te chasser,
C'est toi que je veux assiéger,
Et sur terre ai planté mes tentes. —

— Nombreuses gens tu me prendras
Avec cet ordre que tu fais ;
Mais les femmes me laisseras,
Qu'il n'est pas bon de mélanger. —

— Et moi, te veux dire nouvelles,
Qui ne te paraîtront pas belles ;
Créé j'ai un ordre de sœurs,
Par lesquelles soies guerroyé. —

— Quelle sera le capitaine
Qui se voudra mettre en avant
Contre mes forces si puissantes,
Que tout le monde ai jà conquis? —

Dedans la vallée Spolétaine
Est une vierge souveraine,
C'est Claire de Dame Ortolaine,
Temple que Dieu a consacré. —

— Mais tous ceux qui sont mariés
Ne pourront être avec les frères ;
Ils seront par toi refusés,
Les aurai sous ma direction. —

— Et moi, te veux faire affligé.
Un ordre j'ai déjà formé,
Les pénitents, ordre réglé,
Et dans le mariage établi. —

— Du moins ne touche à l'hérésie,
Qui se trouve sur ton chemin ;
Cela ne le supporterais,
Car en serais bouleversé. —

— En faire veux inquisition,
Pour anéantir ta maison ;
Je le jetterai en prison,
Qui j'en trouverai entaché. —

— Pauvre moi, las, moi misérable,
Qui ai vu se rompre mes griffes,
Tu m'as mis en bouche un bridon,
Par quoi je suis tout refreiné.

O François, comme m'as détruit!
Le monde reprends tout entier,
Et m'as mis en telle douleur,
Que m'as tué et abîmé.

Ne veux pas plus longtemps attendre,
Devers l'antechrist veux aller
Et je veux le faire venir
Qui si fort est prophétisé. —

— Avec lui te mettrai à bout,
Le monde t'enlèverai tout ;
Parmi les tiens en trouverai
Que revêtirai de ma bure. —

— La prophétie ne me plaît pas,
A la fin, oui, je m'épouvante,
Qu'à toi doit rester la victoire,
Alors serai mis en abîme. —

— La bataille est très rude et forte,
Beaucoup seront blessés à mort ;
Qui vaincra aura récompense
Et de tout bien sera doté.

Nous ne pouvons aborder saint François sans voir apparaître aussitôt celle qui fut sa Dame et son épouse bien-aimée, Très Noble Dame Pauvreté. Nous l'avons d'ailleurs déjà entendue, dans son « Malheureux voyage » l'appeler « Francesco mio diletto » et le donner comme modèle. Nous avons deux chants à la louange de la pauvreté et je les ai transcrits tous deux, parce qu'ils sont très différents et de forme et d'esprit ; à la vérité le second n'est que le prolongement du premier, à un étage plus élevé de la vie ascétique.

Le premier est plus populaire, plus direct, plus facilement compréhensible pour la masse des fidèles et l'on n'en saurait nier la grâce et l'efficacité. « J'honore surtout ce poète des pauvres, (je cite toujours Ozanam, qui m'est padre, maestro e duca) lorsqu'il célèbre la pauvreté. Le peuple n'a jamais eu de plus grands serviteurs que les hommes qui lui apprirent à bénir sa destinée, qui rendirent la bêche légère sur l'épaule du laboureur, et firent rayonner l'espérance dans la cabane du tisserand. » N'est-ce pas aujourd'hui la société tout entière qui aurait besoin d'apprendre à aimer la pauvreté ? » « Plus d'une fois sans doute, au couchant du soleil, quand les bonnes gens de Todi revenaient du travail des champs et serpentaient le long de la colline, les hommes aiguillonnant leurs bœufs, les femmes portant sur leur dos leurs enfants basanés, derrière eux quelques religieux franciscains, les pieds tout couverts de poussière, on les entendit chanter la chanson de Jacopone qui se mêlait aux tintements de l'Angelus : « Dolce amor de povertade, quanto te deggiamo amare. »

DOUX AMOUR DE PAUVRETÉ...

O doux amour de pauvreté,
A quel point te devons aimer!

O pauvreté, toute pauvette,
Humilité est ta sœur ;
Bien te contentes d'une écuelle,
Pour le boire et pour le manger.

Pauvreté rien d'autre ne veut
Que pain et eau et quelques herbes ;
S'il lui vient quelqu'un du dehors,
Vite y ajoute un peu de sel.

Pauvreté va en sûreté,
Car ne laisse nulle rancœur ;
Des larrons ne peut avoir peur,
Qui ne lui peuvent rien voler.

Pauvreté frappe à toute porte,
Ne possède ni sac ni bourse,
Nulle chose avec elle emporte,
Sinon ce qu'elle a à manger.

Pauvreté ne possède lit,
N'a pas maison qui ait un toit,
N'a pas de nappe ni de table,
S'assied à terre pour manger.

Pauvreté peut mourir en paix,
Nul testament jamais ne fait,
Ni parents ni collatéraux,
Pour elle n'entrent en litige.

Pauvreté a l'amour joyeux,
Car en mépris a tout le monde,
Aucun ami ne tourne autour,
Pour avoir à en hériter.

O pauvreté, tu es pauvrete,
Mais du Ciel tu es citadine,
Nulle chose de cette terre
Ne peux encore désirer.

Pauvreté, fais l'homme parfait,
Vis toujours en délectation,
Tout cela tu foules aux pieds,
Qu'il te convient de mépriser..

Pauvreté jamais rien ne gagne,
En tout temps est très généreuse,
Nulle chose jamais n'épargne
Pour le soir ou le lendemain.

Pauvreté chemine légère,
Vit allègre et n'est pas altière,
Est en tout lieu comme étrangère,
Nulle chose veut emporter.

Pauvreté qui n'est simulée
Fait toujours bien par habitude,
Et dans le Ciel espère place,
Que doit avoir par héritage.

Pauvreté, grande monarchie,
Tout le monde as en ton pouvoir ;
Combien as haute seigneurie
De tout ce que as méprisé!

Pauvreté, sublime Savoir,
En méprisant de posséder,
Autant avilis ton vouloir,
Autant montes en liberté.

Qui vraiment pauvreté professe
Du haut royaume a la promesse ;
Cela fut dit par Christ lui-même,
Qui jamais ne se peut tromper.

Pauvreté, grande perfection,
D'autant plus s'accroît ta raison,
Que as déjà en possession
La suprême vie éternelle.

Pauvreté douce et gracieuse,
Toujours allègre et à ton aise,
Qui peut dire que soit indigne,
Pauvreté, de toujours t'aimer!

Pauvreté, celui qui bien t'aime
Plus te goûte, plus en a faim,
Car trouve en toi cette fontaine,
Qui jamais ne se peut tarir.

Pauvreté partout va criant,
A grand renfort de voix prêchant ;
Toutes richesses met au ban,
Qui se doivent abandonner.

Tenant en mépris les richesses
Et les honneurs des gens altiers,
Elle dit : Où sont les richesses
De tous ceux qui sont trépassés?

Pauvreté qui veut acquérir
Laisse le monde et ses folies
Et au dedans comme au dehors
Soi-même se doit mépriser.

Pauvreté est ne rien avoir
Et nulle chose posséder ;
Soi-même pour vil se tenir,
Et avec Christ plus tard régner.

Ozanam ajoute ces nobles réflexions qui semblent plus actuelles encore aujourd'hui qu'en 1847 : « Nous savons que cette pauvreté glorifiée, donnée en spectacle au moyen âge par saint François et ses disciples, n'a pas eu les louanges des modernes. On accuse l'Église d'avoir réhabilité, non la pauvreté elle-même, mais la mendicité, mais l'aumône, qui humilie le pauvre, qui l'oblige et le constitue redevable. On reproche à la société chrétienne d'avoir inventé la charité pour se dispenser de la justice. Mais pour nous, la mendicité et l'aumône sont deux conditions inséparables de la destinée humaine. Nous croyons que la Providence, avant l'Église, a pris soin d'obliger l'homme à l'homme et les générations aux générations par un enchaînement de bienfaits dont on ne s'acquitte pas, et qu'elle a su mettre les plus fiers dans la nécessité de demander la charité et de la recevoir. D'un côté, il n'est pas d'homme si libre qui ne soit redevable au moins à son père, à sa patrie ; qui ne soit pauvre des biens de la terre ou des biens de l'intelligence, qui ne les attende d'autrui. Quel savant ne s'est assis aux pieds d'autres plus savants que lui, et ne leur a mendié des lumières ? Les heureux mendient des plaisirs, et les affligés qui viennent pleurer auprès de vous mendient une de vos larmes. Au milieu de cette mendicité universelle des hommes, saint François se fit mendiant comme eux pour les servir ; car les malheureux ne se laissent volontiers servir que par leurs pareils. D'un autre côté, l'aumône que les disciples de saint François reçoivent, celle que le christianisme prêche et bénit, n'est point l'encouragement de l'oïveté. L'aumône est la rétribution des services qui n'ont pas de salaire. Les grands services sociaux, ceux dont une nation ne se passe jamais, ne peuvent ni s'acheter ni se vendre, ni se tarifer à prix d'argent. La société paie la denrée

du marchand, mais elle ne paie ni le sacrifice du prêtre, ni la justice du juge, ni le sang du soldat » (j'ose ajouter ni le dévouement du médecin). « Seulement elle leur donne le pain pour qu'ils continuent de vivre et de servir, mais elle le leur mesure avec une parcimonie honorable, précisément pour qu'il soit manifeste qu'elle n'a pas prétendu les payer. De même l'ouvrier valide qui donne son travail reçoit son salaire : mais le pauvre qui souffre, qui mérite, qui, dans l'Église, représente et continue le Christ, le pauvre reçoit l'aumône. Voilà pourquoi les grands ordres religieux du moyen âge, les plus savants, les plus actifs, firent profession de recevoir l'aumône publique, la rendant ainsi à jamais respectable ; car qui pourrait dire désormais que la société humiliât le pauvre, quand elle rétribuait ses mérites du même prix que l'enseignement de saint Bonaventure et de saint Thomas d'Aquin ? »

La deuxième laude sur la pauvreté étend démesurément les limites de son domaine et en fait une échelle mystique qui monte jusqu'à la perfection sous la conduite de l'amour. Et Jacopone nous explique qu'elle comprend trois régions ou cieux, caractérisés par un dépouillement de plus en plus grand. Dans le premier il faut abandonner richesses et renommée. Mais pour entrer dans le second, on doit encore se dépouiller, et cela est plus dur, de quatre choses : la crainte, l'espérance, la souffrance et la jouissance. Enfin le plus haut ciel consiste, si j'ose comprendre, dans l'anéantissement, dans la soumission totale à la Volonté divine. Là tout devient paradoxal et contradictoire, à tel point qu'il avoue lui-même : « Cela est telle confusion que je n'en sais définition. » Mais la confusion est plutôt dans les mots, incapables d'exprimer autrement que par des contradictions apparentes un état, dont il a, comme tous les grands mystiques, la par-

faite expérience. Et il revient sur terre avec cette formule que nous pouvons tous essayer au moins de réaliser : « Pauvreté est ne rien avoir. — Et ne plus vouloir nulle chose. — Et toute chose posséder. — En pur esprit de liberté. » Ceci nous ramène à la base divine de tous ces développements : « *Beati pauperes spiritu!* »

O amour de la Pauvreté,
Règne de la tranquillité!

Pauvreté est la route sûre
N'a jamais procès ni rancœur,
Des larrons ne peut avoir peur,
Non plus que d'aucune tempête.

Pauvreté meurt en grande paix,
Jamais nul testament ne fait,
Laisse le monde comme gît,
Et les gens tous bien accordés.

Ne connaît juge ni notaire,
A la cour ne porte salaire,
Et se gausse de l'homme avare
Qui vit en si grande anxiété.

Pauvreté, suprême sagesse,
A nulle chose être soumis,
Sans s'en éprendre, posséder
Tout ce qui a été créé.

Qui méprise, quand il possède,
Possédant, jamais ne se lèse,
Nulle chose lui prend le pied,
Pour qu'il ne fasse ses journées.

Qui a désir est possédé,
A ce qu'il aime s'est vendu ;
S'il pense à ce qu'il en a eu,
En a eu mauvaises denrées.

Trop je suis de petit courage,
Pour me soumettre à vasselage ;
La semblance de Dieu que j'ai,
L'aller souiller en vanité!

Dieu ne s'héberge en cœur étroit,
Tant est grand que l'est ton amour,
Pauvreté a si grand poitrine,
Qu'y héberge la Déité.

Pauvreté est un ciel célé,
A ceux que la terre enténèbre ;
Qui dans le tiers ciel est monté
Comprend sa profondeur secrète.

Le premier ciel, ou firmament,
De tout honneur dépouillement,
Apporte grand empêchement,
A trouver la sécurité.

Pour faire honneur en toi mourir,
Toute richesse fait bannir,
Science au silence réduire,
Et fuir odeur de sainteté.

La richesse le temps nous prend,
La science gonfle d'orgueil,
La renommée embrasse en sœur
L'hypocrisie de tout pays.

Me semble être ciel des étoiles
Qui de ces trois est dépouillé.
Voici un autre ciel voilé :
Eaux limpides solidifiées.

Quatre vents émeuvent la mer,
Qui notre esprit font se troubler :
Ce sont le craindre et l'espérer,
Le souffrir et se réjouir.

De ces quatre se dépouiller,
Plus que des premières est dur ;
Si je le dis, paraît erreur
A qui ne le peut concevoir.

De l'enfer perdre la terreur,
Et du ciel espoir ne garder,
Et d'aucun bien se réjouir,
Et ne souffrir d'adversité.

La vertu n'est pas le pourquoi,
Car le pourquoi est hors de toi ;
Sans jamais le savoir, tiens-toi
A guérir ton infirmité.

Si vont sans arme les vertus,
Et les vices sont cuirassés,
Mortelles se donnent blessures,
Tombent à terre ensanglantées.

Après que les vices sont morts,
Les vertus sont ressuscitées,
Et sont confortées par la cour,
De toute impassibilité.

Le troisième ciel est plus haut,
Il n'a ni terme ni mesure ;
Hors de toute imagination,
Les fantaisies a mortifié.

De tout bien t'a si dépouillé,
Et de vertu exproprié,
Que thésaurises tout ton gain,
Dans ton propre avilissement.

Ce troisième ciel est bâti,
Et dans un néant est fondé,
Où le grand amour purifié
Vit dans la simple vérité.

Ce qui te semble être n'est pas,
Tant est élevé ce qui est,
La superbe au ciel a son trône,
Et se damne l'humilité.

Passant de la vertu à l'acte,
Beaucoup ont fait échec et mat ;
Tel pensait avoir fait bon pacte,
Qui se trouve en terres vendues.

Ce troisième ciel a nom non,
Tronque la langue l'intention,
Là où l'amour est en prison
Dans la lumière enténébrée.

Toute lumière y est ténèbre,
Et toute ténèbre y est jour ;
La nouvelle philosophie
Les vieilles outres a fait sauter.

Là où du Christ règne la soif,
Tout le vieux en est élagué,
L'un est dans l'autre transformé,
En une admirable unité.

Y vit amour sans affection,
Et savoir sans intelligence,
La volonté de Dieu élue,
Pour accomplir Sa Volonté.

Je vis et ce n'est moi qui vis,
Et mon être n'est pas mon être,
Cela est telle confusion,
Que je n'en sais définition.

Pauvreté est ne rien avoir,
Et nulle chose plus vouloir,
Et toute chose posséder
En pur esprit de liberté.

Si la pauvreté, comme dit saint Bonaventure, était la prérogative spéciale du Patriarche séraphique, et le plus riche fleuron de sa couronne, ses fils ne la séparaient pas des deux grandes autres vertus d'obéissance et de chasteté. Ils se rappelaient comment leur Père les avait rencontrées, un jour qu'il se rendait de Rieti à Sienne, pour faire soigner ses pauvres yeux. Elles étaient toutes trois semblables par la taille, l'âge et les traits ; et aussitôt que le médecin ami, qui accompagnait charitablement François leur eut fait, à sa demande, l'aumône, elles disparurent à la surface de la plaine.

Jacopone a prêché l'obéissance ou l'humilité un peu partout dans ses laudes ; il l'a poussée jusqu'à cet anéantissement parfois si mal interprété, qui n'est que la compréhension totale de la grandeur de Dieu et de notre néant, la soumission complète à la volonté divine, où viennent se fondre et se confondre toutes les autres vertus. Mais il fait à part l'éloge de la chasteté que nous allons lire ; laude d'une belle envolée lyrique et qui devient sublime, quand il célèbre les noces de l'âme chaste avec l'Époux, vierge Lui aussi, dans l'union sans fin de la béatitude éternelle. Mais, il y insiste, la chasteté ne suffit pas pour habiller l'âme ; il faut toutes les autres vertus et on ne peut les acquérir isolément.

*DE LA CHASTETÉ, LAQUELLE NE SUFFIT A L'AME SANS
LES AUTRES VERTUS*

O chasteté, douce fleur,
Qui est ton soutien, amour!

O toi fleur de chasteté,
Très odoriférant lys,
Avec moult suavité,
Tu es de couleur vermeille,
Et devant la Trinité
Tu exhales ton odeur.

O toi, miroir de beauté,
Sans tache restes luisant ;
Ma langue manque de force
Pour en parler dignement.
L'âme sert en netteté,
Sans que la chair ne la souille.

O lumière de splendeur,
Brillant flambeau de clarté,
De tout le monde es louée,
Et à peu de gens es chère.
Mais de toi les doux semblants
Plaisants sont pour le Seigneur.

O précieux trésor trouvé,
Que ne peut représenter

Ni pièce d'or ni d'argent,
Ne peux ton prix estimer.
L'homme qui de toi s'éloigne
Si tombe en grand puanteur.

O citadelle de force,
Où se cache grand trésor,
Du dehors nous paraît âpre,
Dedans est miel savoureux.
Ne faut y mettre paresse
Pour la garder à toute heure.

O la manne savoureuse
Qu'est pour nous la chasteté :
Les âmes conserve vierges,
De moult beautés les adorne.
Lorsque du corps sont sorties,
Alors trouvent leur auteur.

Ame qui va te marier,
De chasteté toute ornée,
Ton époux aussi est vierge,
Et tu t'es bien comportée ;
Le ciel te sera ouvert
Te sera fait grand honneur.

Ame qui es fiancée
A l'époux de dilection,
Conserve-toi bien lavée,

Que ton visage soit net.
Pour que ne sois répudiée,
Et ne sois déshonorée.

Ame, ne t'est suffisant,
Porter une seule robe ;
Si n'as pas plus d'ornements,
Jà ne nous paraîtras belle.
En autres vertus avance,
Pour qu'en aies belle couleur.

Ame, ton habillement,
Ce sont toutes les vertus ;
Nulle ne peux en avoir,
Si les veux prendre isolées ;
Ore tâche à les trouver
Avec toute ta valeur.

Ame, pour que te vêtisses,
Jésus-Christ fut dépouillé ;
Et pour que tes plaies guérissent,
Il fut durement blessé ;
Le cœur se laissa ouvrir,
Pour te rendre ta vigueur.

Ame, ore réfléchis bien,
En quoi tu l'as, toi, changé :
Pour vil plaisir qui l'offense,
Tu l'as jà abandonné.

Le corps as pris en plaisance,
En as fait ton amoureux.

Ame, le corps est celui
Qui t'a juré mal de mort ;
Garde-toi donc bien de lui,
Qui te sait si bien flatter,
Il est mauvais et félon
Et te sera toujours traître.

Tout ceci nous mène au centre même de la vie catholique, et à sa source vive, qui est l'Eucharistie. Jacopone lui consacre une laude enthousiaste, dont tout le début semble une paraphrase du « Praestet fides supplementum sensuum defectui » de saint Thomas d'Aquin. C'est dans la communion au corps du Christ que se font ces noces spirituelles de l'âme avec son Créateur, auxquelles conduit la chasteté ; et là le Franciscain atteint au sublime comme le Dominicain. Puis il déplore sa vie passée avec sa truculence et sa grossièreté habituelle. Mais remarquez qu'ici comme toujours il ne devient trivial que lorsqu'il parle du péché ; le contraste avec ce qui précède et ce qui suit marque bien qu'il agit de propos délibéré. Ceci rappelle les formes hideuses et souvent obscènes que ne manquaient pas de donner aux démons ces féroces réalistes qu'étaient peintres et sculpteurs du moyen âge. Souvenez-vous que, si Dante, le sublime poète, parle de « quella sozza scapigliata fante, che là si graffia con l'unghie merdose », c'est pour stigmatiser le vice de « Thaïs la putain ».

Mais l'Eucharistie soudain l'a transformé, sans qu'il puisse voir l'auteur de cette divine transfusion : « Toi qui donnes, je ne te vois pas, mais je vois et touche tes dons. » Toutes les vertus, chasteté, pauvreté, charité, humilité, deviennent comme naturelles et toute la pièce se termine par une hymne passionnée d'étonnement et de reconnaissance à cette foi en la présence réelle, foi brillante, éblouissante, dont il a recueilli tous ces fruits.

COMMENT L'ÂME PAR FOI VIENT AUX CHOSES
INVISIBLES

Avec les yeux qu'ai dans le chef,
La lumière du jour aidant,
A moi se présentent devant
Toutes les choses corporelles.

Avec les yeux qu'ai dans le chef,
Je vois le divin sacrement.
Le prêtre à l'autel me le montre ;
Du pain, oui, est pour qui le voit.
Mais la lumière de la foi
Autre chose, là, me démontre,
A ces yeux miens qu'ai au dedans,
Dedans mon esprit raisonnant.

Les quatre sens pourtant me disent :
Ce que vois est vraiment du pain.
Seule l'ouïe a résisté ;
Aucun des autres ne comprend.
Sous de telles visibles formes
Jésus-Christ caché est présent.
Ainsi aux âmes il se donne
En ce mode mystérieux.

Comment cela pourrait-il être ?
Je voudrais le voir par raison.
La haute puissance divine
Tu soumettrais à la raison ?

Il lui plut le ciel de créer
De ce nulle ne fut question.
Et vous feriez discussion
Pour cette courte œuvre qu'a faite?

A l'invisible l'homme aveugle
Vient avec bâton de croyance ;
Et au très divin sacrement
Y vient avec ferme confiance.
Le Christ, qui là se tient caché,
T'attend avec sa bienveillance,
Et là se font les accordailles,
Que sa grâce veut te donner.

La cour où se font telles noces
N'est autre que l'Église sainte :
Tu viens à elle obéissant,
Et elle de foi te revêt.
Et puis te présente au Seigneur,
Comme épouse elle t'établit
Ici se font de nouveaux chants,
L'âme par foi est épousée.

Et là se forme un grand amour
Du haut et invisible Dieu ;
L'âme ne voit, mais elle sent
Que lui déplaît tout ce qu'est vil.
Miracle se voit infini :
L'enfer se fait un paradis ;

Se rue l'amour en frénésie,
Pleurant toute sa vie passée.

O vie mienne que je maudis,
Vie mondaine et luxurieuse,
Vie digne de truie puante,
Et souillée en merde fangeuse,
Tu méprisas la vie céleste
De l'odoriférante rose.
Ne passera pas cette chose,
Qu'elle ne soit de pleurs lavée.

O vie mienne que je maudis,
Villaine, ingrate et orgueilleuse,
En mépris eus la vie céleste,
A Dieu étais toujours contraire,
Enfreignant les lois et statuts
De ses très saints commandements ;
Et Lui, de moi s'est fait sauveur,
Qui ne m'a à l'enfer damné.

O mon âme, que feras-tu
De tout le temps qui est passé ?
Ce n'est un dommage de peu,
Pour n'être pas longtemps pleuré.
De pleurs, de soupirs, de douleurs
Seras en tout temps abreuvée.
Car ceci est mon grand péché,
Qu'à Dieu toujours étais ingrate.

Seigneur, ne te peux voir, mais vois
Que m'as en autre homme mué ;
L'amour de la terre as ôté,
Et en ciel ainsi m'as placé.
Toi qui donnes je ne vois pas,
Mais je vois et touche tes dons,
Car m'as le corps bien refréné,
Qu'en tant de laideur ai souillé.

O Chasteté, comment se fait
Que je t'aie en si grand plaisance ?
Et d'où jaillit cette lumière
Qui m'a donné telle science ?
Provient du Père des lumières,
Qui exhale sa bienveillance,
Et ceci n'est pas tromperie,
Sa grâce que m'a insufflée.

O Pauvreté, comment se fait
Qu'ore me fasses tant plaisir
Alors que tout le temps passé,
Horrible me fus à ouïr ?
Plus m'affligeais-tu que la fièvre,
Quand venait de toi la pensée,
Et ore t'ai en tel désir,
Que de toi suis tout amoureux.

Venez tous voir une merveille,
C'est que mon prochain peux aimer,

Et en rien ne me semble lourd
A mon dam de le supporter ;
Et de l'injure qui m'est faite
Léger aussi m'est le pardon ;
Et cela ne me peut suffire,
Si ne suis d'amour embrasé.

Venez donc voir cette merveille,
Que peux supporter les vergognes
Que pendant tout le temps passé
Toujours de moi ai éloignées ;
Ore me donne une allégresse,
Quand une vergogne m'échoit,
Parce qu'avec Dieu me conjoint
Dans son suave embrassement.

O foi brillante, éblouissante,
Par toi suis venu à ces fruits,
Que bénis soient le jour et l'heure
Où j'ai cru à ce que tu dis !
Me semble que ce sont les arrhes
De me tirer au ciel tout droit ;
Mes affections m'as tant haussé,
Que j'aspire à ton héritage.

L'Eucharistie nous amène tout naturellement au Christ et le sacrifice de la messe à celui du Calvaire dont la méditation si chère à saint François aboutit pour lui glorieusement et douloureusement à l'impression des stigmates. Combien de fois l'avait-on trouvé gémissant et pleurant à la pensée des souffrances du Sauveur ! Jacopone est un fidèle disciple de son maître et nous trouvons un certain nombre de laudes sur les mérites de Notre-Seigneur et la méditation de la Croix. En voici tout d'abord une, « il fiore divino », où il résume les mystères d'amour de l'Incarnation et de la Rédemption, Il y développe d'un bout à l'autre le symbolisme de cette fleur divine, fleurie pour nous dans la chair très pure, flétrie et entourée d'épines par la faute du peuple juif et par nos péchés. La comparaison peut nous paraître un peu trop prolongée, mais elle est bien dans l'esprit du moyen âge et la pièce n'en est pas moins fort belle et très vivante.

DE L'INCARNATION DU VERBE DIVIN

Fleuri a notre Christ, dans la chair très pure,
Or que se rallègre l'humaine nature!

Nature humaine, tant étais obscurcie,
Qu'au foin desséché étais assimilée!
Mais ton époux t'a toute renouvelée ;
Or ne sois ingrate à qui t'a tant aimée!

Ce grand amoureux est fleur de pureté,
Est né dans le champ de la virginité,
C'est lui qui est le lys de l'humanité,
De suavité et de parfaite odeur.

Odeur divine du ciel nous a porté,
De ce beau jardin là où était planté.
Lui-même étant Dieu, par son bienheureux Père
Nous fut envoyé, comme un bouquet fleuri.

Fleur de Nazareth voulut être appelé,
De la Vierge de Gessé voulut germer,
Dans le temps de la fleur se voulut montrer,
Pour nous confirmer son éternel amour.

Amour immense et charité infinie
A montré pour moi le Christ qui est ma vie ;
Humanité prit à déité unie,
Une joie complète en ai et grand amour.

Honneur et opprobre voulut agréer
De la foule que grande fit accourir ;
Les voies et la cité il fit refleurir
Et révéler lui-même comme Seigneur.

Très vénéré Seigneur avec révérence,
Ensuite condamné de grave sentence,
O peuple versatile et sans prévoyance,
Par grande démence tombas en erreur!

En erreur tombas, contre la vérité,
Quand le rendis livide par abjection :
La rouge rose, qui prit toutes nos peines
Par sa charité, se changea de couleur.

La couleur naturelle de sa beauté
Par moulte abjection devint toute livide,
Avec suavité porta l'amertume,
Fut réduite à néant sa grande valeur.

Valeur toute puissante fut humiliée,
Cette fleur parfumée aux pieds fut foulée,
D'épines poignantes fut toute entourée,
Et fut obscurcie la grande splendeur.

Splendeur qui illumine toute ténèbre,
Fut obscurcie par la douleur et la peine,
Et sa lumière toute fut recluse
En un sépulcre, dans le jardin de la fleur.

La fleur déposée y gésit et dormit,
Renaquit bientôt et se ressuscita,
En corps bienheureux et très pur reflurit,
Et si réapparut en grande clarté.

Amène clarté parut dans le jardin,
A la Madeleine qui le pleurait mort,
Et de ses grands pleurs lui donna réconfort,
Si bien que fut ravi son amoureux cœur.

Alla réconforter le cœur de ses frères
Et fit ressusciter mille fleurs nouvelles
Et dans le jardin demeura avec eux,
Avec ses agneaux, chantant des chants d'amour.

Avec amour réformas le mécréant,
Quand tu lui montras tes plaies, fleurs parfumées,
Que tu gardais en toi, rose érubescence,
Et incontinent cria avec ferveur.

De ferveur amoureuse fut enivré,
Et le cœur joyeux fut en lui rallégré
Lorsque glorieux eut pu te contempler
Et t'eut appelé son Dieu et son Seigneur.

Seigneur plein de gloire, en haut ciel tu montas,
Voix et musique d'anges t'accompagnèrent,
Victorieux à ton Père tu revins
Et allas t'asseoir en haut siège d'honneur.

Honneur donnas à tes servants véridiques,
La voie démontras à ceux qui te suivaient
Esprit de feu donnas, ce pourquoi fournaises
Furent tes suivants, avec parfaite ardeur.

« Vers la fin de 1306, Jacopone, chargé d'années, tout brisé des étreintes de l'amour divin, tomba malade et reconnut les approches de la mort. Ses compagnons le pressaient de demander les sacrements de l'Église ; mais il déclara qu'il attendrait frère Jean de la Verne » (ce Giovanni da Fermo, à qui nous l'avons vu envoyer une épître consolatoire), « dont il était tendrement aimé, et des mains de qui il voulait recevoir le très saint corps de Jésus-Christ. A ces mots, les religieux commencèrent à s'affliger, car il n'y avait nul espoir que frère Jean pût être averti en temps utile. Mais le mourant, comme s'il ne les entendait point, se soulevant sur sa couche, entonna le cantique « Anema benedetta ». Il avait à peine achevé ce chant, quand les frères virent venir dans la campagne deux des leurs, dont l'un était Jean de la Verne. Un pressentiment l'amenait au lit de mort de son vieil ami », (comme naguère Frère Jacqueline, Madonna Giacomina de' Settesoli près de saint François mourant). « Il lui donna d'abord le baiser de paix, et ensuite les saints mystères. Alors Jacopone, ravi de joie, chanta le cantique « Jesu, nostra fidanza » ; après quoi il exhorta les frères à bien vivre, leva les mains au ciel, et rendit le dernier soupir. C'était la nuit de Noël, au moment où le prêtre, commençant la messe dans l'église voisine, entonnait le Gloria in excelsis. »

Cette laude « Anema benedetta » évoque d'une façon poignante toutes les plaies de la Passion. Je ne peux la relire sans revivre l'émotion intense qui me bouleversa le 15 octobre 1933, quand j'eus le grand bonheur de voir de tout près, exposé en plein jour, sur le perron de la cathédrale de Turin, le linceul du Christ. Non seulement j'y retrouvais toutes ces marques des plaies, déjà longuement étudiées sur les photographies et sur le linceul exposé dans l'église ; mais je constatais brusquement, à la lumière naturelle, que toutes ces

marques avaient une couleur, bien caractéristique pour un professionnel, de sang desséché. *Et ce sang était le Sang du Christ!* Cette laude est la plus belle, la plus émouvante méditation des plaies du Sauveur ; je m'en voudrais d'y ajouter quoi que ce soit.

DE LA MÉDITATION DE LA CROIX

O toi, mon âme, bénie
Par le très haut Créateur,
Regarde ici ton Seigneur,
Qui en croix cloué t'attend!

Regarde les pieds troués,
Et cloués d'une cheville,
Si durement tourmentés
Par tous les coups de marteau,
Souviens-toi qu'Il était beau
Plus qu'aucune créature
Et que dans sa chair très pure
Était plus que perfection.

Regarde bien cette plaie
Qu'il a dans le côté droit,
Vois couler le sang qui paie
Pour chacun de tes délits.
Pense que fut affligé
Par une lance cruelle
Et que pour chaque fidèle
Le fer traversa son cœur.

Puis regarde ces deux mains,
Qui t'ont fait et modelé
Et vois comme tous ces chiens
De Juifs les lui ont clouées.
Alors avec plainte amère

Crie Lui : Seigneur, combien vite
Pour moi courus à la croix,
Pour y mourir en grand hâte!

Or regarde le Saint chef,
Qui était si délicieux,
Vois comme est tout perforé
D'épines et tout sanglant.
Ame, c'est Lui ton époux,
Pourquoi donc ne pleures pas,
Tant qu'avec ces pleurs tu laves
Toutes tes fautes infectes?

Oh! Regarde cette face,
Qui était si lumineuse,
Vois-la pleine de crachats
Et de rigoles de sang.
Pense, mon âme dolente,
Que Lui, qui est ton Seigneur,
S'est fait tuer par amour,
Rien que pour te donner vie!

Vois-Le tout criblé de plaies
Pour toi dessus le dur bois ;
En payant tous tes péchés,
Mourut le Seigneur bénin,
Pour te mener à son règne
Voulut être crucifié,
Ame, fixe ton regard
Sur Lui, en Lui te délecte!

Ajoutons à cette méditation un dialogue sublime, entre deux fidèles tous deux épris de la Croix, tous deux très avancés dans les chemins de la vie mystique, mais réagissant différemment. L'un conclut comme l'anema benedetta : « Ame, fixe ton regard sur lui, en lui te délecte. » L'autre, crucifié par sa contemplation, ne peut plus supporter si cruelle douleur et s'enfuit, ou essaie de s'enfuir « emportant en son cœur le doux souvenir qui le fait consumer ». Inutile de discuter si l'un ou l'autre a raison ; la même âme subit alternativement ces deux impressions. Mais Jacopone a, pour faire saisir comment l'intensité de l'amour et de la douleur peuvent devenir insupportables à qui a mieux compris, des comparaisons admirables : « Toi tu es au chaud, mais je suis dans le feu », et faisant allusion au foudre où fermente le jus de raisin : « Je n'ai pas de cercle qui soit si robuste, qu'en bouillant, le vin ne le fasse éclater. » Il parlait à des vigneron.

Je fuis loin de la croix, qui tout me dévore ;
Sa chaleur torride ne peux supporter.

Jà ne peux supporter si grande chaleur
Que jette la Croix et vais fuyant l'amour ;
Ne trouve où rester, car emporte en mon cœur
Le doux souvenir qui me fait consumer. —

— Frère, comment fuis de la Croix le délice ?
Moi je vais demandant sa douce amitié ;
Me semble que fasses grande vilénie
D'aller fuyant la joie de t'en délecter. —

— Frère, je m'enfuis, parce que suis blessé ;
Venu m'est le coup et le cœur m'a fendu ;
Ne paraît que sentes ce qu'en ai senti,
Même ne semble pas qu'en saches parler. —

— Frère, moi, je trouve la Croix si fleurie ;
De ses doux pensers je me suis revêtu,
Je n'y ai pas trouvé encore blessure ;
Au contraire m'est joie de m'en délecter. —

— Moi je la trouve toute pleine de flèches
Sortant du côté ; au cœur me sont fichées ;
L'arbalétrier vers moi les a lancées,
Toute arme que j'ai, me la fait perforer. —

— Moi, j'étais aveugle et ore vois lumière,
Ceci m'advint par un regard de la Croix ;
C'est elle qui me guide et joyeux me mène,
Sans elle je suis plongé dans les tourments. —

— Et moi, la lumière m'a tout aveuglé ;
Si grande clarté d'elle me fut donnée,
Que me fait aller comme l'homme ébloui,
Qui a de bons yeux et ne peut regarder. —

— Moi, je peux parler, alors qu'étais muet,
Et ceci à la Croix m'est bien apparu ;
Si grand choses d'elle ai-je bien entendues,
Qu'à nombreuses gens je pourrais en prêcher. —

— Et moi, m'a fait muet, qui fus beau parleur,
En si profond abîme est entré mon cœur,
Que je ne trouve presque plus d'auditeur,
Avec qui je puisse d'elle raisonner. —

— Moi, j'étais mort, et maintenant j'ai la vie,
Et c'est la Croix qui ainsi m'est apparue ;
Il me semble être mort, quand elle est partie,
Et ne reprends vie que lorsqu'elle demeure. —

— Et moi, ne suis mort, mais suis en agonie,
Et plût à Dieu que cela fût vite fait!
Rester constamment au bord du pas suprême,
Et ne me pouvoir à jamais libérer! —

— Frère, la Croix pour moi est délectation,
Ne le dis jamais qu'en elle soit tourment ;
Peut-être n'es-tu à elle assez uni,
Que tu la veuilles pour épouse embrasser. —

— Toi, tu es au chaud, mais je suis dans le feu ;
Pour toi, c'est plaisir, moi, j'en suis tout brûlé !
Dans la fournaise trouver ne puis de place ;
Si n'y es entré, ne sais ce qu'est y être. —

— Frère, tu parles et je ne te comprends
Comment le grand amour veux aller fuyant ;
L'état où tu es je viendrais à comprendre,
Si tu le pouvais en mon cœur expliquer. —

— Frère, tu n'as fait que d'essayer le goût ;
Mais moi, qui bus, ne peux supporter le moût !
Je n'ai pas de cercle qui soit si robuste,
Qu'en bouillant, le vin ne le fasse éclater. —

Nous arrivons aux laudes consacrées à l'Amour divin. Parmi de nombreuses pièces, j'ai dû en choisir arbitrairement quelques-unes. Voici d'abord les vers qu'il improvisa, dit-on, après qu'ayant empesté tout son couvent des relents de la charogne accrochée par pénitence dans sa cellule, il se vit relégué par son supérieur en puante prison. C'est le « *jubilo del core che esce in voce* ». J'ai traduit « jubilation » par à peu près et par homophonie, mais c'est presque intraduisible. C'est bien la joie intime qui sort du cœur en paroles tumultueuses, mais c'est en même temps cette expression de la joie qui déborde dans les mots et qui doit à toute force sortir, sinon le cœur éclaterait. C'est cet admirable « *jubilus* », suite joyeuse de vocalises ailées, extériorisant mieux que des vocables les impétuosités du torrent d'amour qu'il régularise et qu'il endigue, ce *jubilus* sorti tout frémissant des cœurs du peuple fidèle, et qui est à la base de nos plus belles mélodies grégoriennes.

O jubilation du cœur
Qui nous fait chanter d'amour!

Quand jubilation s'échauffe,
Ainsi fait l'homme chanter ;
Et la langue balbutie
Et ne sait de quoi parler,
Dedans ne la peut céler,
Tant est grande la douceur.

Quand jubilation s'allume,
Ainsi fait l'homme clamer ;
Le cœur d'amour est saisi
Que ne le peut supporter ;
Stridents cris lui fait crier
Et n'en a vergogne alors.

Quand jubilation a pris
Le cœur tout enamouré,
Les gens l'ont en dérision,
Estimant que son parler
Est sans mesure en paroles,
Ce dont ressentent chaleur.

Jubilation, douce joie,
Quand pénètre dans l'esprit,
Le cœur grandit en sagesse ;

Céler ce qui lui convient
Ne pourrait le supporter,
Que ne fasse grand clameur.

Qui n'en a pas expérience
Te répute un insensé,
En te voyant transformé,
Comme un homme évanoui ;
Dedans le cœur est féru
Mais ne se sent du dehors.

Puis vient cette louange à l'amour divin, qui est un mélange de lyrisme éperdu et de saine théologie mystique. L'amour ne s'acquiert pas par la science, laquelle « fait mortelles blessures, si elle n'est revêtue d'humilité ». Non, l'amour se donne, il s'échange avec le peu d'amour que nous pouvons donner ; et le nôtre a si peu de prix qu'il semble que l'Amour divin ne vaille pas une « médaille », c'est-à-dire une petite monnaie florentine, puisqu'il s'échange contre la plus vile denrée. Jacopone finit par s'effarer d'avoir osé traiter de chose aussi sublime, mais les reproches qu'il s'adresse sont submergés et emportés par l'impérieuse nécessité : Il serait déraisonnable de ne pas proclamer son amour ; le cœur en serait étouffé.

O amour, divin amour,
Amour qui n'est pas aimé!

O amour, ton amitié
Est toute pleine de liesse ;
Ne choit jamais en tristesse
Le cœur qui t'a essayé.

Divin amour amatif,
O amour consumatif,
O amour conservatif,
Du cœur qui t'a hébergé!

O blessure bienheureuse,
Blessure délicieuse,
Blessure toute joyeuse
Pour qui de toi est blessé!

Amour, par où es entré,
Que si occulte es passé?
Aucun signe n'as montré,
Par où tu as pu entrer.

O amour sur tout aimable,
Amour toujours délectable,
Amour pour nous impensable,
Au-dessus de tout penser.

Amour divin, divin feu,
Amour de ris et de jeu,
Amour, ne donnes à peu,
Riche es démesurément.

Amour, avec qui te poses ?
Avec personnes aimées,
Et laisses les grands barons,
Car ne fais pas leur affaire.

Ne semble pas que tu vailles,
A te voir, une médaille,
Car presque comme la paille,
Tu te donnes en échange.

Qui te croit avoir saisi
Et par sa science acquis,
Dans le cœur ne peut sentir
Ce que peut être ton goût.

Science qui est acquise
Mortelle donne blessure,
Si elle n'est revêtue
De l'humilité du cœur.

Mais amour, ton magistère
Informe notre désir,
Nous enseignes l'évangile
Par ton bref enseignement.

Amour qui toujours ardent
Les tiens de courage enflames,
De leurs langues fais des dards
Qui transpercent tous les cœurs.

Divin amour gracieux,
Amour tout délicieux,
Amour de suavité,
Qui le cœur as rassasié.

Amour qui enseignes l'art,
Qui nous gagnes notre part,
Du ciel tu nous fais les chartes,
En gage nous es donné.

Amour, compagnon fidèle,
Si mal payé de retour,
De larmes me fais baigner,
Pour que pleure mon péché.

O amour doux et suave,
Du ciel, amour, as la clef,
Jusqu'au port mène la nef,
Qui échappe à la tempête.

Amour qui donnes lumière,
A tout ce qui paraît luire,
La lumière n'est lumière
Mais lumière incorporée.

Lumière illuminative,
Lumière démonstrative,
Nul ne vient à l'amative
Si n'est de toi éclairé.

Amour divin, ton effet
Donne lumière à l'esprit
Et lui démontre l'objet
De l'amatif bien-aimé.

Amour, ta divine ardeur
Si bien enflamme le cœur,
Qu'il l'unit par son amour
A son objet incarné.

Amour qui est la vie sûre
Et richesse sans souci,
Plus que l'éternité dure,
Est ultra démesuré.

Amour qui donnes la forme
A tout cela qui a forme
La forme tienne réformée
L'homme qui est déformé.

Amour divin pur et monde,
Amour sage et réjoui,
Amour très haut et profond
A qui s'est à toi donné.

O amour large et courtois,
Amour aux larges dépenses!
Amour à la table ouverte,
Pour qui à toi se confie.

Luxure laide et puante
Sais expulser de l'esprit
Tout brillant de chasteté,
De pureté orné.

Amour tu es cet appât,
Qui appelle notre amour ;
Altérés et affamés
Deviennent tes amoureux.

Amour, passion véritable,
Aux maux tu es médecine,
Guéris les fièvres malignes,
Si ne sont trop aggravées.

—Mais toi, ô langue insolente,
Comment as-tu pu oser
Te mettre si en avant
Et parler de tel état?

Or pense à ce qu'en as dit
De l'amour divin béni ;
Toute langue est en défaut,
Qui de lui a pu parler.

Même la langue des anges
Qui chantent dans le grand chœur
Voulant de cela parler
Parlerait en balbutiant.

Donc comment ne te vergognes ?
Dans ton parler tu le poins,
Sa louange ne peux joindre,
Bien plus, tu l'as blasphémé.

— En ce ne peux t'obéir,
Que l'amour je doive taire,
L'amour je veux proclamer,
Tant que me reste le souffle.

N'est pas une condition
Qui s'accorde à la raison
Que ne soit plus la saison
De proclamer mon amour.

Clament la langue et le cœur :
O amour, amour, amour !
Qui veut taire ta douceur
Le cœur lui éclatera.

Et bien crois que crèverait
Le cœur qui t'éprouverait,
Si l'amour ne proclamait,
Se trouverait étouffé.

Voici une autre forme, mais l'inspiration est toujours la même, sous l'allure un peu précieuse de ce symbolisme des cinq sens, autant de portes, derrière quoi l'âme se trouve assiégée et prise d'avance par l'Amour divin : « Amour, comment suis-je assez fou pour te vouloir échapper? ...Je vois que tu me transformes et me fais devenir amour. » J'espère que le lecteur commence à être fixé sur les prétendues rudesse et grossièreté de notre Todino. A la vérité, dit Ozanam « les cantiques de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix n'ont pas de langueurs plus passionnées que le petit poème suivant, ouvrage de la vieillesse de Jacopone, et comme le dernier son de cette corde qui allait se briser : « O amor, divin amore, perche m'ai assediato? »

COMMENT L'ÂME TROUVE DIEU EN TOUTES
CRÉATURES PAR LE MOYEN DES SENS

O amour, divin amour,
Pourquoi m'as-tu assiégé ?
De moi parais affolé,
Ne peux de moi reposer.

Devant les cinq portes vois
Qu'as résolu m'assiéger ;
Par l'ouïe, la vue, le goût,
Par le tact, et l'odorat ;
Si sors, suis fait prisonnier,
Ne me peux de toi céler.

Si veux sortir par la vue,
Tout ce que vois est amour,
Sous toutes formes est peint,
Et sous toutes les couleurs ;
Me représentes alors
Que je te dois héberger.

Si veux sortir par la porte,
Pour me mettre à écouter,
Le son, que me signifie ?
Te présente encore, Sire ;
Par elle ne peux sortir,
Tout ce qu'entends est aimer.

Si veux sortir par le goût,
Toute saveur te proclame,
O amour, divin amour,
Amour rempli de désir ;
Amour m'as pris au harpon,
Pour pouvoir en moi régner.

Si veux sortir par la porte,
Qui s'appelle l'odorat,
En toutes les créatures
Je te retrouve informé ;
Je rentre chez moi blessé,
Tu me prends à l'odorat.

Si veux sortir par la porte,
Qui s'appelle le toucher,
En toutes les créatures
C'est toi que trouve portrait ;
Amour, comment suis-je fou
De te vouloir échapper ?

Amour, je m'en vais fuyant,
Pour ne te donner mon cœur,
Je vois que tu me transformes,
Et que me fais être amour,
Tant que ne suis plus alors,
Et ne me peux retrouver.

Si je vois en homme, mal,
Ou défaut ou tentation,

Me transforme et entre en lui,
Et me fait le cœur peiné ;
O amour démesuré !
Et qui as choisi d'aimer ?

Saisis-moi vite, ô Christ mort,
Tire-moi de mer au bord,
Ici tu me fais languir,
En te voyant si blessé ;
Pourquoi l'as-tu donc souffert ?
Pour vouloir mieux me guérir.

L'amour va jusqu'à l'enivrement ; c'est Jacopone qui le dit lui-même dans « l'amor inebriato », une pièce de toute beauté. « Pour mon amour en chantant je me meurs — Ne parturisco, trambascio e dolore ». C'est presque intraduisible, avec la même force d'expression. « Pour mon amour veux aller à l'aventure... La nuit et le jour, à Lui toujours repense... Je veux inviter tout le monde à aimer... Car autre ne veux que toi, mon cher Amour... » Mais non ! Lisez vous-mêmes !

COMMENT AMOUR ENIVRE L'ÂME

Que dans mon esprit, toujours et dans mon cœur,
Soit Jésus-Christ, à qui sont gloire et honneur!

Dieu, où donc en suis-je avec mon intention?
Les anges chantent en grand délectation,
Et moi je me meurs pour si belle passion ;
Ainsi plaise à Dieu, qui a tout mon amour.

Pour mon cher amour, en chantant, je me meurs,
J'en suis en gésine, en angoisse, en douleur :
Plus grand richesse n'ai, ni autre trésor,
Sinon toi, Jésus, le repos de mon cœur.

Pour mon amour veux aller à l'aventure,
Chercherai par vaux, montagnes et plateaux,
Si me sera donné par bonne aventure,
De me rencontrer avec mon doux amour?

Pour mon amour veux aller bien ordonné,
Avec visage calme et le cœur tout simple ;
Tout homme me dise : Or qu'as-tu donc trouvé?
Et je répondrai : Je meurs pour mon amour.

Pour mon amour veux aller tout déréglé,
Le visage hardi et le cœur bouillant ;
Tout homme me dise : Ore qu'as-tu donc vu?
Et je dirai : Rien, je cherche mon Amour.

Tout ce qu'est au monde m'invite à aimer,
Bêtes et oiseaux et poissons dans la mer ;
Ce qu'est dans l'abîme et qui plane dans l'air,
Tous, les vois s'incliner devant mon Amour.

La nuit et le jour, à lui toujours repense,
Et ce penser devient tellement intense,
Que s'il croissait encore en perdrais le sens,
Quelle dure mort que d'être sans Amour!

De l'Amour mien je vais souffrant le retard :
Pense qui peut quelle peine, quel supplice!
Si bien que le cherche, ne retrouve soulas.
Or qui me montrera le mien noble Amour?

J'ai l'esprit d'Amour si fort préoccupé,
Que d'autre chose jamais ne se contente ;
Se détruit mon cœur, se dissout et s'inonde,
En un tel état m'as réduit, mon Amour!

Je veux inviter tout le monde à aimer,
Les vaux et les monts et les gens à chanter,
L'abîme et les cieus et les eaux de la mer,
Qu'ils s'inclinent tous devant mon cher Amour.

Me reconforte et me tient le cœur joyeux
Haute Reine des cieus, Madonne avenante,
Qui a en sa garde mon Amour plaisant,
D'Elle recevrai, par grâce, mon Amour.

O mon amour Jésus, comment vais-je faire?
Misérablement j'en périrais, si ne T'ai.
Préserve-moi, ô Christ, de si grand dommage,
Que je ne te perde, ô mon unique Amour!

Tu es tout mon bien, et mon Amour parfait.
Sans toi ne me plaît nulle délectation ;
Aucun jeu ni joie de quiconque n'attends ;
Car autre ne veux que toi, mon seul Amour.

Mais quelle peine dans le cœur vais portant,
De l'Amour mien, que vais pourtant réclamant!
A tous autour de moi Jésus demandant,
Que par courtoisie me montrent mon Amour.

Que chacun parle de lui avec ardeur,
Et se prépare à lui donner son amour,
Orner veux un lit, et le remplir d'odeur,
Et Le mettre couché, là, dedans mon cœur.

Mais cet amour divin demande à être réglé et Jacopone, comme tous les mystiques orthodoxes, condamne sévèrement les déviations, qui dès son époque aboutirent à des hérésies effroyables. « Pendant que les déchirements de l'Ordre de Saint-François donnaient jour aux Frères Spirituels, plusieurs de ceux-ci » (en opposition avec l'esprit de la réforme franciscaine) « poussés par la passion de contredire et d'innover, se jetèrent dans une doctrine qui éveillait depuis quelques années les sollicitudes de l'Église » ; c'était une déformation des vues apocalyptiques de Joachim de Flore. « Comme l'empire de Dieu le Père, figuré par l'Ancien Testament, avait fait place au règne du Fils (?), qui eut sa loi dans le Testament Nouveau, ainsi, disait-on, le temps était venu où l'avènement du Saint-Esprit allait s'accomplir ; où, sur les ruines des préceptes temporaires s'établirait l'Évangile éternel. Dans cette nouvelle condition, l'homme, sans quitter la terre, pourrait atteindre à la perfection des bienheureux, par conséquent à leur liberté, à leur impeccabilité. Dès lors la loi ne le lierait plus ; il s'interdirait l'exercice des vertus comme un trouble de son repos : la raison maîtresse des sens ne craindrait plus de leur accorder les contentements qu'ils réclament. Ces rêves de la cellule se prêchaient sur la place publique, soulevaient des milliers de sectaires sous les noms de Fraticelles et de Beggards, mettaient l'Italie en feu et la Chrétienté en péril. » — On reconnaît aussi les divagations de ceux qui furent, plus près de nous, les Vaudois et les Albigeois. Ces Frères du Libre Esprit, écrit le R. P. Doncoeur, avaient dans les dernières années du XIII^e siècle couvert l'Italie du Nord de leurs forfaits. Sous la conduite de Gherardino Segarelli, franciscain chassé du couvent de Parme..., frères et sœurs vivaient ensemble dans le communisme le plus pur, mais aussi dans un affreux libertinage

secret. Possédés par l'Esprit de Dieu, les Apostoli et les Sorores assuraient qu'ils étaient désormais à l'abri de tout péché, c'est-à-dire que rien n'était plus péché pour eux. » Il est curieux de retrouver ces mêmes prétentions dans certaines sectes russes modernes, dont le plus hideux fleuron a été Raspoutine.

Les dirigeants du mouvement des Spirituels, Ange de Clarena, Supérieur des Pauvres Ermites, et Jean-Pierre Olivi, qui eurent pourtant à supporter maintes tracasseries et persécutions, ne pouvaient être rendus responsables ou complices de ces hérésies. Même Ubertain de Casale, le converti d'Angèle de Foligno, qui devait, après la mort de sa Mère spirituelle, quitter les voies de l'orthodoxie, s'élevait avec indignation contre ces aberrations monstrueuses. Quant à Jacopone, « son humilité le sauva de ces égarements. Jusqu'à dans les derniers ravissements de l'extase, il emporte le sentiment de sa fragilité ; il ne connaît pas de hauteur d'où l'âme ne puisse déchoir, ni de contemplation qui dispense du mérite des œuvres. » C'est lui qui écrit : « Quand tu te verras élevée aux dernières cimes, c'est alors, ô mon âme, qu'il faut craindre de tomber. Mais tiens-toi toute timide et tout humble, et chasse de tes pensées la vaine gloire qui sollicite toujours la nature humaine à s'approprier quelque bien. Remercie la souveraine puissance et dis-lui : O ma vie ! je vous prie de me conserver. Pour moi, je ne sais si je ne suis point mauvais et coupable, mais votre grâce certainement vient de vous seule ! »

« Ce serviteur de l'amour véritable poursuit de toute sa jalousie ceux qu'il appelle les adeptes de l'amour contrefait ; et les invectives mêmes dont il les flétrit nous font entrer dans le vif des controverses contemporaines. » Cette laude « de l'amor falso che offende le virtù » est en effet une

critique directe et acerbe des déviations spirituelles, en même temps qu'une profession de foi aussi nette qu'on peut la désirer : « Amour sans tempérance se fait lascif et sans vertu... Amour qui n'est pas fort tombe en hypocrisie... Amour qui n'est pas juste a placé sa langue au ciel et son cœur sur la terre... Amour qui n'est pas prudent renverse lois et statuts... prétend que s'est élevé là où nulle loi oblige... Amour infidèle ne répute péché aucune chose qui soit et sème partout erreurs de la pire hérésie... Comment peut aimer le ciel qui sur terre a ses amours ? » Toutes ces dernières phrases sont des accusations nettement dirigées contre les Fraticelli. La fin de la laude développe cette idée que tout acte est licite en soi, mais non pour n'importe qui, et que ceux qui vivent sans loi s'en vont tout droit en enfer.

Voici qui éclaire nettement la mentalité de Fra Jacopone et met hors de cause, j'espère, pour tout lecteur de bonne foi, la stricte orthodoxie de ses enseignements mystiques. Il est d'ailleurs intéressant de les rapprocher de ceux de sa contemporaine et sœur en saint François, la bienheureuse Angèle de Foligno. Relisez dans la belle traduction du R. P. Doncoeur le chapitre XXVI de la seconde partie : « Où se découvrent les pièges de l'amour spirituel » ; vous y trouverez la même doctrine doctement exposée en prose, les mêmes attaques ouvertes contre les Frères du Libre Esprit. Vous y trouverez des expressions identiques pour les idées essentielles. Jacopone dit à l'Amour divin : « O charité qui es vie, et tout autre amour est mort, tu ne vas pas renversant les lois, au contraire tu les observes toutes, et là où il n'y a pas de loi, à la loi tu nous réduis. » Et Lella, après avoir dit magnifiquement que « la vraie annihilation est de voir en vérité que nous ne sommes opérateurs d'aucun bien », ajoute

ceci : « L'opération du vrai amour ne dit pas : Je ne suis tenue à aucune loi. Mais elle se soumet toujours plus à la loi ; et même là où il n'y a loi, se fait une loi, — (Immo etiam ubi non est lex, facit sibi legem). » C'est presque une traduction.

DE L'AMOUR FAUX QUI OFFENSE LES VERTUS

Amour qui est contrefait
Et dépouillé de vertu
Ne peut faire le salut,
Là où est le vrai amour.

Amour se fera lascif
Si reste sans tempérance ;
Navire sans nautonnier
Est rompu par la tempête ;
Cheval emballé sans frein
Court tout droit au précipice,
Ainsi fait le faux amour
Que sans vertu l'on chemine.

Amour qui n'est assez fort
A mortelle infirmité ;
Si l'adversité l'occit,
Pire est en prospérité
Son hypocrite semblance,
Qui dehors par tous pays
Fait montre de sainteté
Par ses chants et par ses danses.

Amour qui n'est assez juste
De Dieu se voit réprouvé ;
Va toujours parlant d'amour
Et en fait très grand état ;

Sa langue a placé au ciel,
Son cœur sur terre est fixé ;
Fait un ignoble marché
Qui ne veut que se montrer.

Amour qui n'est assez sage
Et de prudence vêtu
Ne peut voir tous les excès,
Parce que est insensé ;
Renverse lois et statuts
Et tout usage ordonné,
Prétend que s'est élevé
Là où nulle loi oblige.

O amour très infidèle
Sorti de la droite voie,
Tu ne réputes péché
Aucune chose qui soit ;
Vas semant partout erreurs
De la pessime hérésie,
Aussi fausse compagnie
Tout homme doit éviter.

Amour qui n'a espérance
Ne vient pas à vérité ;
Car ne peut voir la lumière
Qui veut fuir toute clarté ;
Comment peut aimer le ciel
Qui sur terre a ses amours ?

N'appellez pas liberté
Pour l'homme d'être sans loi.

O Charité, qui es vie,
Et tout autre amour est mort,
Ne vas renversant les lois ;
Bien mieux les observes toutes,
Et là où n'est pas de loi,
Sous la loi nous as réduits ;
Ne peut savourer le fruit
Qui ne veut de toi pour guide.

Tout acte en soi est licite,
Mais non à n'importe qui ;
Au prêtre le sacrifice,
A femme et mari le fils,
Au podestat faire occire,
Au juge délibérer,
Au notaire actes dresser,
Au médecin faire cures.

N'est à tout homme licite
D'exécuter un larron ;
Le pouvoir a pour office
De condamner par raison ;
A l'œil ne serait congru
De faire la digestion,
Au nez de tenir langage,
A l'oreille de marcher.

Qui vit sans suivre la loi
Sans loi aussi périra ;
Tout courant va à l'enfer
Qui telle route poursuit ;
C'est là que vont s'entasser
Toutes choses qu'on regrette
Ceux qui ensemble faillissent
Ensemble auront à peiner.

Laissons ces hideuses et absurdes déviations pour revenir au pur Amour, tel que Jacopone l'éprouvait. Transporté par l'ardeur de ce sentiment exclusif, il chante éperdument le bonheur qui l'enivre ; mais il semble que cela ne suffise pas à extérioriser sa joie et à la faire partager. Saint François disait en parlant de son corps, qu'il fallait que Frère Ane ait part à la prière ; pour exprimer l'Amour, Jacopone le fait danser et il invite, dans sa « danza d'amore », « tous les amants qui aiment le Seigneur à venir à la danse en chantant d'amour ». L'idée est toute naturelle pour un Ombrien du XIII^e et elle prend sa source dans la plus ancienne tradition chrétienne, sans même remonter à David dansant devant l'arche d'alliance. Nous avons déjà dit qu'il est très vraisemblable que certaines des laudes se chantaient et même se dansaient. L'idée du bonheur est si inséparable de la chorégraphie qui l'exprime, que le Paradis évoque pour ces catholiques fervents l'image d'une ronde immense où entrent les Bienheureux. Les peintres l'ont mainte fois réalisée dans leurs œuvres ; mais aucun n'en a été mieux inspiré que le plus saint d'entre eux, frère Jean de Fiesole, le bienheureux Fra Angelico. Allez voir à San Marco de Florence les quelques paradis sortis de sa palette entre deux extases ; vous y trouverez la plus magnifique illustration de cette délicieuse « ballade du paradis » que j'ai essayé de transcrire sans trop en déformer le charme. Vous le lui restituerez en méditant les œuvres de Fra Giovanni, qui sont pour nous, catholiques, ce qu'il y a de plus beau en fait de peinture.

Et puisque nous évoquons l'influence que put avoir Jacopone sur un artiste de cette envergure, rappelons aux amis de cette noble famille des Della Robbia, source pour nous, dans ses « terrecotte », de tant de jouissances artistiques et d'émotions religieuses, que nous possédons à la Bibliothè-

que Nationale de Paris un témoignage insigne de leur dévotion pour notre Todino. C'est un exemplaire du « Liber canticorum sanctissimi fr. Jacobi filii Benedicti de Tuderto » qui porte en deux endroits cet ex-libris manuscrit « Questo libro è di Luca di Simone della Robbia ». Et le volume a dû être lu et relu par le grand modeleur Luca della Robbia, au cours même de ses travaux, car il présente encore çà et là des traces visibles d'argile.

Je ne peux pas commenter cette vision du paradis ; il faudrait pour cela en revenir. Remarquons seulement comment l'ignorant « chanteur de rues » de la légende incompetente professorale sait au milieu de son lyrique enthousiasme, soulever et résoudre un délicat problème de théologie : l'inégalité du sort des élus suivant leurs mérites et comment chacun est parfaitement heureux de son état. Il montre que la félicité éternelle consiste dans la vision béatifique de Dieu : « De cette lumière divine — Qui en a plus, qui en a moins — Mais chacun d'eux en est si plein — Qu'il n'en désire davantage. » Chacun en reçoit à la mesure de ce qu'il peut absorber et Jacopone a cette comparaison, pour mettre à la portée du peuple ces vérités sublimes : « A qui gît au fond de la mer, peut-on demander s'il a de l'eau tant qu'il en veut ? » Dante reprendra la question dans le troisième chant du Paradis, cette « Somme » poétique et Piccarda de' Donati lui répondra doctement : « La vertu de charité, frère, apaise notre vouloir, de ce que nous avons donnant envie, sans donner soif du reste. » (V. trad. Pératé, ch. III, v. 70 et suivants.)

DE LA DANSE D'AMOUR

Chacun des amants qui aiment le Seigneur,
S'en vienne à la danse, en y chantant d'amour!

S'en vienne à la danse tout enamouré,
Désirant Celui qui l'a jadis créé ;
Par amour ardent, le cœur tout enflammé,
Que soit transformé par sa grande ferveur!

Que tout embrasé par l'ardent feu d'amour,
Comme un insensé qui ne trouve repos,
Le Christ embrassant, ne l'embrasse pas peu,
Mais que dans ce jeu se détruise le cœur!

Le cœur se détruit comme au feu fait la glace,
Quand avec mon Seigneur dedans je m'embrasse ;
Criant amour, d'amour je m'anéantis ;
Avec l'amour gis, comme enivré d'amour.

Tous enivrés d'amour, que crient les amants ;
Chantez au Christ Amour de plus nouveaux chants ;
Et bénissez-le par-dessus tous les Saints,
Puisque ces délices, les envoie amour.

L'amour qu'est donné dans notre intelligence,
Nous l'a envoyé le Christ omnipotent,
Parce qu'il veut que tous nous l'aimions fervents,
Car est le Donnant et toi le Receveur.

C'est toi qui reçois Jésus-Christ véridique,
Qui descend en toi quand et comme il lui plaît.
O mon âme, comment seras-tu capable
De recevoir, osée, Celui qui te fit?

Tu le connaîtras hors de l'intelligence,
Sans compréhension, par affectivité ;
Laisant tout travail qui ci-dessus est dit,
Seule affectivité touchera l'amour.

En touchant Amour, d'Amour seras touché ;
Vêtant amour, seras de toi dépouillé ;
Tout entier de toi seras alors privé
Et transformé en Lui qui te conduira.

O amour, amour, où donc m'as-tu mené ?
O amour, amour, hors de moi m'as tiré,
O amour, amour, ne sais où suis allé,
Me voici entré en fournaise d'amour.

Arde dans le feu et en hurlant languis,
En vivant me meurs et en mourant revis ;
Pourtant n'aime pas, mais d'amour ai si soif,
Et si grand faim ai de retrouver l'amour.

Chacun des amants qui aime le Seigneur
S'en vienne à la danse en y chantant d'amour!

BALLADE DU PARADIS

O mon Jésus, notre amoureux,
Tu nous as ravi notre cœur.

Or donc oyez cette ballade,
Qui par Amour fut inventée.
En sera votre âme éperdue,
Si elle s'entend à l'amour.

Or oyez tous cette nouvelle,
Que dirai de vie éternelle ;
Une laude tellement belle,
Toute remplie de pur amour.

Une ronde se fait au ciel
De tous les Saints, en ce jardin
Où réside l'Amour divin
Qui l'enflamme de son amour.

Dans la ronde viennent les Saints,
Pendant que les Anges, tous tant
Que sont, ornés de perles fines,
Tous vont dansant par pur amour.

Dans la cour est une allégresse
D'un amour sans nulle mesure ;
Tous vont à une même danse,
Pour l'amour de notre Sauveur.

Sont revêtus de drap vergé,
Blanc et rouge et entremêlé,
De guirlandes le chef orné,
Bien me paraissent amoureux.

Ont tous le visage très beau,
Semblent légers comme oiseau
Et chantent tous devant l'Agneau
Toute chose par pur amour.

Tous tant que sont portent guirlandes,
Semblent jeunes gens de trente ans
Dans la ronde s'est transformée
Toute chose par pur amour.

Les guirlandes sont tout fleuries,
Plus que l'or sont étincelantes,
Ornées de mille perles fines,
Et différentes de couleur.

Le Prophète fait le jongleur,
Douce musique sait sonner ;
Semble que fasse s'endormir,
Tant semblent doux les airs qu'il sonne.

Saint Jean qu'on nomme le Baptiste
Et près de lui l'Évangéliste
Sont en tête et mènent la danse,
Tous deux en sont les conducteurs.

Tous deux, l'un et l'autre saint Jean
Sont vêtus d'ornements nouveaux,
Ont guirlandes belles et grandes
Toute chose par pur amour.

En ce chœur rempli d'allégresse,
Paul et Pierre sont à danser ;
Tous deux en même concordance,
Toute chose par pur amour.

Si vous voyiez ce bon saint Pierre,
Qui semblait telle antiquité,
Il est tellement rajeuni
Que paraît être un tout jeune homme.

Saint Paul, qui est si amoureux,
Dans la ronde s'en va joyeux ;
Le monde entier a mis en feu,
Tant il était rempli d'ardeur.

Dans le ballet est saint Laurent,
Et saint Étienne et saint Vincent,
Pour le martyre et grand tourment
Que subirent pour leur Seigneur.

L'ordre des martyrs est très beau,
Sont tous vêtus de vermillon,
Et se tiennent devant l'Agneau
Qui mourut pour l'amour de nous.

Dans la ronde va saint François,
Qui porte le signe du Christ ;
Crucifié à lui apparut,
Qui l'enflamma de sa douleur.

Dans la ronde va saint Bernard,
Avec lui va si bien au bal,
Le très amoureux saint Ubald,
Parce que dansent par amour.

Les apôtres, en ce convent,
A Jésus-Christ font entourage,
Parce qu'à leur commencement
Les enflamma du saint Amour.

Les Prophètes et Patriarches,
Tous ensemble vont à la danse ;
Ne se peut rencontrer plus grand,
Que ce chœur rempli d'allégresse.

Si voyiez les Évangélistes,
Comme portent beaux vêtements,
Semblent tout recouverts d'étoiles,
Sur chacun répandent lumière.

Près d'eux se tiennent les Docteurs,
Qui au monde donnaient splendeur ;
Toujours chantent avec ardeur,
Si bien qu'aux saints donnent douceur.

Dans la ronde va saint Benoît
Et saint Grégoire et saint Sylvestre.
Il fait beau voir ce chœur élu
D'entre les autres confesseurs.

Tous les anges font un seul chant,
Tant de Jésus ils sont épris!
Disent : Sanctus, Sanctus, Sanctus,
Par amour de notre Sauveur.

De la Sainte Vierge Marie
Voyez comme est belle l'escorte!
Madeleine est sa conductrice
Celle qui eut la grande ardeur.

En ce bal voici sainte Agnès,
Qui danse si courtoisement ;
Réservées lui sont les reprises,
Qui se commencent par amour.

Près d'elle on voyait sainte Claire,
Qui paraissait l'étoile Diane,
Si belle était, si souveraine,
Qu'à Jésus fortement plaisait.

Quant à la vierge Catherine,
Bien me paraît être une reine,
Tant est belle sa compagnie
Enguirlandée de violettes.

Les autres vierges, tant que sont,
Portent des robes toutes blanches,
A l'Époux se tiennent devant
Qui leur donne si grand douceur.

Qui contemplerait cette ronde,
Laquelle va si amoureuse,
En aurait l'âme toute joyeuse,
Ne voudrait rien d'autre son cœur.

Qui contemplerait cette danse,
Où se montre si grande fête,
En aurait si grande allégresse,
Que la répandrait au dehors.

Toujours c'est nouvelle allégresse,
Qui en tout temps se rafraîchit,
En regardant la grand beauté
Du Très-Haut Seigneur de ce lieu.

Saints et saintes de ce royaume
Sont signés et marqués d'un sceau,
Par le sang sacré de l'Agneau
Qui mourut pour l'amour de nous.

Tous les saints, qui y sont montés,
Par l'amour ensemble conjoints,
Se tiennent comme rois et comtes,
A contempler leur Empereur.

Tous se tiennent en même guise,
A regarder ce beau visage;
Et là est tout le paradis,
A jouir de cette vision.

Tous ils voient au-dedans de Lui,
Ceux-ci de loin, ceux-là de près.
Tous ils voient au-dedans de Lui,
En sont pleins dedans et dehors.

De cette lumière divine,
Qui en a plus, qui en a moins,
Mais chacun d'eux en est si plein,
Que jamais plus il n'en désire.

Cet exemple on pourrait donner :
A qui gîrait en pleine mer,
Convierait-il de demander :
As-tu de l'eau tant que tu veux ?

Dans cette mer démesurée,
Tout chacun des saints s'est noyé,
Dessus, dessous, de tout côté,
Se trouve entouré par l'amour.

Tous sont assis à ce festin,
Contemplant ce miroir parfait,
Chacun est beau et chacun brille
Sept fois plus fort que le soleil.

Dans la cour doucement l'on chante
Alleluia en allégresse,
Tous d'une seule concordance,
Sont conjoints par un même amour.

Et lorsque tous les autres saints
Auront acquis les manteaux blancs,
Feront entendre si doux chants,
Que toujours sembleront nouveaux.

En cette cour céleste on trouve
Tous les jours nouvelles beautés ;
Et ne passe jamais une heure,
Sans que ne chantent par amour.

Cette cour est toute remplie,
De tous temps est fleur de farine ;
N'y a province si lointaine,
Que n'y mène route d'amour.

Dieu nous accorde de l'aimer,
Pour que nous y puissions entrer !
Lui qui daigna nous racheter,
Et qui pour nous voulut mourir.

Et nous qui sommes pèlerins,
Que Dieu nous fasse citadins
Du grand royaume de Celui
Qui paya la rançon pour nous !

La dévotion catholique a toujours eu pour couronnement et comme signe distinctif le culte tout spécial de la Mère de Jésus. L'Église elle-même, dans sa terminologie théologique, a défini, en dehors du culte de latrie qui n'est dû qu'à Dieu, parce qu'il est une adoration, et du culte de *dulie* qui se rend aux Saints, celui d'*hyperdulie* pour la seule Sainte Vierge. J'estimerais bien piètre catholique celui qui ne sentirait pas de lui-même l'énorme différence que supposent ces deux expressions. Aussi Satan, qui sait la valeur des mots et des idées, s'est-il toujours acharné, par la voix des hérétiques, contre cette dévotion qu'ils prétendent idolâtre ; et combien d'égarés sont revenus à la foi pour s'être d'abord laissés toucher par ce culte de tendresse ! Marie est Celle qui, dans sa chair, nous a donné Jésus le Dieu incarné, qui en a fait notre frère et nous a adoptés pour ses fils.

Mais si le Christ en Croix nous a légués à sa Mère dans la personne de saint Jean, Il nous a aussi légué sa Mère, et ceci devient ineffable. Comme Jacopone le fait dire à Jésus, dans son « *Pianto de la Vergine* » : Jehan, celle-ci, ma Mère — Reçois-la en charité. — Aie pour elle grand pitié — Car le cœur a transpercé. » — Notre amour filial est fait de reconnaissance à celle à qui nous devons tant ; en elle nous savons dans toutes nos misères trouver secours et consolation ; elle est notre naturelle avocate auprès de ce Dieu qui sera notre juge, mais qui lui est à la fois « père, fils et mari » (fille de ton fils, dira Dante). C'est la Mère dans toute la force et toute la tendresse du terme, et c'est la Mère glorieuse, couronnée Reine du Paradis. Mais, s'il est vrai que, pour nos péchés, Jésus est sur la croix jusqu'à la fin du monde, alors, c'est une immense pitié qui doit emplir nos cœurs pour Notre-Dame de la Compassion, qui, elle aussi, continue à souffrir et fut confiée à notre piété. Et cette fois

c'est bien toute la Mère, la Mère par excellence : O dolce mamma mia!

Nous avons de Jacopone toute une série de laudes sur Marie, toutes remplies de tendresse, de repentir, de demandes et de glorification, toutes aussi marquées de cette respectueuse et douce familiarité, qu'un fils peut avoir avec sa Mère. J'en ai transcrit quelques-unes avec tremblement ; c'est comme une copie d'ailes de papillons et je supplie les lecteurs qui le peuvent de se reporter à l'original, car la fraîcheur de cette musique est inimitable et je me fais l'effet d'un barbare. S'ils ne peuvent mieux faire, voici mes pauvres transcriptions ; mais qu'ils les lisent, par charité, non pas avec les yeux et les oreilles, mais tout bonnement avec le cœur!

C'est tout d'abord un délicieux dialogue entre le pécheur repentant et la bienheureuse Vierge, qui lui ordonne « secundum artem » (n'est-elle pas la grande patronne des médecins?), les remèdes pour guérir son mal.

Puis viennent une série de Nativités, toutes plus charmantes les unes que les autres, presque mièvres à force d'être tendres, mais qui toutes s'achèvent en une conclusion pratique de repentir et de réforme vitale, sous la maternelle direction de Marie. La première commence en outre par un magistral et vivant exposé de l'Immaculée-Conception, qu'il est intéressant de trouver affirmée aussi dogmatiquement au treizième siècle et mise sur le même plan que la Virginité de Marie, sur laquelle le poète insiste ensuite, presque un peu lourdement.

Mais cessons ces commentaires et lisons en tout amour comme en toute humilité! Vous me direz, si vous le pouvez, quelle est la plus belle.

O reine de courtoisie,
Me voici vers vous venu
Afin qu'à mon cœur blessé
Vous daigniez porter remède.

Me voici vers vous venu
En homme désespéré.
De tous les autres secours
Le vôtre seul m'est laissé.
S'il faut que en sois privé,
Serai réduit à néant.

Combien mon cœur est blessé,
Madame, ne sais le dire ;
A tel point en est venu,
Que commence à empester.
Daignez donc ne pas tarder
A vouloir me secourir.

Dame, attendre plus longtemps
Grandement m'est périlleux ;
Le mal a pris grand pouvoir
Et la douleur est aiguë.
Soyez-moi compatissante
En voulant bien me guérir.

N'ai pas de quoi vous payer
Tant me trouve annihilé.

Faites-moi votre instrument,
Votre esclave racheté.
Dame, le prix fut donné :
Celui qui but votre lait.

Dame, à cause de l'amour,
Qu'a eu pour moi ton enfant,
Tu devrais avoir à cœur
De me donner ton conseil.
Secours-moi, lys parfumé
Viens sans tarder, je t'en prie.

— Mon fils, que tu soies venu
Me fait certes grand plaisir.
Demande-moi de t'aider,
Je le ferai volontiers,
Mais il te faut patienter,
Car selon l'art je veux faire.

Ordonnerai selon l'art :
D'abord observe la diète,
Garde tes sens en tutelle
Qu'ils ne fassent plus blessure
A la nature déchue
Qu'ainsi tu pourras dompter.

Une prise d'oxymel
Sera la peur de la mort.
Encore que tu soies si jeune,

Vite te devra venir ;
Laisse aller la vanité ;
Ne peut avec toi régner.

Prends cette décoction
(C'est la crainte de l'enfer.
Songe qu'en cette prison,
Personne ne sort jamais)
Elle crèvera l'abcès
Et te le fera vomir.

A genoux devant mon prêtre,
Tout ce poison revomis !
Car cet office est le sien.
Dieu efface le péché ;
Et si l'ennemi te guette,
N'aura plus rien à montrer.

DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

O Vierge, plutôt que femme,
Sainte Marie bien heureuse.

Plus que femme, je réplique ;
Tout homme naît ennemi,
Par l'Écriture j'explique,
Tu es sainte avant que née.

Étant dans le ventre incluse,
L'âme y fut ensuite infuse,
La puissance vertueuse
Ainsi t'a présanctifiée.

Te fut la divine onction
Telle sanctification,
Que de toute contagion
Tu demeuras sans souillure.

Notre originel péché,
Celui qu'Adam a semé,
Tout homme avec lui est né,
Toi, tu es de lui mondée.

Aucune faute mortelle
En ton vouloir ne monta,
Et de la faute vénielle
Toi seule es immaculée.

Comme le dit cette rime,
Tu es bien la vierge prime,
Sur toutes autres sublime.
Tu l'as première vouée,

Ta sainte virginité,
Plus que toute humanité,
Qui en si grand pureté
Ait jamais été gardée.

Cette humilité profonde,
Qui en ton cœur surabonde,
Le ciel s'étonne et s'effondre
D'en recevoir le salut.

Gardant ta virginité
Sous le sceau d'un vœu secret,
Mari acceptes discret,
Pour n'être pas diffamée.

Haut messager de beauté
Du ciel te fut député ;
Ton cœur fut épouvanté
De la nouvelle annoncée.

« Un fils tu vas concevoir,
Semblable ne peut se voir,
Si tu consens au devoir
De cette mienne ambassade. »

O Vierge, sans plus tarder,
A son dire, il faut céder.
Le peuple est à réclamer
Que par toi il soit aidé.

Aide-nous, Madame, pense
Que le monde se défonce,
Si tarde trop ta réponse,
Et ne soit vite donnée.

Après que tu consentis,
Le fils divin tu conçus,
Christ amoureux tu donnas
A notre peuple damné.

Tout est en stupéfaction :
Concevoir par audition!
Le corps net de pollution
N'être même pas touché!

Contre tout us et raison,
Avoir une conception!
Sans la moindre corruption
Être une femme engrossée.

Art et raison, rien n'y fait,
Sans semence avoir du lait,
Toi seule en as eu le fait,
Et tu en es fécondée.

O enceinte sans semence,
Jamais femme ne le fut ;
Toi seule es sans déchéance,
Nulle autre se peut trouver.

Le verbe creans omnia
Vêtu s'est, ô Vierge, en toi
Sans abandonner son droit,
Divinité incarnée.

Marie le Dieu Homme porte :
Chacun, comme est, se comporte ;
Supporter charge si forte,
Et ne pas être accablée!

Accouchement inouï,
Le fils est au monde mis
Et hors du ventre sorti
De mère, source scellée!

Sans avoir rompu le sceau,
Né lui est le fils très beau,
Qui a laissé son château
Avec la porte fermée.

Ce serait inconvenance
Que la divine puissance
Ait pu faire violence
A la maison qui l'héberge.

O Marie, comment faisais,
Lorsque tu le contempiais ?
Et comment ne te mourais,
Du feu d'amour embrasée ?

Comment ne te consumais
Lorsque tu le regardais,
Que Dieu tu y contempiais
Dans la chair enveloppé ?

Quand le sein il te suçait,
L'amour comment te faisait ?
La démesure pouvait
Être par toi allaitée ?

Quand ton enfant t'appelait,
Et que mère il te nommait,
Comment ne te consumait
Ce nom de Mère de Dieu ?

O Dame, ces doux semblants,
Que tu avais en soignant
Ton fils, tous ces traits ardents
La parole m'ont coupée.

Combien ce penser m'entête !
Comment fais, quand il te tète ?
De pleurer plus ne m'arrête
D'amour qui t'a enchaînée !

O cœur salamandrisé
De vivre si embrasé
Comment ne t'a pas brisé
La douleur enamourée?

Le don de la fermeté
T'a donné stabilité ;
Porter tant d'aménité
Dans l'âme tout embrasée!

Son humilité humaine
Abatardissait la tienne,
Car toute autre paraît vaine,
Si on la compare à Lui.

Lorsque tu montas en gloire,
Lui prit la misère noire ;
Quelle convenance voir
En cette contradiction?

Sa divine Humilité
Revêtir l'humanité!
Toute autre semble fierté,
Que l'on puisse imaginer.

Accourez, tous, accourez,
Peuple; comment ne venez?
Vie éternelle voyez,
Dans le maillot enfermée.

Venez vite l'attraper,
Il ne peut nous échapper
Car est venu racheter
Le peuple désespéré.

MARIE, VIERGE TRÈS BELLE...

Marie, ô vierge très belle,
Échelle qui monte et guide en haut du ciel,
De moi enlève ce voile,
Qui fait si aveugle l'âme misérable.

Vierge sacrée, de ton père l'épouse,
De Dieu tu es mère et fille.
O vase tout petit en qui se posa
Celui que le ciel ne pourrait contenir.
Or aide-moi et conseille
Contre les nombreux pièges cachés du monde!
Je t'en prie dépêche-toi
Avant que je meure, ô douce vierge belle!

Apporte secours, sainte vierge gentille,
A cette âme misérable!
Ne regarde pas que suis fangeux et vil,
Et toi du ciel es la reine.
Étoile matutinale,
Astre polaire du terrestre voyage,
Projette ton saint rayon
Devant mon errante et débile nacelle!

Si le ciel s'ouvrit et qu'en toi descendit
La grâce haute et parfaite,
Toi aussi du ciel descends et viens courtoise
Vers qui tellement t'attend.
Par grâce tu fus élue,

A un si sublime et si éminent trône.
Donc à moi ne fais pas moins
Qu'il ne t'a été fait, douce petite Vierge !

Reçois, ô Dame, dans ton sein précieux,
Toutes mes larmes amères !
Tu sais que te suis proche parent et frère,
Et tu ne le peux nier.
Vierge, il ne faut pas tarder
Car charité ne sait souffrir de retard.
N'attends donc pas qu'il soit l'heure
Que le loup mange ta petite brebis !

Donne-moi la main ; par moi-même ne peux
Monter, car d'autres m'oppriment :
La chair, le monde toujours courbent mon dos ;
Le lion rugit et gronde
Et l'âme débile craint
Si grands ennemis, et de force suis nu.
Vierge, sois mon bouclier,
Que vainque celui qui toujours t'est rebelle !

Donne-moi charité, avec foi vivante,
Connaissance de moi-même !
Fais que je pleure, je hâisse et j'esquive
Le péché par moi commis :
Tiens-toi toujours près de moi,
Que je ne retombe plus dans les bas-fonds !
Puis, dans le suprême pas,
Tire-moi bien haut en céleste cellule !

DE LA NATIVITÉ

Doux amour, le Christ si beau,
Qui en Bethléem est né,
Plus que tout autre muscat,
Me semble qu'est parfumé.

Parfum exhale sa vie,
Qui le monde a ébloui ;
L'âme en est toute ravie,
Le cœur tant l'a dégusté.
Pourtant suis enamouré
De la divine hauteesse,
Qui, réduite en petitesse,
Est venue me rédimer.

L'ange entouré de splendeur
Apparut tout admirant ;
Aux pasteurs il va narrant,
Que leur est né l'Empereur.
Ceux-ci l'allèrent cherchant,
Dans la crèche le trouvèrent.
De son parfum défailirent,
Perdant toute leur valeur.

O amants de la ferveur,
Comment ne vous consommez,
Puisque le divin amour,
Jésus-Christ, vous le voyez ?

Çà! dans les bras le prenez
Et venez le déguster,
Pour en lui vous transformer,
Sans faire plus de rumeur!

Si la passion nous entraîne,
Que le Christ amour pardonne,
Car fait grands effets toujours
Dans les esprits ce qu'Il donne.
Rugissements de lions
Il fait à l'âme jeter,
Qui ne peut autrement faire,
En éprouvant sa douceur.

Les suprêmes hiérarchies,
Du ciel étaient descendues ;
Elles brillaient comme torches,
De feu ardent allumées,
Leurs ailes grand étendues,
En contemplant le beau fils,
De ce si candide lys
Chacun prenait la couleur.

Quelle lumière en prenaient!
De feu étaient tout vêtus.
De nouvel amour brûlaient.
Comme homme qui s'est égaré,
Avec Dieu voyant uni
L'homme, faisaient grand chants,

Qui se fondaient l'un dans l'autre,
Tant étaient unis d'amour!

Apparut nouvelle étoile
A trois grands Rois d'Orient.
Les guide à la Damoiselle,
Qui avait Dieu tout-puissant.
Le trouvèrent tout brillant,
Entre le bœuf et l'ânon.
Ni lainage ni paille
Y avait la douce Fleur.

Dans le foin, emmailloté,
Gisait ce Lys lumineux.
Par nous qu'il soit visité
Souvent, car est notre époux,
Et notre repos si doux,
Qui l'humanité a pris,
Dans notre chair descendit ;
C'est notre Guide et Pasteur.

Avec grande révérence,
Les Rois Mages l'adorèrent ;
Introduits en sa présence,
Tous les trois s'agenouillèrent ;
Trois offrandes lui donnèrent,
Et, lui, bénigne, les prit.
Leur cœur à languir se prit,
En voyant le Dieu Sauveur.

Avec des larmes au cœur,
Chacun d'eux se lamentait ;
Voyant le Divin Amour
Courtine ne pas avoir ;
Conque aucune on ne voyait,
Pour laver ses petits membres.
Douleur ils me remémorent :
Mais où donc repose Amour!

DIS, DOUCE MARIE...

Dis, douce Marie, avec quel tendre amour
Regardais ton enfant Jésus-Christ mon Dieu.

Lorsque tu l'eus mis au monde sans douleur,
La prime chose, je crois bien, que tu fis,
Ce fut de l'adorer, ô pleine de grâce.
Puis sur le foin, dans la crèche, le posas,
De quelques pauvres langes l'emmaillotas,
Tout émerveillée et joyeuse, je crois.

Oh! quelle grand joie tu avais, et quel bien
Quand tu le tenais dans tes bras maternels!
Dis-le-moi, Marie, car peut-être il convient
Que par pitié un peu tu me satisfasses.
Tu mettais alors des baisers sur sa face,
N'est-ce pas, et tu disais : O mon enfant!

Tantôt mon enfant, tantôt père et seigneur,
Tantôt Dieu, tantôt Jésus tu le nommais.
O quel doux amour tu sentais dans ton cœur,
Quand dans ton giron, serré, tu l'allaitais.
Que de gestes doux, pleins d'amour et suaves
Tu voyais, étant avec ton doux enfant.

Quand un peu, parfois, dans le jour, il dormait,
Voulant réveiller la fleur du paradis,

Doucement, si doux qu'il ne t'entendait pas,
Tu allais poser ta bouche sur sa joue ;
Et puis lui disais, riant comme une mère :
Allons, ne dors plus, ça te ferait du mal!

Mais je n'ai rien dit : tout ceci est broutilles ;
Je n'ai eu égard qu'aux moindres de tes joies.
Mais une pensée en mon cœur semble naître,
Touchant un bonheur que seule tu connus,
Tel que je ne sais comment en l'éprouvant,
Ton cœur n'éclata point et ne s'ouvrit pas.

Parlant à sa fille, le Père éternel,
Le Seigneur parlant à son humble servante,
Avec tendre piété l'appelait sa Mère.
Rien que d'y penser, le cœur se liquéfie,
A qui a senti quelque douce étincelle
De ce tendre amour, dont toujours je m'écarte.

Va-t'en à Marie, notre chère avocate,
A genoux, ma chanson, et pour moi prie-la ;
Qu'elle ne me soit pas, de son fils, avare,
Qui ne lui refuse et ne refusa rien ;
Et dis-lui : Oh! Retiens, à jamais retiens
Celui qui toujours loin de toi s'est enfui!

MATER AMABILIS

Par tes immenses mérites,
O Sainte Vierge Marie,
Tu nous as fait un enfant,
Qui est pour moi toute vie.

Ce très doux enfantelet,
Dis-je, que tu nous as fait,
Cet immense tout petit,
Donne-le, Mère, en nos bras.
Le serrant et l'embrassant,
Aurons tel contentement!
Or qui veut une autre joie,
Aucune jamais qui soit?

De votre bel enfançon
Affamés nous sommes tous
Et avec nos pauvres cœurs,
Beaucoup nous le désirons.
Accorde-nous, toi, la grâce,
Que nous le contemplions,
Et que toujours il nous garde
En toute sa sauvegarde.

O Sainte Vierge Marie,
Qui dans la crèche le tiens,
Avec ton doux enfançon
Nous vivrons, si nous le donnes.

A qui ne le sait pas prendre,
Sur le sein le poseras,
Qu'il ne puisse dénier
Ta très douce courtoisie.

Nous voyons son enfançon
Gigoter parmi le foin,
Ses bras qu'il a découverts,
Tendre à elle vers son sein.
Elle aussitôt le reborde,
Le mieux qu'elle peut du moins
Et lui met le bout du sein
Dedans sa petite bouche.

Tétait le doux enfançon
Avec ses petites lèvres,
Seule la douce tétine
Il voulait, pas la bouillie.
La serrait avec la bouche,
Car il n'avait pas de dents,
Le joli petit enfant,
Dans sa douce chère bouche.

Se servant de sa main gauche,
Elle berçait l'enfançon
Et par de saintes paroles,
Endormait son cher amour.
Qui ne s'émeut en voyant
Cet enfantelet divin

Dormir, est un grand villain
Et sa vie est misérable.

Les petits anges autour
Sont occupés à danser,
En faisant de douces mines
Et de l'amour bavardant,
Les justes et les pécheurs
Avec amour ils invitent,
Puisque la suprême gloire
Du ciel vers eux s'inclina.

Gardons-nous d'être villains ;
Préférons la courtoisie,
Allons tous ensemble voir
Jésus. Quand il sommeillait,
La terre, l'air et le ciel
Fleurir, et rire il faisait,
Tant de douceur et de grâce
De son visage émanait.

O toi notre humanité,
Comme tu es agrandie !
Avec la divinité
Tu t'es cependant unie.
La sainte Vierge Marie
En reste tout étonnée
Et à nous pauvres pécheurs
Semble qu'elle soit liée.

A côté de ces Noëls ombriens, je tiens à placer, bien que j'aie éliminé les poésies latines du cadre de cette étude, ce joli Stabat de la Nativité, qu'Ozanam a exhumé d'un des deux manuscrits de la Bibliothèque Nationale, man. n° 7785 (le man. n° 8146 est celui de Luca della Robbia). Je sais bien qu'on a objecté qu'on ne se parodie pas soi-même, que, pour Pacheu, la forme de ce deuxième Stabat « trahit plutôt un humaniste du XV^e siècle, et un jeu qui sent l'esprit et l'école, plus que la touche affective et toute spontanée du rude convers ». Je me méfie beaucoup de cette critique interne, dont il est facile d'abuser et je me permets de m'en tenir à l'opinion d'Ozanam, dont la perspicacité dans toute cette étude nous apparaît de plus en plus clairvoyante. « En même temps que le Stabat du Calvaire, il avait voulu composer le Stabat de la Crèche, où paraissait la Vierge Mère dans toute la joie de l'enfantement. Il l'écrivit sur les mêmes mesures et sur les mêmes rimes ; tellement qu'on pourrait douter un moment lequel fut le premier, du chant de douleur ou du chant d'allégresse. Cependant la postérité a fait un choix entre ces deux perles semblables ; et, tandis qu'elle conservait l'une avec amour, elle laissait l'autre enfouie. Je crois le Stabat Mater speciosa encore inédit » (On ne peut guère le trouver aujourd'hui que dans Ozanam et c'est pourquoi je trouve utile de le reproduire) « et, quand j'essaie d'en traduire quelques strophes, je sens s'échapper l'intraduisible charme de la langue, de la mélodie et de la naïveté antique. » Aussi me suis-je bien gardé de le traduire !

Nous lirons ensuite le couronnement de la vie publique de Marie, dont l'Incarnation fut le commencement, dans cette laude glorieuse de « l'Assomption », toute pompeuse et joyeuse à la fois. Elle se termine par les trois invocations

du « Salve Regina » déjà cher aux Mineurs comme aux Dominicains : « O Maria dolce, o clemente, o pia ! »

Nous y trouverons l'idée du Sanctus, Sanctus, transposé par les anges en Sancta, Sancta. Saint Bonaventure l'avait réalisée, en écrivant ses cent cinquante psaumes à la louange de Marie. Chacun d'eux débute comme le psaume biblique correspondant. C'est un véritable bijou poétique et mystique dont la réimpression est à souhaiter. On peut en tirer un petit office de la Sainte Vierge court et délicieux.

STABAT DE LA NATIVITÉ

Stabat mater speciosa,
Juxta foenum gaudiosa,
Dum jacebat parvulus.

Cujus animam gaudentem,
Laetabundam et ferventem,
Pertransivit jubilus.

O quam laeta et beata
Fuit illa immaculata
Mater unigeniti!

Quae gaudebat et ridebat,
Exultabat, cum videbat
Nati partum inclyti.

Quis est qui non gauderet,
Christi matrem si videret
In tanto solatio?

Quis non posset collaetari
Christi matrem contemplari
Ludentem cum Filio?

Pro peccatis suae gentis,
Christum vidit cum jumentis,
Et algori subditum.

Vidit suum dulcem natum
Vagientem, adoratum
Vili diversorio.

Nato Christo in praesepe,
Coeli cives canunt laete
Cum immenso gaudio.

Stabat senex cum puella,
Non cum verbo nec loquela,
Stupescentes cordibus.

Eia Mater, fons amoris,
Me sentire vim ardoris
Fac ut tecum sentiam!

Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum,
Ut sibi complaceam.

Sancta Mater, istud agas :
Prone introducas plagas
Cordi fixas valide.

Fac me vere congaudere,
Jesulino cohaerere,
Dum sum in exilio.

Hunc ardorem fac communem,
Ne facias me immunem
Ab hoc desiderio.

Virgo Virginum praeclara,
Mihi jam non sis amara,
Fac me parvum rapere.

Fac ut portem pulchrum fantem,
Qui nascendo vicit mortem,
Volens vitam tradere.

Fac me tecum satiari,
Nato tuo inebriari,
Stans inter tripudia.

Inflammatus et accensus,
Obstupescit omnis sensus
Tali de commercio.

Fac me nato custodiri,
Verbo Dei praemuniri,
Conservari gratia.

Quando corpus morietur,
Fac ut animae donetur
Tui Nati visio.

Cantiques joyeux et douces mélodies
Tous ensemble crions à l'humble Marie.

L'humble Marie dans les cieux est partie.
Les anges font fête en l'éternelle vie.
Tous s'inclinent, tous à l'honorer s'invitent,
Elle, la Reine de grande courtoisie.

Reine de douceur et sainte Impératrice,
Unique entre les femmes, divin Phénix,
Fais-moi goûter un peu de ce qu'on répète,
Que toi tu goûtas, lorsque tu fus en route!

Lorsque tu laissas le monde ténébreux,
Qu'au-devant de toi vint le Grand Roi joyeux,
Tous les ennemis s'enfuirent dans l'abîme,
Voyant s'avérer l'antique prophétie.

O dévots amants de Marie radieuse,
Vite accourez tous, avant qu'elle se cache ;
Et puis annoncez à cette troupe pure,
Qu'ils apprêtent leurs louanges à Marie!

Chacun, attentif, tressaille d'allégresse,
Prêt à la contempler, l'attendant, se tait.
Quand tu arrivas, tous crièrent : Paix, paix
A toi heureuse, toujours Vierge Marie!

Les Anges, Archanges, et les Vertus Saintes,
Premiers assemblés, vinrent te saluer,
Humblement s'inclinaient, tous tant qu'ils étaient,
En disant en chœur : Vive l'humble Marie!

Domination, Puissances bienheureuses
Et Principautés, en grand amour unies,
Qui les aurait vues toutes si embrassées,
De bénir ton nom jamais ne cesserait.

Au milieu des Trônes s'avance la Reine,
Devant les Chérubins va la Séraphine.
De douces grâces Notre-Dame divine
Avec cette troupe, au Créateur rendait.

Et vous, Séraphins, en grand amour plongés,
Pour elle changez vos douces poésies,
Le Sanctus, Sanctus, Sancta, Sancta devint
Par vous : le voulut la haute Seigneurie.

Par les larges routes du Ciel empyrée,
Tout enflammé courait l'Ange Gabriel,
Heureux messager, disant à l'un, à l'autre :
A celle-ci je fis la grande ambassade.

Faisaient les Prophètes très allègre fête,
Venaient tout joyeux et tous la saluaient.
David chantait que cette Dame très chaste
Tirés les avait de très dure prison.

Et les Patriarches, tous en un seul groupe,
Se tenaient serrés autour de sa bannière,
Et quand ils voyaient cette grande lumière,
Au plus tôt chacun de son poste sortait.

De tous les chœurs tu fus de suite entourée,
Avec suaves voix prise et exaltée.
Près de ton fils, ils te donnèrent ta place,
Et honorèrent ta sainte éternité.

O Marie, ô douce, ô clémente, ô pieuse,
O récompensée en telle compagnie,
Celui qui ne te loue a perdu la route
Pour parvenir à la haute psalmodie.

J'ai gardé pour la fin, comme le vin miraculeux des noces de Cana, ce pur chef-d'œuvre, le « Pianto de la Vergine » qu'on ne peut relire sans être ému aux larmes. C'est un récit dialogué de la Passion, où la Vierge est le principal personnage, à qui tout d'abord une autre voix donne la réplique, pour lui annoncer tout le prologue de la Crucifixion. L'édition princeps ne porte pas le nom des interlocuteurs ; la plupart se comprennent facilement. C'est la Vierge, la foule qui hurle, puis le sublime dialogue de Jésus et de sa Mère. Certaines éditions postérieures font intervenir un « Messenger ». Mais il me semble que Marie désigne elle-même ce soi-disant messenger, en l'appelant Madeleine. D'autre part, le texte suggère bien la présence personnelle de la Mère à presque toute la Passion ; et tout fait penser que c'est Marie Madeleine qui parle tout le temps à la Vierge et l'accompagne au Calvaire ; ceci cadre parfaitement avec le récit évangélique. C'est pourquoi j'ai substitué au messenger adopté par Ozanam ce personnage si émouvant et si populaire de Marie-Madeleine, que nous retrouvons chanté dans tant d'autres poésies populaires italiennes de la même époque.

Ce « Pianto » est une des pièces, où, dit Ozanam, les rôles et les dialogues semblent distribués pour une récitation publique. A cette époque commençaient à s'organiser en France ces confréries de joueurs de mystères, qui prendront avant la fin du XIV^e siècle leur plein développement avec les Confrères de la Passion. Il est peu probable que le « Pianto de la Vergine » ait dépassé les limites d'une simple récitation. Mais il n'en reste pas moins hors pair ; « jamais la douleur ne jeta des cris plus déchirants que ceux-ci ».

*PLAINTE DE LA MADONNE, DE LA PASSION DE SON
FILS JÉSUS-CHRIST*

Madeleine. — O dame du paradis
Ton petit enfant est pris
Le bienheureux Jésus-Christ.
Accours vite, dame, et vois
Comme la foule le frappe.
Je crois qu'on va le tuer
Si fort on l'a flagellé.

La Sainte Vierge. — Comment se pourrait-il faire,
Lui qui jamais ne pécha,
Jésus-Christ mon espérance,
On l'aurait donc arrêté ?

Madeleine — Dame, il a été trahi,
Judas ainsi l'a vendu,
Trente deniers en a eu
En a fait fort bonne affaire.

La Vierge. — A mon secours, Madeleine,
Je succombe sous la peine,
Le Christ, mon fils, on l'emmène,
Comme il me fut annoncé.

Madeleine. — Au secours, Madame, à l'aide,
Car sur ton enfant on crache,
La foule en fait un échange,
Et l'a donné à Pilate.

La Vierge. — O Pilate, ne fais pas
Mon pauvre enfant torturer.
Car je peux te démontrer
Qu'à tort il est accusé.

La Foule. — Crucifie, crucifie-le!
Un homme qui se fait roi,
Selon notre sainte loi,
Il contredit au sénat.

La Vierge. — Je supplie que m'entendiez,
A mon angoisse pensez,
Peut-être, oh, vous changerez
Ce que venez de juger.

Madeleine. — On tire hors les larrons
Pour qu'ils soient ses compagnons.

La Foule. — D'épines qu'on le couronne.
Puisque roi il s'est nommé!

La Vierge. — O mon fils, mon fils, mon fils
Mon fils, mon très aimé lis,
Mon fils, qui peut conseiller
Mon pauvre cœur angoissé?
O mon fils, mes yeux joyeux,
Mon fils, comment ne répons?
Mon fils, pourquoi te cacher
Du sein où tu pris le lait?

Madeleine. — Madame, voici la croix
Que la foule lui apporte
Sur qui lui, la vraie lumière,
Sera bientôt élevé.

La Vierge. — O croix, que comptes-tu faire?
Mon enfant tu vas le prendre?
Que peux-tu lui reprocher?
Puisque n'a en lui péché?

Madeleine. — Accours, pleine de douleur
Ton enfant, on le dépouille,
La foule semble vouloir
Que soit cloué sur la croix.

La Vierge. — Si lui ôtez la tunique,
Au moins laissez-moi le voir ;
Oh! Comme les coups cruels
Me l'ont tout ensanglanté!

Madeleine. — Dame, la main lui est prise
Et sur la croix étendue ;
D'un gros clou lui est fendue
Tellement l'y ont fiché!
La seconde main l'on prend
Et sur la croix on l'étend ;
La douleur devient brûlante,
Qui va se multipliant.
Madame, les pieds sont pris,

Et sont cloués sur le bois,
Toute jointure ils distendent,
Tout entier l'ont dénoué.

La Vierge. — Et moi, j'entonne la plainte :
Mon enfant, toute ma joie,
Enfant qui me t'a tué,
Mon enfant, mon tendre enfant ?
Mieux auraient fait ces bourreaux,
Si le cœur m'avaient ôté,
Que sur la croix te tirer
Pour être martyrisé.

Jésus. — Maman, où es-tu venue ?
Mortellement tu me frappes,
Ta plainte m'anéantit,
A la voir si douloureuse.

La Vierge. — Je pleurs, et non sans raison,
Mon enfant, père et mari,
Mon enfant, qui t'a blessé ?
Enfant qui t'a dépouillé ?

Jésus. — Maman, pourquoi te plains-tu ?
Je veux qu'ici tu demeures
Pour servir mes compagnons,
Que sur terre j'ai acquis.

La Vierge. — Enfant, cela ne dis pas,
Je veux avec toi mourir,

Je ne consens à partir
Qu'après mon dernier soupir.
Qu'une seule sépulture,
Enfant de maman obscure,
Prenne, d'un seul coup brisés,
Mère et enfant abîmés!

Jésus. — Maman au cœur affligé,
Entre les mains je te mets,
De Jehan mon bien aimé ;
Qu'il soit ton fils appelé!
Jehan, celle-ci, ma mère,
Reçois la en charité,
Aie pour elle grand pitié,
Car le cœur a transpercé.

La Vierge. — Enfant, ton âme est partie,
Enfant de l'anéantie,
Enfant de l'abandonnée,
Mon enfant martyrisé!
Mon enfant blanc et vermeil,
Mon enfant, mon sans pareil,
Enfant, sur qui m'appuyer,
Enfant, tu m'as donc laissé?
O mon enfant blanc et blond,
Enfant, visage joyeux,
Enfant, pourquoi t'a le monde,
Enfant, ainsi méprisé?
Mon enfant doux et plaisant,

Enfant de mère dolente,
Enfant, comme toutes ces gens,
T'ont malheureusement traité!
Jehan, mon enfant nouveau,
Mort est ton bien-aimé frère ;
Et j'ai senti le couteau,
Qui me fut prophétisé.
Tué il a fils et mère,
De cruelle mort frappés,
L'un contre l'autre serrés,
Mère et Fils en même croix.

J'aurais voulu laisser le lecteur sur l'impression délicate et poignante de cette Compassion, où se concentrent tout l'art et tout l'amour de Jacopone. Mais je suis bien certain qu'il la relira plus d'une fois, et je ne peux pas écarter une pièce assez longue, je m'en excuse, mais capitale, « où, sous une forme empruntée à la fois du drame et de l'épopée, le poète s'est proposé de chanter la réparation de la nature humaine ». Ce poème de la Rédemption est un alerte dialogue, où interviennent Dieu le Père, le Christ et l'homme, les anges et la Vierge ; mais de plus toute une série de personifications, comme la Miséricorde et la Justice, avocat et ministère public discutant le sort de l'homme au tribunal du Souverain Juge. Les Vertus, les Sacrements, les Dons du Saint-Esprit et les Béatitudes y ont aussi leur rôle d'acteurs bien vivants ; et si l'on peut s'effarer un peu des mariages et des naissances par quoi se termine le poème, il faut bien avouer, pour peu qu'on réfléchisse, que ces généalogies sont rigoureusement exactes.

« Je ne pense pas exagérer, dit Ozanam, le mérite de cette composition, en y louant la naïveté, le mouvement et la vie. Les allégories que le poète met en œuvre n'ont rien que de conforme aux traditions de l'art chrétien. Dès le IV^e siècle, Prudence, célébrant dans sa Psychomachie le combat des Vertus et des Vices, avait personnifié la Foi et l'Idolâtrie, la Pudeur et la Volupté, la Patience et la Colère. » Nos cathédrales sont pleines de ces symboles et si l'on veut savoir où nos imagiers trouvaient inspiration et documents, qu'on relise les magistrales études si perspicaces et si documentées de M. Émile Mâle sur l'Art chrétien du XII^e et du XIII^e siècle. On verra quels devanciers eut notre Jacopone, mais aussi avec quel art et quelle vivacité il a su tirer parti d'une idée ancienne.

*DE LA MISÉRICORDE ET JUSTICE, ET COMMENT
L'HOMME FUT RÉPARÉ*

L'homme fut par Dieu créé pour la vertu
Voulut mépriser ce bien par sa folie :
Cette déchéance lui fut périlleuse,
La lumière fut transformée en ténèbre ;
La réascension doit être fatigante ;
A qui ne la voit semble grande folie,
A qui la réussit paraît glorieuse,
Senteur de paradis a dans cette voie.

L'homme, quand pécha pour la première fois,
Bouleversa l'ordonnance de l'amour :
A son propre amour tellement s'attacha,
Que s'antéposa lui-même au Créateur ;
La Justice en eut si grande indignation,
Que le dépouilla de tous ses privilèges ;
Toutes les vertus ainsi l'abandonnèrent,
Au démon fut donné qui le posséda.

La Miséricorde s'étant aperçu
Que l'homme misérable était ainsi chu,
De sa déchéance était toute dolente
Qu'avec toute sa race était bien perdu ;
Tous ses enfants réunit incontinent
Et délibère de lui porter son aide ;
Lui mande message par un de ses gens
Pour qu'au malheureux homme il soit subvenu.

La Miséricorde ainsi a envoyé
De sa famille fidèle messagère,
Que s'en aille vers l'homme en cette contrée
Où par le désespoir il était féru ;
Madame Pénitence a été trouvée,
De tous ses gens a fait le rassemblement
Et tout courant s'en va porter l'ambassade
Que l'homme ne périsse en telle manière.

La Pénitence dépêche son courrier
Qui le logement lui doit appareiller ;
C'est la Contrition qui part en messagère
Portant avec soi choses à dispenser ;
Venant à l'homme, se mit à l'inspecter,
Et jà n'y avait lieu de se reposer ;
Trois de ses enfants vite se fit venir,
Et les mit dans l'homme pour son cœur purger.

En premier lieu y a insufflé la Crainte,
Qui le cœur entier a bien bouleversé ;
Fausse sécurité rejette dehors
Qui l'homme avait pris et l'avait engeigné
Ensuite lui mit connaissance de Honte
En se voyant si sale et si déformé ;
Et à la fin lui donna grande Douleur
D'avoir offensé Dieu par tous ses péchés.

L'homme se voyant lui-même si souillé,
Commence âprement à pousser grands soupirs ;

La Componction se met à son côté,
Et jà ses deux yeux ne cessent de pleurer ;
La Pénitence avec tout son comité
Entre dans le cœur y voulant habiter ;
La Confession aussi a pris la parole,
Mais en nulle guise peut Dieu satisfaire.

Car l'homme de lui-même avait fait la chute,
Et par lui-même devait se relever ;
D'aucune guise n'en trouvait le comment,
Lui était venu de soi grande défiance ;
L'ange n'était pas tenu d'aider l'homme
Et ne le pouvait, avec tous ses pareils ;
Dieu aurait bien pu refaire la maison
Mais Il n'y était tenu par instrument.

Dame Pénitence mande l'Oraison,
Pour dire à la cour ce qui s'est rencontré,
Et comment elle siège en grand confusion,
Que de satisfaire est l'homme trop privé :
— Miséricorde requiers et non Raison,
Et je la veux, elle, pour mon avocate,
De larmes lui veux faire une riche offrande,
De mon cœur contrit et de moulte amertume.

La Miséricorde est entrée en la Cour,
Et de ses raisons a ainsi allégué :
— Messire, je me lamente de mon sort,
Que par la Justice à tort m'en vois privée ;

Si l'homme a péché et fait choses à tort,
Mon office, là, n'a été mis en œuvre ;
Mais comme a féru l'homme mortellement,
De tout mon honneur ainsi m'a dépouillée. —

Justice se présente devant le Roi,
A cette question elle fait sa réponse :
— Messire, à l'homme fut imposée la loi,
La voulut mépriser par sa félonie ;
La peine lui fut donnée et point ne couvre
L'étendue de l'offense la punition ;
Examine mon jugement et corrige,
Si en quelque point est fait hors de mesure. —

— Messire, ne me plains de cette sentence,
Ni qu'elle ait été faite sans raison ;
Je me plains de n'y point faire mon office,
Compteraï donc pour zéro à la maison ;
Suis restée avec toi dès le commencement,
Et jamais n'y ai ressenti confusion ;
Par ma douleur tu peux en avoir indice,
Quelle est mon amertume, et n'est sans raison. —

Le Père omnipotent, dans sa charité,
Sa volonté à tous a manifesté,
Et tout le trésor de ses hautes largesses
A la miséricorde a abandonné,
Pour qu'elle puisse céder à sa pitié
Pour l'homme, dont elle a été l'avocate,

Et pour que la Justice siège en vérité
Avec tout son office bien ordonné.

Le Père omnipotent, qui a tout pouvoir,
A son cher Fils adresse douces paroles :
— O mon doux Fils aimé, suprême savoir,
En toi repose subtile intelligence ;
De racheter l'homme est notre bon plaisir,
Et plaira ainsi à tout notre entourage ;
Toute notre cour feras se resbaudir,
Si tu veux bien jouer de cet instrument. —

— O doux Père mien, pour qui ai révérence,
Dans ta poitrine toujours suis demeuré,
Et la grande vertu de l'obéissance
Par moi aussi sera mise en exercice ;
Qu'on trouve pour moi demeure de naissance
Où puisse accepter de me faire héberger,
Et moi, je ferai tout ce qui conviendra,
Pour conserver chacune en son propre état. —

Dieu par sa grand bonté a ainsi formé
Un corps de jeune fille à mine avenante ;
Et, après que le corps fut organisé,
Lui insuffla une âme en moins d'un instant ;
Et en même temps par lui est sanctifiée,
En lui évitant l'originel péché,
Que le premier homme avait jadis semé,
Dans toute sa race ainsi abâtardie.

O terre vierge, sans ronce ni épine,
Germinatrice qui produit tout bon fruit ;
De vertu et de grâce tu es remplie
Et tu as mis fin à notre triste deuil ;
Nous qui dans la peine étions par le péché
D'Ève, qui a mangé le fruit défendu,
Nous as restaurés de notre ancienne ruine,
O Vierge Marie, bienheureuse entre toutes !

Comme l'Ennemi rempli de jalousie
Alla au premier homme pour le tenter,
Et comme il était astucieux et vicieux,
S'adressa à la femme pour l'engeigner,
Ainsi le Père, dans sa douce pitié,
L'ange saint Gabriel voulut envoyer
A la Vierge Marie qui se tenait celée,
Pour la conception aller lui annoncer.

— Je te salue, pleine de grâce en vertu,
Entre toutes les femmes tu es bénie ! —
Elle, se demandant qu'était ce salut,
De grande frayeur se sentit tout étreinte.
— Ne crains rien pour toi, en toi sont accomplies
Toutes prophéties qui de toi furent dites ;
Tu concevras et mettras au monde l'aide
De l'humaine gent qui ore est déconfitte. —

— Du mode te demande comment sera
Que je conçoive étant restée vierge sage. —

— Le Saint-Ésprit viendra se poser sur toi
Et la vertu de Dieu te fera ombrage ;
Ta virginité toujours conserveras
Et vierge enfanteras sa progéniture ;
Voici qu'Élisabeth a enfin conçu,
Bien que soit vieille et de stérile nature.

Aucune chose n'est impossible à Dieu,
Tout ce que lui plaît Il a pouvoir de faire ;
Donc sois consentante à ses desseins sur toi,
Et toi, réponds-moi et dis ce que t'en semble. —
— Voici que je suis servante du Seigneur,
Ce que tu me dis en moi qu'Il daigne faire! —
Et au même instant le Christ elle conçoit,
Bien que vierge étant, sans qu'on puisse en douter.

De même qu'Adam en premier fut formé
D'intacte terre, disent les Écritures,
Ainsi d'une vierge Jésus-Christ est né,
Qui pour lui venait payer toute sa dette ;
Pour neuf mois entiers y resta hébergé,
Naquit d'hiver et dans la grande froidure ;
Naissant en la terre de sa parenté
Ni toit n'en reçut ni même la vêtüre.

Ainsi commencèrent la grand vilenie
Et la grande impiété et la grande offense ;
Du ciel sur la terre pour l'homme venait
Subir la peine pour les fautes d'autrui :

Pendant si longtemps criâmes le Messie,
Qu'il vint nous guérir de notre maladie,
Et voici que nu est gisant dans la rue,
Et nul il n'y a qui de Lui ait pitié!

Toutes les vertus ensemble réunies
Par devant Dieu font grandes lamentations.
— Messire, voyez quel deuil et quel veuvage
Nous avons pâti par la faute d'autrui.
A quelqu'un, mon Dieu, daignez nous fiancer,
Qui daigne de nous avoir un peu pitié,
Qui nous enlève opprobre et abaissement
Et nous rende à la fin le prix et l'honneur. —

— Mes filles, allez trouver mon bien-aimé,
Car c'est à lui que je vous veux fiancer ;
C'est entre ses mains qu'ainsi je vous remets,
Afin qu'avec lui vous puissiez reposer ;
Pour l'honneur et le prix sans aucun défaut
De toute nation vous ferai admirer ;
Et vous me le rendrez tellement parfait,
Qu'au-dessus des cieux le ferai exalter. —

Les Dons de l'Esprit, apprenant le mariage,
Accourent avec grande vivacité.
— Messire que faisons-nous en cette cour ?
Y serons toujours désormais en veuvage ;
Celui-là semble de nous se lamenter,
Et toute la cour vivrait en allégresse ?

Si nous y faisons sonner notre instrument,
Toute votre cour nous ferions s'esbaudir. —

— O mes petits enfants, êtes réunis
Pour restituer à ma cour son honneur ;
Or courez ensemble et allez embrasser
Mon bien-aimé Fils, des hommes Rédempteur ;
Et les Vertus si bien vous m'exercerez
En tout accomplissement de leur valeur,
Tant qu'avec elles étant béatifiées
Vous soyez remis dans la cour de l'Amour. —

Les Béatitudes, entendant cela
En grand vivacité viennent à la cour :
— Messire, en pèlerines à toi venons,
Héberge-nous car nous sommes de ta suite ;
Pérégriné avons été comme hiver,
Avec jours très durs et très dures nuits,
Chacun nous chasse et croit être très sensé,
Car inspirons plus de haine que la mort. —

— Ne s'est trouvé encore aucun homme digne
D'héberger chez lui un si noble trésor ;
Vous héberge en Christ et vous le donne en gage
Et pour vous l'aurez comme un ami très cher ;
Les fruits vous donnerai plus tard dans le règne,
Vous vêtirez de tout ce que je possède,
Manifesterez Christ et serez son signe :
Voici le maître qui doit nous restaurer. —

Jésus, qui est notre très doux Rédempteur,
A Dame Justice pour l'homme a parlé :
— Que demandes-tu à cet homme pécheur,
Que doive faire pour payer son Péché ?
Il mérite l'enfer et je suis payeur
De tout ce dont il était ton débiteur ;
Aider je le veux, ayant pour lui amour,
Et à satisfaire je suis préparé. —

— Messire, si vous plaît de payer pour lui
La dette que l'homme a jadis contractée,
Vous le pouvez bien, si cela vous plaît faire,
Puisque vous êtes Dieu et pourtant fait homme ;
Avez jà commencé à me satisfaire ;
Volontiers avec vous conclurai le pacte,
Car vous seul oui bien me pouvez apaiser
Et bien avec vous signerai le contrat. —

— O Miséricorde, que demandes-tu
Pour l'homme pour qui as été avocate ? —
— Messire, que l'homme soit tiré du ban,
Qui l'a chassé hors de son pays natal ;
Tribulations ai eu pendant moult années,
Depuis qu'il chut, jamais ne fus consolée ;
Toute ta cour ici de toi redemande
Que me consoles dans ma pitié pour lui.

Car son infirmité, Seigneur, est si grande,
Qu'en nulle guise ne se pourrait guérir,

Si de tous les défauts ne te veux vêtir
De ceux qui furent, sont et sont à venir,
Pouvoir, sentiment et la volonté sainte
De se transformer selon tout son devoir ;
Puis me consoleras, moi pauvre brisée
Qui tant ai pleuré avec amers soupirs. —

— Avec subtilité as fait ta demande,
Ce que me demandes le veux ainsi faire ;
De l'amour tellement je suis enivré,
Qu'insensé je veux me faire réputer,
En achetant aussi vile marchandise,
Et un aussi grand prix en voulant donner ;
Pour que l'homme sache combien l'ai aimé,
Je décide de mourir pour son péché. —

— Messire, voici que l'homme est si souillé
Et de si vile et très abjecte souillure,
Que si tout d'abord il n'était bien lavé,
Jà ne se pourrait souffrir sa puanteur ;
Ore ne faut tarder à y remédier ;
Si tu ne le fais, n'est qui en aura cure,
Car tout le monde désespère de lui
Et semivivant semble être tout moulu. —

— Pour l'homme laver, un grand bain moult précieux
Lui ai préparé selon que me convient,
Si bien que ne saurait être si crasseux
Que plus que neige ne le fasse paraître :

C'est le saint Baptême, sacrement glorieux,
Qui de tous ses maux fera l'homme guérir ;
Qui s'en lavera se verra nettoyé,
Si ne retombe pas par sa félonie. —

Dame Justice dit, oyant ce qu'est fait :
— Messire, moi aussi, veux me satisfaire ;
L'homme devra faire avec moi contrat,
Que mon serviteur se devra confesser ;
Pensa se faire Dieu en rompant le pacte,
Je veux qu'il se doive, en revanche, humilier ;
Que sa foi me promette et soit toujours prêt
A tout ce que j'aurai à lui commander. —

— Réponds-moi, homme, et dis ce que bon t'en semble,
Si veux de ce qu'a dit faire la promesse. —
— Messire, pour moi, promets de la tenir,
Je renonce au démon, et à sa maison ;
Ma foi te promets de toujours conserver
Parmi toute gent et en toute saison ;
Je crois que par la foi pourrai me sauver,
Et sans la foi irai à la damnation. —

— Messire, voici que l'homme est baptisé,
Il lui convient avoir force avec maîtrise,
Que contre l'Ennemi il soit bien armé,
Et puisse rester en sa chevalerie ;
Car son Ennemi est si bien exercé,
Que le vaincrait par force ou par fausseté ;

Si par toi n'était fortement confirmé,
Incontinent, c'est sûr, prendrait male voie. —

— Messire, quand l'homme fit sa félonie
Si me férit-il de moult dure façon ;
Stupidement avait conçu espérance
Que je ne ferais vengeance, à son avis ;
Je veux que reconnaisse sa folle erreur
Et que jamais ne lui sorte de l'esprit,
Que signe porte au front, pour lui rappeler
Combien le péché m'est toujours déplaisant. —

— Messire, volontiers en porterai signe
Que je suis réformé selon ta figure :
Quand me verra signé ainsi, le Malin
Jamais rien ne pourra, malgré sa puissance. —
— Et moi, sur le front, une croix je te signe
Du Saint Chrème qui renforce ta valeur ;
Conforte-toi, combats, je donne royaume
A qui dans ma troupe sait persévérer. —

Dame Miséricorde prend la parole :
— Messire, l'homme a jusqu'ici tant jeûné
Que si de nourriture n'était pourvu,
La débilité jà le consumerait. —
— Et moi, je lui donne mon corps avenant,
Et le sang qui est issu de mon côté,
Le pain et le vin en sacrement seront,
Qui par tous les prêtres seront consacrés. —

Dame Justice vient réclamer sa part :
— Avant que l'homme s'en doive alimenter
De la charité me signera la charte
Que Dieu par-dessus tout me jure d'aimer,
Le prochain pour l'amour de Dieu embrassant,
Et toujours son bien en tout de désirer. —
— Messire, pour moi, te promets de ce faire,
Car y suis tenu et te dois de le faire. —

Dame Miséricorde ne cesse pas
De demander ce qui lui est nécessaire :
— Messire, si l'homme allait choir en ruine,
Comment sortirait de cette infirmité? —
— Ordonné lui ai déjà la médecine,
La Pénitence, qui est de tes amis.
Si jamais le reprend la fièvre maligne,
A elle recoure : trouvera santé.

Dame Justice vient réclamer son dû :
— Messire, je dois veiller à cette cure ;
L'homme me devra subir jusqu'à la mort,
A pâtir peine et toute dure infortune. —
— Messire, pour moi, promets de rester fort
Devant toute peine qui ne soit trop dure ;
Si obéis, pour moi ouvriras les portes
Du ciel que perdis par ma grand félonie. —

— Messire, l'homme est revêtu de chair,
Et dans cette chair pâtit de grand ardeur ;

Si la concupiscence le vient briser,
Donne-lui remède en son abattement. —
— Épouse et mari, ensemble compagnons,
Useront l'un de l'autre, en gardant la peur
Que leur concupiscence ne change pas
L'intelligence d'esprit de pureté. —

— Messire, si du mariage il sait user
Avec la tempérance qui est vertu,
Son âme jamais ne sera confondue
Et se tirera de moult coupables chutes. —
— Messire, ma pauvre chair est très vicieuse,
Je la forcerai de toute ma valeur,
Car son amitié pour moi est fort ruineuse,
Et moult gens se sont grâce à elle perdus. —

Dame Miséricorde ne se repose,
Pour la nécessité poursuit ses demandes :
— Messire, veuillez ordonner quelque chose
Pour qui par malheur s'en sera dispensé. —
— Autorité je veux dispenser copieuse,
Aux prêtres qui le devront administrer,
De bénir et de consacrer toute chose,
Et le pouvoir de délier et lier. —

Dame Justice, ayant ouï cette histoire,
Se dit que nulle chose ne prévaudra,
Si de prudence, qui vertu fait fleurir,
N'est pas revêtue l'âme sacerdotale

Et que d'elle ne soit ornée sa mémoire ;
Le prêtre devra gravir sept échelons
Et sera dépouillé de toute scorie,
Pour que sur la terre ne traîne ses ailes.

Dame Miséricorde, alors, prévoyant
La dure bataille qui finit la vie,
Les trois ennemis ensemble rassemblés,
Et chacun d'entre eux briguant de le férir :
— Messire, donne-nous ton aide et défense,
Que l'homme s'en puisse alors bien escrimer. —
— Si de l'huile sainte, en danger, on l'a oint,
L'ennemi jamais ne le pourra tenir. —

Dame Justice y amène une vertu
Qui moult fait besoin dans cette circonstance,
Vertu de force contre graves blessures,
Brise tout et dit au jeu : échec et mat ;
Tous les Sacrements, ensemble rassemblés
Avec les Vertus ont voulu faire pacte
De rester ensemble et n'être divisés
Et Dame Justice a signé le contrat.

Dame Justice demande que les actes
De vertu soient soumis à son bon plaisir,
Mais Dame Miséricorde à un tel fait
En nulle guise ne peut y consentir ;
Mais si avec les Dons peut signer un pacte
Elle a délibéré de s'y exercer ;

Et tous ensemble demandent ce traité
A Jésus-Christ pour qu'il daigne y subvenir.

Afin d'exercer vertu de Charité,
Le don de Sagesse lui est concédé,
A l'Espérance qui est de haut lignage,
Le don d'Intelligence est attribué ;
La Foi, qui dans les cieux a su pénétrer,
Le don de Conseil reçoit en son hôtel ;
Les dons et les vertus ainsi rassemblés
Ensemble, deux à deux, ont conclu mariage.

Afin d'exercer la vertu de Justice,
Le don de Force comme époux on lui donne ;
Mais la Prudence ne nous paraît pas belle,
Si le don de Science n'est pas avec elle ;
La Tempérance ne peut être en état,
Si le don de Piété ne lui est soumis ;
La vertu de Force ne peut bien aller,
Si le don de Crainte ne lui fait ceinture.

De la vertu Foi et du don Conseil
La Pauvreté selon l'esprit nous est née ;
Force et Crainte de Dieu ont fait un enfant :
Bienheureux les doux que partout on méprise ;
La Justice et la Force, à leur ressemblance,
Bienheureux ceux qui pleurent ont engendré ;
Prudence et Science sont l'un de l'autre épris,
Faim de la Justice est né de cet amour.

De la Tempérance et du don de Piété
Miséricorde, leur fille, nous est née;
De l'Intelligence, Espérance, haut amour
La Pureté de cœur nous a mis au jour ;
Du don de Science et de la Charité
La Paix du cœur a fait son séjour tranquille ;
Ore, prions tous la haute Trinité
Que daigne accorder pardon à nos péchés.

TABLE DES MATIÈRES

Préface	II
Fra Jacopone da Todi	15
Mû par une sainte folie...	40
Or oyez tous l'extravagance...	47
Or oyez tous une folie...	62
Comment la vie de l'homme est pénible	72
Combien l'homme est vil	85
De la vie de l'homme réduit à vieillesse	89
Comment l'ornement des femmes est dommageable	97
De la plainte de l'Église réduite à mauvais état.	106
De malheureux voyage de Dame Pauvreté	III
Paris et Assise. — Comment la curieuse science et l'ambition sont destructives de la pureté.	125
Épître à Célestin quint pape, ci-devant nommé Pier da Morrone.	129
Épître à Boniface huit pape	137
Chant de frate Jacopone de sa prison	146
Épître du prisonnier à Boniface huit pape	155
Le Pasteur pour mon péché...	162
De la grande bataille de l'Antéchrist	168
Du jugement universel.	171
Comment l'âme revient au corps pour aller au jugement	178
Du jugement personnel de l'âme coupable	182
De l'homme qui ne restitua point le bien mal acquis	189
De l'omniprésence de la Mort	192
Du Vif et du Mort	200
Comment l'appétit de louange fait opérer moultes choses sans fruit.	205
Comment les anges s'émerveillent du pèlerinage du Christ sur terre	210
Comment l'homme est aveuglé par le monde	216
De la Pitié et Justice du Christ.	219
Comment le pécheur s'excuse à Dieu de ne pouvoir faire péni- tence, à laquelle par Lui est conforté	225
Comment l'âme devient morte par le péché	232
Comment les vices naissent de l'orgueil.	237

Comment l'âme vicieuse est enfer ; et par lumière de la grâce se fait ensuite paradis	243
De la dispute entre l'âme et le corps	248
De l'âme contrite de l'offense à Dieu	256
De l'infirmité et des maux que frate Jacopone demandait par excès de charité	258
Épître consolatoire à frère Jehan de la Verne	263
De la bataille de l'Ennemi	267
De saint François d'Assise et des batailles de l'Ennemi contre lui	278
Doux amour de Pauvreté...	286
De la sainte Pauvreté et son triple ciel	293
De la Chasteté, laquelle ne suffit à l'âme sans les autres vertus	300
Comment l'âme par foi vient aux choses invisibles	305
De l'Incarnation du Verbe Divin	311
De la méditation de la Croix	317
De la diversité de contemplation de la Croix	320
De la jubilation du cœur qui sort en parole	324
De l'amour divin et sa louange	327
Comment l'âme trouve Dieu en toutes créatures par le moyen des sens	334
Comment Amour enivre l'âme	338
De l'amour faux qui offense les vertus	345
De la danse d'Amour	351
Ballade du Paradis	353
De la bienheureuse Vierge Marie et du pécheur	363
De l'Immaculée-Conception	366
Marie, vierge très belle...	373
De la Nativité	375
Dis, douce Marie...	379
Mater amabilis	381
Stabat de la Nativité	386
De l'Assomption	389
Plainte de la Madonne, de la Passion de son fils Jésus-Christ	393
De la Miséricorde et Justice, et comment fut l'homme réparé	400

Nota Bene : Les commentaires précèdent chaque pièce ou chaque groupe de pièces.

quelques poésies.

17051

Jacopine de Todi - Quelques poésies.

PONTIFICAL INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
59 QUEEN'S PARK CRESCENT
TORONTO—5, CANADA

17051 .

